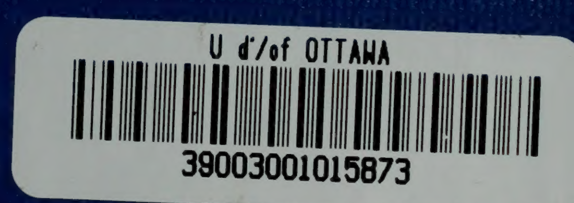
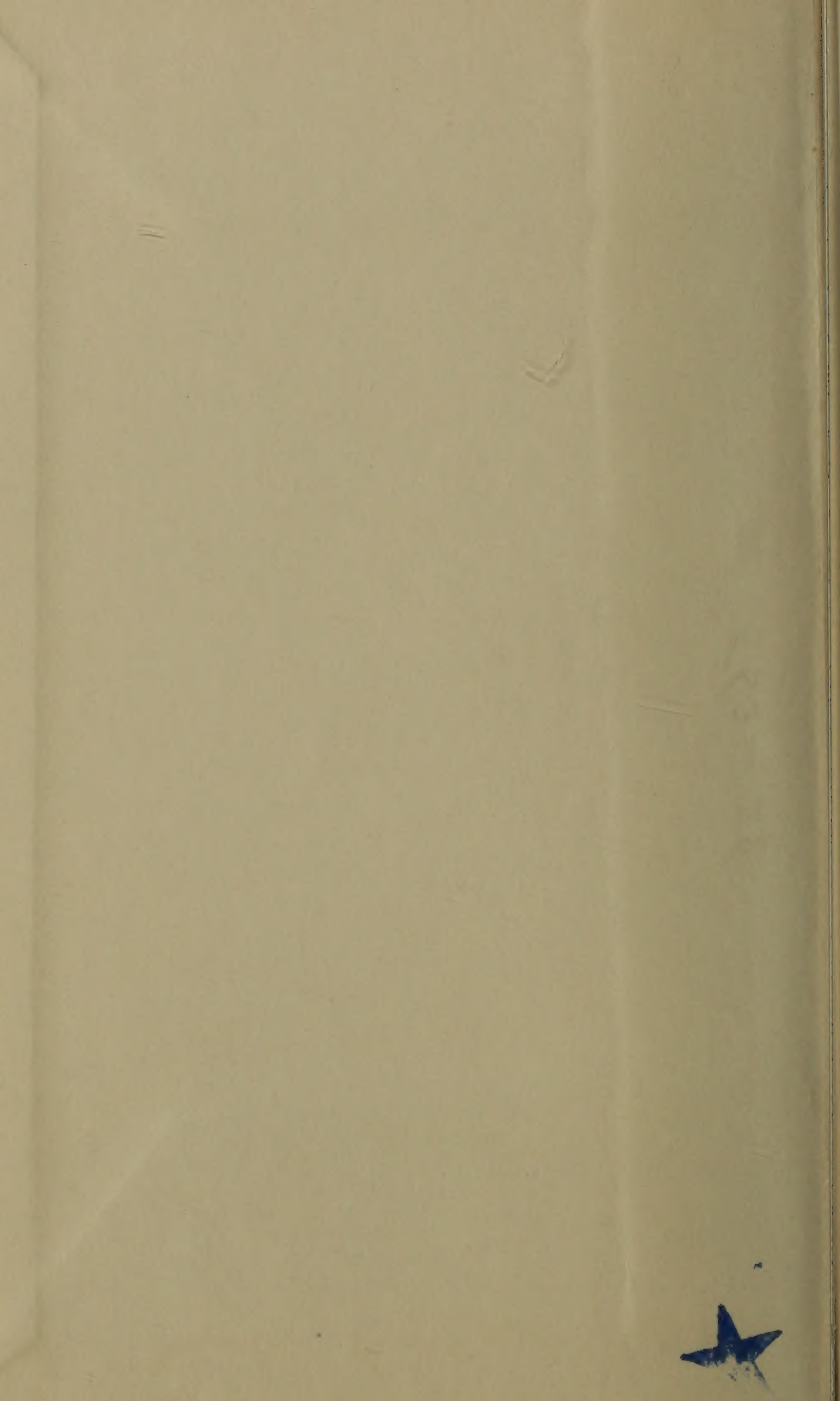


U d'/of OTTAWA
39003001015873



ÉTUDES SUR LE DEVENIR SOCIAL

VI

Edwin R.-A SELIGMAN
Professeur d'Économie Politique à l'Université de Columbia (New-York)

L'interprétation économique de l'Histoire

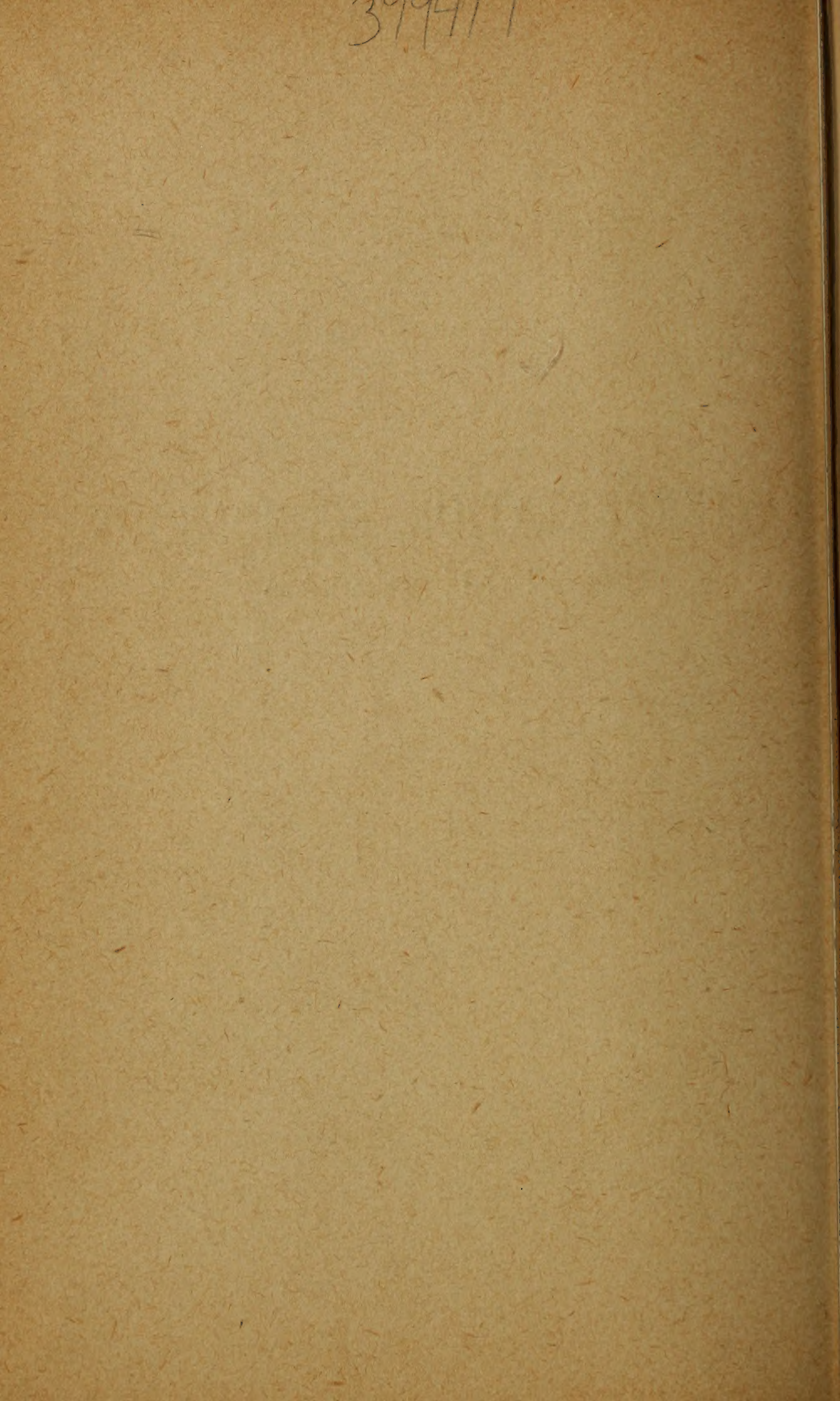
Traduction Française
Par Henri-Emile BARRAULT
Chargé de Conférences à la Faculté de Droit de l'Université de Paris
Docteur en Droit
Préface de Georges SOREL



PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
MARCEL RIVIÈRE
31, rue Jacob et 1, rue Saint-Benoit



L'INTERPRÉTATION ÉCONOMIQUE
de l'Histoire



NOTE DE L'AUTEUR

Le présent ouvrage est en substance une reproduction, avec quelques modifications, additions et remaniements, des articles qui ont paru dans les volumes XVI et XVII de la Political Science Quarterly. *Les demandes de réimpression étaient si nombreuses qu'il a semblé que le mieux était d'y satisfaire en donnant à ces essais une forme plus définitive. Puisse la façon dont le sujet est traité dans les pages suivantes conduire à la plus complète discussion dont un sujet aussi important est digne, aussi bien de la part des économistes que des historiens et des philosophes.*

Columbia University, New-York. Mai 1902.

PRÉFACE

Les philosophes n'ont pu jusqu'ici se mettre d'accord sur le sens exact à attribuer aux thèses réunies habituellement sous la rubrique du matérialisme historique, sur la meilleure manière de les utiliser dans les recherches d'érudition, sur la valeur scientifique des inductions auxquelles ont été conduits les auteurs qui les ont adoptées. Les embarras de la critique auraient été bien moindres si elle s'était reportée aux circonstances en raison desquelles ces formules, si célèbres et cependant si mal comprises d'ordinaire, ont été construites. Les doctrines marxistes auraient été, si l'on avait procédé de la sorte, éclairées par la lumière même qu'elles recommandent de projeter sur l'histoire; il me paraît certain, d'ailleurs, qu'on ne saurait vraiment approfondir un système philosophique considérable si on ne le soumet pas à l'épreuve de ses propres principes de mé-

thode ; nul doute que le marxisme ne soit un de ces systèmes qui ne sauraient être jugés au moyen seulement des normes d'une vague critique.

Marx ne s'était point préoccupé autant que l'ont affirmé si témérairement beaucoup des écrivains qui se posent pour ses interprètes autorisés, de ces fins ambitieuses que ceux-ci prétendent atteindre en suivant ce qu'ils nomment les règles du matérialisme historique; il n'a point donné des *canons* d'interprétation universelle, propres à fournir l'explication fondamentale de tous les grands faits, aux savants qui étudieraient une époque quelconque. Il y a une bonne raison pour que son but fût autre: c'est qu'il ne paraît avoir eu, sur une notable partie du passé et notamment sur l'antiquité classique, que des connaissances assez sommaires; il avait assez de sens pour ne pas se hasarder à énoncer des lois qui auraient été trop facilement contestables.

Il a concentré, le plus fréquemment, sa pensée sur une catastrophe qui devait, d'après ses vues personnelles, provoquer, à bref délai, l'écroulement du régime capitaliste; il a voulu instruire des hommes qui partageaient, d'une manière plus ou moins complète, ses pressentiments relativement aux destinées du

monde moderne; il a été ainsi amené à mêler, d'une façon souvent trop intime, des conceptions très propres à éclairer le développement historique et des considérations uniquement destinées aux socialistes de son temps.

Le théoricien de la méthode historique qui voudrait écrire un traité en s'inspirant des idées marxistes, devrait commencer par écarter tout ce qui est spécifiquement révolutionnaire. Je comprends sous cette rubrique ce que Marx a dit : pour persuader à ses amis qu'ils pouvaient avoir pleine confiance dans la venue annoncée de la catastrophe ; pour leur montrer sous quelle forme il était le plus convenable de signaler des vices de la société capitaliste aux gens habitués à raisonner des choses sociales, en vue de les amener au socialisme; pour leur donner enfin des conseils de prudence. Dans ce qui demeurerait de l'enseignement marxiste, il faudrait établir une classification sévère des formules, car celles-ci présentent des valeurs bien diverses pour l'historien: tantôt elles peuvent être employées à peu près pour tous les temps, en conduisant aux sources les plus importantes des éclaircissements à découvrir; tantôt elles ne peuvent être employées qu'avec prudence pour certaines époques et parfois elles ne

nous révèlent que des aspects très accessoires des phénomènes.

*
* *

La préface que Marx plaça en 1859 en tête de la *Critique de l'économie politique,* est éminemment propre à montrer comment les préoccupations socialistes de l'auteur tenaient plus de place dans son esprit que l'idée de construire une philosophie de l'histoire. Il nous apprend d'ailleurs lui-même, dans le fragment autobiographique que renferme ce document, que ses travaux ont été tous dominés par le désir qu'il éprouvait d'éclaircir des doutes conçus au sujet des doctrines socialistes communes.

D'après lui on peut établir quatre grandes divisions dans la formation du monde économique actuel : il y a eu l'époque asiatique, l'antiquité classique, la féodalité et la bourgeoisie moderne; tout cela forme, suivant son appréciation des valeurs, une préhistoire; nous parvenons maintenant à la fin des temps qui furent caractérisés par les antagonismes qu'on rencontre au sein du processus de production (1) ; une révolution engendrera un sys-

(1) La préface de 1859 a été écrite sous la forme la plus abstraite ; c'est pourquoi le terme *classe* ne s'y rencontre point.

tème nouveau débarrassé de ces antagonismes, sur l'histoire duquel Marx croyait en 1859 qu'il n'y avait aucune prévision à proposer (1). Un peu plus haut, il avait tracé un schéma de révolution; à prendre le texte littéralement, ce schéma devait expliquer le passage de l'une quelconque des quatre époques à la suivante (2).

« A un certain degré de leur développement, les forces productives matérielles de la société se trouvent contrariées par les rapports de production existants (*gerathen in Widerspruch mit den vorhandenen Produktions verhaeltnissen*) ou encore, si l'on se place au point de vue juridique par les rapports de propriété dans lesquels elles avaient jusqu'alors progressé (*mit den Eigenthumsverhaeltnissen innerhalb deren sie sich bisher bewegt hatten*). Au lieu d'être des formes du

---

(1) En 1875, dans sa lettre sur le programme de Gotha, Marx s'est montré moins discret; mais on peut se demander s'il a pris bien au sérieux le progrès vers le communisme absolu qu'il décrit.

(2) Chaque fois que l'on se trouve en présence d'un texte important de Marx, il est fort utile de mettre sous les yeux du lecteur une partie du texte allemand, non seulement parce que la terminologie de Marx est très particulière et que les traductions peuvent, en conséquence, laisser des doutes dans l'esprit, mais encore parce que sa langue est très souvent imagée et que les images sont toujours d'une interprétation imparfaite.

développement des forces productives (*Aus Entwicklungsformen der Productivkraefte*), ces rapports se changent en chaînes pour celles-ci (*schlagen in Fesseln derselben um*). Alors commence une époque de révolution sociale. Avec le changement de la base économique (*Mit der Verhaenderung der oekonomischen Grundlage*) se bouleverse, plus ou moins rapidement, toute la gigantesque superstructure (*waelzt sich der ganze ungeheure Ueberbau um*) ».

Il est évident que cette description ne s'applique en aucune façon, aux deux premiers passages ; elle ne saurait nous faire comprendre comment l'économie de l'antiquité classique a succédé à celle du monde oriental et elle ne jette aucune lumière sur l'Europe préféodale. Ce tableau a été évidemment inspiré par l'histoire de la Révolution française ; il ne peut d'ailleurs exister aucun doute sur ce point, quand on se reporte au passage du *Manifeste communiste* dans lequel Marx, douze ans auparavant, avait parlé de cette transformation :

« Les moyens de production et de circulation (*Produktions und Verkehrsmittel*) sur la base desquels la bourgeoisie s'est formée, ont été engendrés (*erzeugt*) dans la société féoda-

le. A un certain degré du développement (1) de ces moyens de production et de circulation, les rapports dans lesquels la société féodale produit et commerce, l'organisation féodale de l'agriculture et de la manufacture, en un mot, les rapports féodaux de propriété ne correspondirent plus aux forces productives déjà développés (*entsprachen den schon entwickelten Produktivkraeften nicht mehr*). Ils enrayèrent (*hemmten*) la production au lieu de la favoriser (*foerdern*). Ils se transformèrent en autant de chaînes (*Sie verwandelten sich in eben so viele Fesseln*). Elles devaient être brisées: elles furent brisées (*sie wurden gesprengt*) ».

Immédiatement après avoir ainsi exposé l'œuvre de la Révolution française, Marx passe aux faits qui se produisent sous les yeux de ses lecteurs, et il les expose de manière à faire ressortir les analogies qu'il croit trouver entre le temps présent et la fin du XVIII[e] siècle; il espère les amener ainsi à regarder une catastrophe prochaine comme étant extrêmement vraisemblable:

« Les rapports bourgeois de production et de

---

(1) On remarquera que l'expression : *auf einer gewissen Stufe der Entwicklung,* se retrouve dans la préface de 1859.

circulation (*Die bürgerlichen Produktions und Verkehrverhaeltenisse*), les rapports bourgeois de propriété, la société bourgeoise moderne, qui a fait jaillir par enchantement (*hervorgezaubert hat*) de si puissants moyens de production et de circulation, ressemble au sorcier qui ne peut plus dominer les forces souterraines qu'il a évoquées (1)... Les forces productives dont elle dispose, ne servent plus à l'amélioration (*Befoerderung*) des rapports bourgeois de propriété. Au contraire elles sont devenues trop puissantes pour ces rapports ; elles sont contrariées par eux (*von ihnen gehemmt*) ; si elles surmontent cet obstacle (*dies Hemmnitz überwinden*), elles jettent dans le désordre (*bringen in Unordnung*) toute la société bourgeoise; elles mettent en danger (*gefaehrden*) l'existence de la propriété bourgeoise ». Marx estime que la société ne peut surmonter les crises que par un procédé barbare qui consiste à supprimer beaucoup de forces productives, ou par la découverte de nouveaux débouchés, — procédé en apparence plus savant, mais fort dangereux, qui tend à susciter la création de nouvelles forces

(1) Ici se trouve une description des crises de surproduction.

productives et qui rend ainsi plus graves les crises futures. Il conclut ainsi : « Les armes (*Waffen*) avec lesquelles la bourgeoisie a renversé la féodalité, se tournent maintenant contre la bourgeoisie (1) ».

En raison de ces ressemblances qu'il croit trouver entre la situation de 1847 et celle de 1789, Marx croit avoir établi que, selon toute vraisemblance, une catastrophe se produira, dès que le prolétariat, organisé en puissance politique, sera à même d'utiliser les armes que la bourgeoisie a forgées.

Aujourd'hui on rencontrerait, sans doute, bien peu de personnes disposées à regarder comme satisfaisantes les analogies que Marx regardait comme si démonstratives. En admettant même que les crises se produisent suivant le tableau qu'il trace, on peut opposer à sa thèse des objections qui la ruinent de fond en comble :

1° L'Ancien Régime, par sa fiscalité mal établie, par les usages féodaux et par une réglementation tracassière, empêchait sou-

---

(1) Le contexte montre qu'il ne s'agit pas d'armes matérielles, comme l'ont cru plusieurs auteurs, mais d'armes spirituelles.

vent la naissance de forces productives; Marx nous parle, pour le temps actuel, de maux qui se manifestent à des intervalles assez éloignés (1), par suite d'une création exagérée de forces productives.

Les crises provoquent la fermeture d'usines, la ruine des patrons, la misère de nombreux travailleurs; elles créent de la pauvreté, mais tout autrement que n'en créait l'Ancien Régime.

Théoriquement elles menacent l'existence de la propriété, car le caractère essentiel de la propriété bourgeoise est la stabilité (2) et dans les pays (comme l'Amérique) où les crises sont fréquentes, la richesse offre, au contraire, un caractère fluent. La bourgeoisie croyait que le Code civil avait assuré à sa propriété une sécurité parfaite, qui théoriquement, au moins, lui manquait avant la Révolution. Le rapprochement est assez lointain entre les temps anciens et les temps actuels.

Tous les maux des crises remontent à des erreurs commises, durant les années prospè-

---

(1) Marx admettra, dans le *Capital*, que la période actuelle des crises est de dix à onze ans (tome I, trad. franç., p. 280, col. 1).

(2) Ce caractère tient à ce que le droit civil prend son origine dans l'économie rurale.

res, sur les besoins à satisfaire ; les excès peuvent être extrêmement graves chez les peuples qui poussent l'esprit de concurrence jusqu'au délire; c'est pour cette raison que Marx rend la propriété individuelle responsable des crises. Il n'est pas possible de concevoir comment les erreurs qui les engendrent pourront disparaître, tant que l'âme humaine sera sensible aux excitations du hasard ; le hasard ne pourra jamais disparaître de la consommation, ne fût-ce qu'en raison des accidents climatériques. La propriété privée n'est pas uniquement responsable des désastres décrits par Marx et on ne saurait donc la comparer à la directe féodale.

2° La Révolution française a voulu écarter du chemin parcouru par les producteurs, des gens qui les gênaient et qui n'avaient aucun rôle utile dans la production; les chefs d'industrie ont tiré un très grand profit de l'indépendance ainsi conquise. La révolution prolétarienne attendue par Marx aurait dû écarter ces chefs d'industrie et livrer les forces productives à une classe qui n'avait encore eu aucune influence sur la direction des affaires. On pourrait dire qu'il y a contradiction entre les deux genres de bouleversements que Marx identifiait.

3° Pour la commodité de sa thèse, Marx a réduit la Révolution française à être seulement la suppression des droits féodaux, suppression qui aurait été opérée dans le but de favoriser le progrès de la production. Si l'on réfléchit à l'importance de cette opération et à celle qu'aurait la suppression du capitalisme, on est effrayé de la prodigieuse différence quantitative qui existe entre ces deux choses que Marx trouve si analogues; il s'agissait en 1789 d'une cinquantaine de millions annuels!

Si la Révolution avait eu pour but essentiel celui que Marx lui attribue, nos pères auraient bien mal choisi la solution qu'ils adoptèrent; beaucoup d'économistes ont montré que la liquidation de la féodalité a été faite dans d'autres pays par des procédés qui ont eu sur l'avenir des peuples des conséquences moins lourdes que celles de la Révolution française. La disparition du régime seigneurial a eu tant d'avantages pour les producteurs que ceux-ci ont pu, sans gêne, payer leur libération. Si donc le rapprochement proposé par Marx était valable, on devrait conclure, par voie d'analogie, que le passage de l'économie capitaliste à une économie d'ordre plus élevé devrait permettre de racheter les entreprises actuelles et que, par suite, une catastrophe

semblable à celle de la Révolution française constituerait une solution barbare.

En 1847, Marx était beaucoup trop dominé par ses passions révolutionnaires pour songer à de telles objections. En 1859, il ne s'est plus occupé de la Révolution française, mais uniquement de la révolution prolétarienne future; il en a parlé en s'inspirant des tableaux du *Manifeste communiste;* mais il a donné à sa thèse une forme si abstraite qu'il n'a pas été arrêté par les difficultés qu'aurait pu soulever une analyse portant sur des détails concrets; il a complété son schéma par une phrase relative à la ruine des idéologies, qui ne correspond à rien de ce qu'on trouve dans les tableaux de 1847, mais qui rappelle, très brièvement, ce qu'il avait écrit sur la disparition des idéologies qui suivrait la révolution prolétarienne. Le schéma ne se rapporte certainement pas à l'histoire, comme on pourrait croire, tout d'abord; mais à des hypothèses sur l'avenir.

* * *

Le *Manifeste communiste* avait eu pour objet principal de fournir aux socialistes des armes propres à combattre les défenseurs de la bourgeoisie. Le schéma révolutionnaire de

1859 indique dans quelle voie Marx jugeait désormais utile de s'engager pour trouver de bons arguments contre le régime capitaliste. Immédiatement après, il indique dans quelles voies il lui paraît mauvais d'entrer; il avertit les socialistes (toujours trop pressés de disputer sur le terrain idéologique) qu'il ne faut pas juger (*beurtheilen*) une époque troublée en partant des théories que les acteurs du drame composent pour s'expliquer à eux-mêmes la lutte sociale; on ne songe pas, en effet, à juger un individu d'après l'opinion qu'il a de lui-même; ces théories doivent être, au contraire, expliquées par le conflit qui existe entre les forces productrices sociales et les rapports de production. Ainsi les socialistes devront s'en tenir aux arguments qui répondent aux indications du schéma.

Viennent ensuite trois principes sur lesquels il est très nécessaire d'appeler l'attention vigilante des personnes qui veulent complètement se rendre compte de ce document. Ces principes ne sont évidemment pas destinés à guider l'historien dans ses recherches; leurs énoncés sont d'ailleurs tellement vagues qu'on a pu se demander parfois à quoi ils pourraient servir; mais on leur accordera une grande importance si on les considère comme

des conseils de prudence adressés aux révolutionnaires qui croient pouvoir forcer la marche des événements par une puissante volonté guidée par une imagination créatrice très riche. De pareilles règles ne peuvent être données que sous une forme assez souple, tant en raison de leurs origines, qu'en raison de la manière de les appliquer. Elles sont, en effet, fondées sur quelques faits seulement, interprétés par des gens d'un esprit particulièrement ingénieux. Pour être utilisées comme il convient, il faut que des hommes avisés sachent incliner l'enseignement du maître dans le sens de leur expérience personnelle. Rien ne ressemble donc moins à des lois que ces avertissements.

En lisant les trois textes suivants, il est impossible d'avoir de doutes sur leur nature:

1° « Une formation sociale ne disparaît jamais avant que ne se soient développées toutes les forces productives qu'elle est capable de contenir (*für die sie weit genug ist*);

2° « De nouveaux rapports de production d'un ordre plus élevé (*neue hoehere Produktionsverhaeltnisse*) ne viennent point prendre la place des anciens avant que leurs conditions matérielles d'existence (*die materiellen Existensbedingugen derselben*) n'aient mûri

dans le sein de l'ancienne société (*im Schootz der alten Gesellschaft selbst ausgebrütet worden sind*) ;

3° « L'humanité ne se pose jamais de problèmes (*Aufgaben*) qu'elle ne peut pas résoudre ; car, si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit qu'un problème éclôt (*entspringt*) seulement là où les conditions matérielles de sa solution (*die materiellen Bedingungen ihrer Loesung*) existent déjà (1), ou sont, tout au moins, engagées dans le processus de leur devenir (*im Process ihres Werdens begriffen sind*) ».

Cette dernière règle est évidemment énoncée pour éloigner les socialistes de l'utopie; mais la restriction qu'elle renferme permet de se donner beaucoup de liberté ; s'il n'avait pas fait de restriction, Marx se serait condamné lui-même ; car, un peu plus bas, il pose le problème de l'antagonisme des classes et il en annonce la solution. « Les forces productives

---

(1) Il convient de rapprocher de cette formule une phrase qu'on lit dans le *Capital*. Marx dit que la nécessité d'un médium général des échanges est d'autant plus vivement sentie que ceux-ci devienent plus nombreux et plus variés ; et il ajoute : « Le problème éclôt simultanément avec les moyens de le résoudre (*Die Aufgabe entspuringt mit den Mitteln ihrer Loesung*). » — Marx, *loc. cit.*, p. 36, col. 1 ; texte allemand, 4e édition, p. 54.

qui se développent dans le sein de la société bourgeoise, créent (*schaffen*) en même temps les conditions matérielles pour la solution de cet antagonisme. »

L'examen critique de ces conseils achève de montrer que toute cette partie de la préface de 1859, qui commence au schéma révolutionnaire, ne doit pas être entendue comme un enseignement de méthodes historiques, mais comme un enseignement de méthodes de polémique recommandées aux socialistes.

***

L'économie moderne présente un caractère qui a souvent paru paradoxal aux psychologues ; elle comprend les activités les plus communes des hommes et cependant elle peut donner naissance à une science ayant l'allure d'une mécanique rationnelle. Il existe d'autres genres sociologiques qui semblent comporter, eux aussi, mais d'une manière moins complète et moins générale, une disparition de toute considération psychologique, en sorte qu'on pourrait comparer certaines genèses historiques à des genèses physiques.

Marx écrit, par exemple, dans le *Capital:* « La législation de fabrique, cette première réaction consciente et méthodique (*erste bewusste und planmaessige Rückwirkung*) de

la société contre son propre organisme, tel que l'a fait le *mouvement spontané* de la production capitaliste (*auf die naturwüchsige Gestalt ihres Produktionsprocesses*) est un fruit aussi naturel (*eben so sehr ein nothwendiges Produkt*) de la grande industrie que les chemins de fer, les machines automates et le télégraphe électrique » (1).

Ce texte est facile à comprendre. Les hommes qui avaient amené le parlement anglais à voter des lois limitant la durée du travail dans les usines avaient agi sous l'influence des mobiles les plus divers; il est facile de reconnaître, en suivant dans le *Capital* l'histoire de cette législation, que le parlement n'avait pas été décidé par les raisons d'intérêt général que des savants firent valoir pour justifier les réformes accomplies, au temps où leurs résultats apparurent à tout le monde comme bienfaisants (2). Quand on cherche à

(1) Marx, *loc. cit.*, p. 108, col. 1, texte allemand, p. 446.

(2) Cela se produisit, d'après Marx, après 1860. « La renaissance physique et morale des travailleurs frappa les yeux des moins clairvoyants... Les pharisiens de *l'économie politique* se mirent à proclamer que la découverte nouvelle et caractéristique de leur *science* était d'avoir reconnu la nécessité d'une limitation légale de la journée de travail » (*loc. cit.*, p. 127, col. 2). Une note nous apprend que Marx fait ici allusion à Newmarch, le continuateur de Tooke.

démêler l'imbroglio si compliqué de cette genèse législative, on s'aperçoit bien vite qu'on perd sa peine en s'arrêtant aux détails; autant vaudrait essayer de comprendre le progrès de l'industrie moderne en étudiant les biographies des inventeurs auxquels sont dus les innombrables machines qu'elle emploie. Les activités sont à ce point enchevêtrées que dans le résultat on n'a plus intérêt à discerner les volontés individuelles.

On peut donc dire de l'économie moderne (et d'un assez grand nombre de phénomènes sociaux) que les mouvements y sont aveugles, inconscients ou quasi-matériels; nous venons de voir que Marx les nomme spontanés, naturels ou nécessaires; sa terminologie m'a paru, depuis longtemps, propre à engendrer des équivoques.

a) Lorsqu'on étudie l'histoire d'un mouvement sensiblement aveugle, il n'y a pas d'inconvénient à le comparer aux changements dont traitent les sciences naturelles; mais il en est tout autrement lorsqu'on parle de ce mouvement d'une manière générale, en le considérant à la fois dans le passé et dans l'avenir. Dans le premier cas, la terminologie marxiste est inutile, car elle n'ajoute rien à

nos connaissances; dans le second, elle nous induit sophistiquement à croire que nous pouvons prévoir l'avenir, par analogie avec le passé, comme s'il y avait une loi physique imposant au mouvement une même allure dans tous les temps; des hypothèses qui ont une vraisemblance parfois assez médiocre, peuvent être ainsi transformées en théorèmes infaillibles.

Les contemporains de Marx, en observant comment s'était produit le passage de la petite production à une gigantesque industrie, pouvaient ne pas trouver d'inconvénient à laisser qualifier ce mouvement de spontané, de naturel ou de nécessaire, au lieu de le qualifier d'aveugle, d'inconscient ou de quasi-matériel. Mais si nous nous reportons au schéma révolutionnaire que Marx a tracé dans l'avant-dernier chapitre du tome premier du *Capital,* nous reconnaissons bien vite les inconvénients de la terminologie marxiste. Des chefs d'industrie sont, dit-il, continuellement supprimés par la concurrence des potentats du capital, dont le nombre ne cesse de décroître ; la misère des travailleurs s'accroît ; le monde marche à une catastrophe; la disparition des moyens entrepreneurs « s'accomplit par le jeu des lois immanentes de la produc-

tion capitaliste » ; et « la production capitaliste engendre, elle-même, sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature (*erzeugt mit der Nothwendigkeit eines Naturprocesses ihre eigne Negation*). » On ne parlerait pas avec plus d'assurance de résultats des calculs astronomiques.

Cette sophistique a eu de grandes conséquences dans la propagande socialiste, car les révolutionnaires ont pu, grâce à elle, faire prendre pour des vérités certaines des vues très problématiques sur l'avenir ; les chefs du Parti obtinrent ainsi la confiance absolue de leurs adhérents ; on comprend qu'ils désirent maintenir des équivoques qui sont si favorables à leurs intérêts ; mais les intérêts de l'histoire ne sont pas les mêmes que ceux de la social-démocratie et on doit repousser énergiquement, des études historiques, la terminologie marxiste de la nécessité.

b) Bien que Marx ait toujours parlé avec le plus grand mépris des sociologues idéalistes, son langage ressemble souvent, d'une manière étrange, à celui d'un homme qui attribuerait à l'histoire la mission d'exécuter des décrets de la raison. Nous avons vu, dans le tableau de la Révolution française, que les

chaînes dans lesquelles la féodalité avait enserré la production, devaient être brisées et qu'elles furent brisées; dans l'avant-dernier chapitre du premier volume du *Capital,* la catastrophe attendue est présentée comme la conclusion d'un mouvement de la dialectique hégélienne; etc.

Marx nous a appris lui-même les raisons qui lui faisaient adopter ce langage; vers la fin de la préface écrite en 1873 pour la deuxième édition du *Capital,* on lit: « Le procédé d'exposition doit se distinguer *formellement* du procédé d'investigation (*muss sich die Darstellungweise formell von der Forschungsweise unterscheiden*). A l'investigation de faire la matière sienne, dans tous ses détails, d'en analyser les diverses formes de développement et de découvrir leur lien intime. Une fois cette tâche accomplie, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble (*kann die wirkliche Bewegung entsprechend dargestellt werden*). Si l'on y réussit de sorte que la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale (*Gelingt diess und spiegelt sich nun das Leben des Stoffs ideell wieder*), ce mirage peut faire croire à une construction *a priori* (*so mag es*

aussehn, als habe man es einer Konstruktion a priori zu thun) ».

Ainsi l'idéalisme n'était pour Marx qu'un artifice de rhétorique, permettant d'employer des images qui donnent du mouvement une impression particulièrement claire. Les disciples socialistes de Marx n'avaient pas, en général, un esprit critique quelque peu exercé; entendant affirmer que le mouvement social est nécessaire et trouvant ce mouvement décrit dans un langage tout semblable à celui qu'emploient les professeurs de physique, ils ont cru que les formules étaient rigoureusement adéquates à une réalité scientifique.

Dans l'enseignement de la physique, l'usage le plus répandu est d'exposer d'abord les théories; on fait ensuite des expériences pour montrer aux élèves comment la théorie coïncide avec les phénomènes; mais les élèves ne regardent point ces expériences comme une démonstration de la théorie; elles ne sont, à leurs yeux, que l'application des vérités que possède la science. Les Américains emploient souvent avec succès un procédé pédagogique tout à fait opposé; ils ne cherchent pas à exposer les résultats d'investigations, mais à mettre les étudiants sur la voie de la *redécou-*

verte (1); cette méthode convient fort bien à des gens auxquels on veut inspirer cet esprit d'inquiétude perpétuelle qui prend un caractère de tourment chez les grands inventeurs. Chez nous, au contraire, on veut inspirer à l'étudiant une confiance parfaite dans la science constituée; l'expérience prouve que notre méthode exerce une si grande fascination sur l'esprit, qu'elle dépasse parfois le but, allant jusqu'à engendrer une véritable superstition.

Les chefs de la socialdémocratie se sont trouvés fort bien des superstitions qu'entretenait chez leurs adhérents le langage idéaliste employé par Marx et encore exagéré par ses successeurs ; les socialistes ont cru qu'ils étaient en possession d'une *sorte d'astronomie historique,* découverte pour eux par des génies extraordinaires; le Parti a profité du prestige énorme dont a joui la science jusqu'à ces derniers temps dans toutes les classes et qui n'a point été encore diminué dans le monde de l'enseignement primaire. Il est tout naturel que les Intellectuels socialistes aient du goût pour des sophismes qui, en écartant tout doute de l'esprit de leurs auditeurs naïfs,

---

(1) Gustave Le Bon, *Psychologie de l'éducation,* 13e édition, p. 53.

les livre sans défense à leur autorité; mais le véritable historien doit redouter la terminologie marxiste qui tend à fausser les caractères spécifiques de l'histoire.

c) Lorsque nous sommes convaincus qu'un genre de phénomènes appartient à un type de nécessité, nous sommes, du même coup, convaincus que ces phénomènes doivent être intelligibles, au moins pour leur partie principale. Tout le monde est d'accord sur le principe; mais peu de personnes ont réfléchi sur la manière de l'appliquer. Dans la deuxième préface du *Capital,* Marx dit que sa méthode est l'exact opposé de celle de Hegel. « Pour Hegel le mouvement de la pensée (*Denkprocess*), qu'il personnifie sous le nom d'Idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'Idée (*Demiurg des Wirklichen, das nur seine aeussere Erscheinung bildet*). Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme (*Bei mir ist ungekehrt das Ideelle nichts andres als das im Menschenkopf umgesetzte und übersetzte Materielle*). » Il résulte de là évidemment que pour rendre intelligible un genre de nouvelle nécessité, il faut faire sur la raison un travail

constructif qui l'amènera à s'adapter à ce nouveau genre.

Ce travail peut présenter parfois d'extrêmes difficultés. Les Grecs nous ont transmis un système merveilleux d'intelligibilité, qui a fait ses preuves dans les sciences physiques, parce que la raison a été adaptée par les Grecs au mouvement de choses invariables, mues suivant des lois éternelles. Depuis que les biologistes ont accepté l'hypothèse évolutionniste, les philosophes ont fait les plus grands efforts pour adapter la raison à un système de variation des espèces; ils n'ont pas encore réussi; Bergson est le seul qui soit parvenu à quelques résultats, grâce à une audace qui a étonné plus d'un de nos contemporains.

Jusqu'au jour où le syndicalisme révolutionnaire a pris un notable développement, les socialistes n'ont pas trouvé dans le monde une réalité sur laquelle ils pussent essayer d'adapter la raison; et cependant ils voulaient établir l'intelligibilité d'un mouvement historique nécessaire aboutissant à la catastrophe du capitalisme; ils ont résolu cette question, presque tous, de la manière la plus grossière. Ils ont cru que l'intelligibilité de la révolution était suffisamment démontrée par des argu-

ments démontrant l'absurdité du régime capitaliste et ils ont construit ces arguments en empruntant sophistiquement leurs prémisses à l'idéologie bourgeoise; ils ont ainsi établi qu'ils ne comprenaient rien aux principes de la philosophie.

Dans le *Manifeste communiste,* Marx lui-même ne s'était pas privé d'employer ces sophismes; dans la préface de 1859, il les a implicitement condamnés ; mais il a cru ne devoir les condamner qu'en termes discrets, de manière à ne pas empêcher les propagandistes de les utiliser pour le plus grand profit du Parti. Nous avons là un des exemples de cette duplicité que sa situation d'agitateur populaire a, plus d'une fois, imposée à Marx (1).

Nous trouvons sous la plume d'Engels lui-même un aveu curieux de cette duplicité qui a fini par conduire les socialdémocrates à faire tomber, trop souvent, les doctrines

(1) Marx et Engels n'ont jamais osé blâmer publiquement les publicistes socialdémocrates qui déshonoraient la doctrine du matérialisme historique par des applications ridicules ; c'est seulement après la mort d'Engels qu'on a imprimé quatre lettres dans lesquelles il recommandait plus de prudence. Seligman cite quelques fragments de deux d'entre elles (pp. 148-150). On trouve dans le *Devenir social,* mars 1897, la traduction de trois de ces lettres.

marxistes au rang des hâbleries démocratiques. Dans la préface qu'il écrivit en 1884 pour la traduction allemande de la *Misère de la philosophie,* il affirme que jamais Marx n'avait fondé ses idées socialistes sur la considération d'une injustice que présenterait le régime du profit; il les fondait seulement, suivant Engels, sur « la *ruine nécessaire* qui se consomme sous nos yeux tous les jours de plus en plus, du mode de production capitaliste (1) ». Mais à deux pages plus bas, Engels ne trouve pas mauvais qu'on trouble « les bons sentiments du brave bourgeois » en lui expliquant une théorie de la plus-value d'après laquelle le profit semble résulter d'une violation des principes de justice bourgeois, principes que la société mettrait continuellement de côté (2).

***

On a maintes fois présenté le matérialisme historique comme étant un déterminisme économique, c'est-à-dire une doctrine suivant laquelle toute explication vraiment approfondie d'une question historique quelconque de-

(1) Marx, *Misère de la philosophie*, édition de 1896, p. 12.
(2) Marx, *op. cit.*, p. 14.

vrait être trouvée dans des causes à découvrir dans l'économie. Si les écrivains qui ont proposé cette idée saugrenue, avaient eu la moindre connaissance des origines hégéliennes de la pensée de Marx, ils n'auraient jamais songé à énoncer les bêtises qu'ils ont enseignées avec aplomb à ce sujet. Une pareille manière de concevoir les relations qui existent entre l'économie d'une part et d'autre part le droit, les institutions politiques, l'art, la religion, la philosophie, est, en effet, aussi peu hégélienne que possible; le moment inférieur de l'économie ne saurait tenir sous sa dépendance les moments qui sont élevés au-dessus de lui; autant vaudrait prétendre que les causes physico-chimiques déterminent seules les phénomènes de la vie.

Ce que Marx appelle *infrastructure économique* est le *systèmes des besoins* que Hegel avait placé à la base de la société civile. Dans l'économie générale du pays, le philosophe distinguait des états (*staende*) « qui reposent chacun sur une base de subsistance spéciale (*Subsistenzbasis*) et qui, par suite ont des formes de travail, des besoins et des moyens pour les satisfaire, des fins et des intérêts, ainsi qu'une éducation spirituelle qui sont en

harmonie » avec cette base de subsistance (1). On reconnaît dans cet énoncé le principe de la division en classes que Marx adoptera pour procéder à l'étude de tout mouvement historique ; à l'époque de Hegel les Allemands étaient si complètement passifs, qu'on devait considérer les classes comme des groupes obtenus par l'addition des grandeurs de même nom ; il n'existait pas encore de conscience d'une solidarité de classe (2).

Hegel croit que la division en trois états est déterminée « suivant les moments de la notion » ; il est ici, comme cela lui arrive si souvent, victime d'une illusion; il prend pour absolu ce qui n'est qu'une production historique; ses trois états correspondent à la vie économique de la vieille Allemagne, qui ne connaissait pas encore l'industrie capitaliste. L'état agricole vit d'une manière patriarcale, se contente de ce que Dieu lui envoie et n'aspire point à la richesse; — l'état de la réflexion ou des affaires (qui comprend l'ouvrier, le fabricant et le commerçant) utilise les produits de la nature; les individus qui le

(1) Hegel, *Philosophie de l'esprit,* trad. franç. tome II, p. 351.

(2) Cf. Marx, *La lutte des classes en France. Le XVIII brumaire de Louis Bonaparte,* trad. Rémy, pp. 346-347.

composent, acquièrent un fort sentiment de leur valeur personnelle; — l'état pensant est entretenu par la société, pour travailler dans l'intérêt général.

Marx s'affranchit de cette théorie et considère la division en classes d'une manière purement historique: en 1851 il distinguait en Allemagne, cinq classes : noblesse féodale, bourgeoisie capitaliste, petite bourgeoisie, prolétariat industriel et monde agricole qui lui-même comprenait quatre fractions : grands et moyens paysans, petits propriétaires libres, propriétaires soumis à des redevances d'origine féodale, travailleurs agricoles (1). Aujourd'hui une étude sociale de l'Allemagne devrait être faite sur d'autres bases.

Le plus souvent on a réduit de la manière la plus abusive le nombre des considérations qui doivent entrer dans la connaissance de l'économie poursuivie suivant les méthodes marxistes. La préface de 1859 ne parle que du développement des forces productives; mais nous savons déjà que cette préface est très pauvre en enseignements utilisables pour l'historien: le mot de *classe* n'y figure pas et cependant nul ne songerait à parler de la si-

---

(1) Marx, *L'Allemagne en* 1848, trad. Rémy, pp. 5-15.

tuation d'une nation, en suivant les idées de Marx, sans s'occuper tout d'abord des classes.

Une phrase du *Capital* a été souvent citée de façon à dénaturer la pensée de Marx sur cette question: « Les instruments du travail sont les *gradimètres* du développement du travailleur et les *exposants* des rapports sociaux dans lesquels il travaille » ; quelques commentateurs ont cru pouvoir conclure de cette formule que la psychologie humaine et les institutions sont déterminées par l'état de la technique industrielle. Il est toujours très dangereux d'isoler un texte de Marx; nous allons reproduire et analyser le contexte et on verra que l'auteur n'avait nullement en vue la théorie simpliste qu'on lui a prêtée.

« Les débris des anciens moyens de travail ont pour l'étude (*Beurtheilung*) de formes économiques des sociétés (*oekonomischer Gesellschaftsformationen*) disparues, la même importance (*Wichtigkeit*) que la structure des os fossiles pour la connaissance (*Erkenntniss*) de l'organisation des races éteintes (1). Ce qui distingue (*unterscheidet*) une

(1) En expliquant dans le premier cas *Beurtheilung* et dans le second *Erkenntniss,* Marx a voulu faire entendre que l'archéologue est moins bien armé que le géologue.

époque économique d'une autre, c'est moins ce qu'on fabrique (1) que la manière de fabriquer, les moyens de travail par lesquels on fabrique (*wie, mit welchen Arbeitsmitteln gemacht wird*). Les instruments de travail sont les gradimètres du développement du travailleur (*Gradmesser der Entwicklung der menchlichen Arbeitskraft*) et les exposants *Anzeiger*) des rapports sociaux dans lesquels il travaille. » Marx donne ensuite le conseil d'attacher plus de prix comme caractères (*Charaktermerkmale*) spécifiques d'une époque aux appareils mécaniques qu'aux récipients; c'est seulement de nos jours que la chimie a donné un rôle important aux vases. Dans une note, il fait observer que les naturalistes ont classé les époques préhistoriques « d'après leur matériel d'armes et d'outils »; il s'agirait d'étendre cette méthode à toute l'archéologie (2).

La formule dont il a été question plus haut, perd tout caractère paradoxal quand on la

(1) Marx dit, dans une note, que « toutes les marchandises, les marchandises de luxe proprement dites sont les plus insignifiantes pour ce qui concerne la comparaison technologique des différentes époques de production ».

(2) Marx, *Capital, loc. cit.*, p. 77, col. 2 ; texte allemand, pp. 142-143.

replace dans cet ensemble. Marx a en vue la constitution d'un *musée archéologique social;* il se demande comment on y constituera une classification satisfaisante; il ne dit pas que les instruments déterminent la psychologie du travailleur, mais qu'ils permettent de mesurer ce qu'on peut tirer de la force des travailleurs; il conseille de donner à chaque salle du musée un nom correspondant à l'avancement de la technique.

Tout cela est assez clair. Bien plus importante est une note célèbre dans laquelle Marx se réfère à cette belle pensée de Vico : que l'histoire de l'homme nous est plus accessible que la connaissance de la nature, parce que cette histoire est faite par nous. Il ajoute : « La technologie met à nu le mode d'action (*enthüllt das aktive Verhalten*) de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de production de la vie matérielle et par conséquent l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent (*den unmittelbaren Produktionsprocess seines Lebens, damit auch seiner gesellschaftlichen Lebensverhaeltnisse und der ihnen entquellenden geistigen Vorstellungen*). » Il dit que cette étude peut être même utile pour

l'histoire des religions (1). Le texte allemand n'a pas tout à fait le même aspect que la traduction française; celle-ci semble, un peu trop, par l'emploi du mot « origine », faire dépendre toute l'histoire des moyens de travail.

En réalité, Marx ne dit ici rien de plus que ce qu'il avait dit dans une note de la page que nous venons d'examiner plus haut. Il s'y plaignait de ce que les historiens ignorassent « la production matérielle, base de toute vie sociale et par conséquent de toute histoire réelle (*Entwicklung der materiellen Produktion, also die Grundlage alles gesellschaftlichen Lebens und daher aller wirklichen Geschichte*) » (2). Dans les deux textes, Marx déclare nécessaire de suivre les progrès de la technique, mais il ne prétend point que cette connaissance soit suffisante pour se représenter une économie passée.

Que l'économie soit beaucoup plus complexe que ne le disent ceux qui veulent tout réduire à la connaissance des seules forces

---

(1) Marx, *Capital, loc. cit.*, p. 162, col. 1 ; texte allemand, p. 336. — Seligman reproduit ce fragment aux pages 48-49, mais d'après l'édition anglaise.

(2) Marx, *loc. cit.*, p. 77, col. 2 ; texte allemand, p. 143.

productives, c'est ce qui résulte d'un passage que l'on cite assez rarement : « Abstraction faite du mode social de production (*Von der mehr oder minder entwickelten Gestalt der gesellschaftlichen Produktion abgesehn*) (1), la productivité du travail dépend des conditions naturelles au milieu desquelles il s'accomplit. Ces conditions peuvent toutes se ramener : soit à la nature de l'homme lui-même, à sa race (2), etc., soit à la nature qui l'entoure. Les conditions naturelles externes se décomposent, au point de vue économique, en deux grandes classes : richesse naturelle en moyens de subsistance (*natürlichen Reichthum an Lebensmitteln*), c'est-à-dire fertilité du sol, eaux poissonneuses, etc.; richesse naturelle en moyens de travail, tels que chutes d'eau vive, rivières navigables, bois, métaux, charbon et ainsi de suite » (3).

---

(1) Il s'agit évidemment ici de l'atelier.

(2) Marx attachait une sérieuse importance à la race : par exemple, il dit que « les Slaves, surtout les Slaves occidentaux, sont une race essentiellement agricole » ; les Allemands conquièrent les pays slaves en y transportant l'industrie ; le commerce et l'usure y sont le monopole de Juifs germanisés (*L'Allemagne en* 1848, trad. franç., pp. 82-83).

(3) Marx, *Capital, loc. cit.*, p. 220, col. 2 ; texte allemand, p. 476.

Je crois que l'on peut conclure de toute cette discussion que l'infrastructure économique que Marx considère, est une économie complète, concrète et, au meilleur sens du mot, une économie vivante (1).

***

Ceci posé, je crois qu'on peut formuler le matérialisme historique de la manière suivante : Ne jamais raisonner sur le droit, les institutions politiques, les idéologies de l'art, de la religion ou de la philosophie, sans se représenter, dans toute sa réalité, la vie économique du peuple considéré, avec la division historique en classes, avec le développement des procédés techniques et avec les conditions naturelles de la productivité. Ce rapprochement, ainsi établi entre l'infrastructure d'une société et sa superstructure, jette une vive lumière sur les choses que renferme celle-ci et conduit souvent sur la voie qui permet de surprendre leur histoire (2).

---

(1) Seligman cite, aux pages 50-51 de son livre, un passage important qui confirme mon appréciation et qu'on trouve dans la traduction française du *Capital*, tome II, 2e partie, pp. 387-388.

(2) Benedetto Croce a défini le matérialisme historique comme je le fais : « Diriger notre attention sur l'infrastructure économique de la société, afin de mieux com-

Dans chaque genre de questions, chaque historien devra développer sa propre ingéniosité, en vue de montrer comment se relient entre elles, en un temps donné, les parties les plus intéressantes de l'édifice social : aucune formule générale ne saurait être établie pour guider dans de pareilles recherches.

On a maintes fois regretté que le nom donné à cette philosophie fût de nature à égarer les esprits qui s'arrêtent aux mots ; au sens commun du terme, il n'y a point de matérialisme dans le système de Marx (1) ; mais nous savons que par matérialisme il entendait ce qui est susceptible d'être défini scientifiquement, ce qui possède la précision d'une connaissance naturelle (2). En prescrivant de partir de l'économie pour raisonner sur la superstructure, Marx avait la conviction qu'on obtiendrait ainsi des classifications autrement satisfaisantes que celle de Hegel (3), qui distinguait les grandes périodes de l'his-

---

prendre ses configurations et leurs changements » (*Matérialisme historique et économique marxiste*, trad. franç., p. 128).

(1) Benedetto Croce, *op. cit.*, pp. 11-12.

(2) Marx, *Capital*, tome I, p. 162, col. 1, note.

(3) Dans la préface de 1859 Marx dit qu'il faut bien séparer la superstructure et les conditions de la production, dont les bouleversements peuvent être constatés comme des phénomènes de la nature.

toire par des attitudes de l'esprit. Engels traitera, non sans quelque raison, de « verbiage » la théorie que Hegel donnait de l'histoire grecque considérée comme « élaboration des configurations de la beauté personnelle » (1).

La préface de 1859 énumère les genres qui doivent être mis en relations avec l'économie; il est nécessaire de s'en tenir à cette énumération, comme je l'ai fait dans la formule que j'ai donnée plus haut du matérialisme historique; c'est donc bien à tort que des marxistes trop zélés ont essayé de faire entrer la morale dans ce système. Antonio Labriola a été fort embarrassé pour savoir quelle place il lui assignerait: tantôt il parle des « rapports régulatifs du droit et de la morale », comme si celle-ci était, comme le droit, en contact immédiat avec l'économie; tantôt il semble la tenir aussi éloignée de l'infrastructure que l'art et la religion (2).

La lacune que présente la philosophie his-

---

(1) Engels, *Religion, philosophie, socialisme*, trad. franç., p. 216.

(2) Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, trad. franç., 1re *édition*, p. 239 et p. 242. Parmi les corrections malencontreuses que cet ingénieux écrivain a fait subir à la doctrine de Marx, il faut noter la substitution de la *science* à la *philosophie*.

torique de Marx est évidemment très grave; il ne servirait à rien de chercher à se tromper sur l'existence de cette lacune; il faut chercher à l'expliquer. Marx n'a point parlé de la morale parce qu'il n'avait jamais étudié le rôle historique de la famille (1).

Après la mort de son ami, Engels a publié un livre dans lequel il a décrit de très anciennes relations sexuelles que Lewis Morgan croyait avoir découvertes; il a dit que pour compléter le matérialisme historique, il faut non seulement considérer la production industrielle, mais aussi la reproduction de l'espèce; mais il estimait que ce complément n'avait de grande importance que pour les temps primitifs (2). Engels s'est totalement mépris sur la question qu'il traitait : les thèses de Lewis Morgan sont fort contestables (3); mais fussent-elles vraies, elles seraient absolument inutiles; en effet, ce n'est

---

(1) J'ai indiqué cette raison dans les *Sozialistische Monatshefte* de septembre 1898, pp. 431-432. — Cf. ce que dit Seligman sur un livre de Sutherland relatif aux origines de l'instinct moral, pp. 128-129.

(2) Engels, *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, trad. franç., pp. III-IV.

(3) Le professeur Flach a longuement combattu les idées de Lewis Morgan dans ses cours du Collège de France. — Cf. Benedetto Croce, *op. cit.*, p. 143.

point chez des peuples sauvages qu'il faut aller étudier la famille pour comprendre sa valeur historique; chez de tels peuples toute la vie est trop embourbée dans la fange de la magie pour que les institutions et les idéologies puissent apparaître avec leurs véritables caractères.

GEORGES SOREL.

INTRODUCTION

Exposition de la Thèse

Il est intéressant pour celui qui étudie les sciences sociales, d'observer le processus par lequel, à un point de vue au moins, nous revenons à occuper les positions des âges passés. Quoique Aristote ait fait ressortir « *l'interrelation* » essentielle existant entre la politique, l'éthique et l'économique, la pensée moderne a revendiqué avec succès le droit de ces diverses disciplines aussi bien que des autres, telles que la jurisprudence et les diverses branches du droit public, d'être considérées comme des sciences séparées. Pendant longtemps, cependant, au détriment commun de toutes, l'indépendance de chacune fut assez accrue et exagérée pour créer le sérieux danger d'oublier qu'elles sont seulement les parties constituantes d'un tout plus large. La tendance de la pensée récente a été de mettre en relief les rapports plutôt que les différences et d'expliquer les institutions sociales qui forment les bases des sciences séparées plutôt à la lumière d'une synthèse que d'une analyse. Cette méthode a été appliquée à l'histoire du passé aussi bien qu'aux faits du présent; la conception de

l'histoire a été élargie de telle sorte qu'il est maintenant bien reconnu que l'histoire politique est seulement une phase de l'activité plus vaste qui comprend tous les phénomènes de la vie sociale. Si le terme « politique » est employé dans le sens habituel mais étroit, de rapports constitutionnels et diplomatiques, alors, quand on a répété le dicton familier « l'Histoire est la politique du passé », on énonce une demi-vérité en contradiction lamentable avec ces idées plus nouvelles.

Tandis que cependant il est maintenant admis que l'histoire de l'humanité est l'histoire de l'homme dans la société, et par suite l'histoire sociale dans son sens le plus large, on s'est posé le problème de la détermination des questions, de savoir quelles sont les causes fondamentales de ce développement social, de la raison de ces grands changements dans la pensée et la vie humaine, qui forment les conditions du progrès. Aucune question plus profonde et de plus de portée ne peut occuper notre attention, car d'une réponse satisfaisante dépend toute notre attitude envers la vie elle-même. Là réside le problème suprême non seulement pour le savant mais aussi bien pour l'homme pratique. De ce problème, une solution a été proposée qui pendant les quelques dernières décàdes a retenu vivement l'attention des penseurs non seulement en Allemagne, où leurs théories avaient pris naissance, mais

en Italie, en Russie, et dans une certaine mesure en Angleterre et en France. Les échos de la controverse ont à peine atteint nos rives; mais un mouvement de pensée à la fois si hardi et si profond ne peut manquer de s'étendre jusqu'aux dernières limites de la pensée scientifique et de soulever une discussion adéquate à la nature du problème et au caractère de la solution.

Nous pouvons exposer la thèse succintement de la façon suivante : l'existence de l'homme dépend de son aptitude à subvenir à ses besoins. La vie économique est par suite la condition fondamentale de toute vie. Toutefois, puisque la vie humaine est la vie de l'homme en société, l'existence individuelle se meut dans les cadres de la structure sociale et est modifiée par lui. Ce que les conditions d'entretien sont pour l'individu les rapports semblables de production et de consommation le sont pour la communauté. C'est à des causes économiques qu'il faut donc en dernière analyse rapporter ces transformations dans la structure de la société qui conditionnent elles-mêmes les relations des classes sociales et les manifestations variées de la vie sociale.

Cette doctrine est souvent appelée « matérialisme historique » ou « interprétation matérialiste de l'histoire ». Mais de semblables termes manquent de précision. Si par matérialisme on entend le fait de rapporter tous les change-

ments à des causes matérielles, la conception biologique de l'histoire est aussi matérialiste. De même la théorie qui attribue tous les changements dans la société à l'influence du climat ou au caractère de la faune et de la flore est matérialiste, et cependant n'a presque rien de commun avec la doctrine discutée ici. La doctrine dont nous avons à nous occuper, est non seulement matérialiste, mais aussi économique dans son essence; et la meilleure expression n'est pas « l'interprétation matérialiste », mais l'interprétation économique de l'histoire. En France, il est devenu à la mode d'appeler cette théorie « le déterminisme économique », mais cela prête encore davantage à objections, pour cette raison que cela entraîne la question de savoir s'il y a quelque chose de réellement « déterministe » ou « fataliste » dans cette doctrine. Ce point sera plus complètement discuté plus loin (1).

Dans les pages suivantes, on essaiera d'expliquer la genèse et le développement de la doctrine, d'étudier quelques-unes de ses applications par les penseurs récents, d'examiner les objections qui peuvent être opposées et enfin d'apprécier la valeur et l'importance véritable de cette théorie par la science moderne.

---

1. — Voyez IIe partie, ch. 1er.

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de la Théorie de l'Interprétation Economique

CHAPITRE PREMIER

Les débuts de la Philosophie de l'Histoire

Il n'y a que quelques-uns des principaux écrivains du XVIIIe ou de la première moitié du XIXe siècle qui ont accordé beaucoup d'attention au problème de la causalité historique. Les historiens se contentaient pour la plupart de décrire les faits de l'histoire politique et diplomatique, et lorsqu'ils recherchaient quelque chose au-delà de l'explication la plus évidente des faits, ils avaient généralement recours à la « théorie du grand homme » ou à la doctrine vague du « génie d'une époque ». Même le Nestor des écrits historiques modernes, Ranke a à peine essayé plus que de débrouiller l'écheveau emmêlé des complications internationales en montrant l'influence de la politique étrangère sur le développement national.

Tandis que les historiens ne font preuve que d'un bien léger bagage philosophique, les philosophes présentent une philosophie de l'histoire qui parfois montre à peine plus de connaissance de l'histoire. Que Rousseau ne fut pas un profond historien, c'est le moins qu'on puisse dire. D'autres comme Lessing, dans son *Education de l'Humanité* (1), et Herder, dans

1. — Lessing: *Die Erziehung des Menschengeschlechts.*

ses *Idées sur la Philosophie de l'Histoire* (1), étaient trop sous la domination de la conception théiste pour donner beaucoup d'élan à un mouvement plus neuf de pensée, quoique cependant Herder en Allemagne comme Ferguson (2) en Ecosse aient droit, sous certains rapports, au titre de précurseurs des recherches modernes de l'anthropologie. Huxley, comme beaucoup d'écrivains allemands (3), avait montré que Kant dans son *Esquisse d'une Histoire universelle* (4) anticipait sur quelques-unes des doctrines modernes, quant à l'évolution de la société; mais Kant lui-même n'était pas assez émancipé de la théologie de son époque pour avoir une vue rigoureusement scientifique du sujet. Avec la *Philosophie de l'Histoire* de Hegel, nous atteignons le summum (*high-water mark*) de l'interprétation « idéaliste »; mais la conception hégélienne de « l'esprit de l'histoire » s'est montrée elle-même à la fois trop subtile et trop creuse pour être acceptée généralement.

Un second mais moins compréhensif essai pour interpréter le développement historique

---

1. — Herder: *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.*
2. — Ferguson: *Essay on the History of Civil Society* (1767).
3. — Kant: *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in Weltbürgerlicher Absicht* (1784).
4. — Woltmann: *Der Historische Materialismus*, 1900, pp. 17-21.

d'après une pensée et un sentiment, fut fait par ceux qui maintenaient que c'est à la religion que se mesure le progrès. Que chacune des cinq grandes religions ait exercé une influence profonde sur le développement de l'humanité est chose indubitable, le Judaïsme incarnant l'idée de devoir, le Boudhisme d'ordre, l'Islamisme de justice et le Christianisme d'amour. Mais si l'on fait entièrement abstraction de ce fait que cette explication méconnaît la possibilité de regarder la religion comme un produit plutôt que comme une cause, aucune lumière n'est jetée sur la question de savoir comment la conservation de la même religion est souvent compatible avec les changements les plus radicaux dans le caractère et la condition de ses fidèles.

L'interprétation religieuse de l'histoire, même dans la forme modifiée de la théorie de M. Benjamin Kidd, n'a trouvé que peu d'adeptes.

Une troisième explication, que l'on peut faire remonter à Aristote, et qui a rencontré quelque faveur parmi les publicistes, peut être appelée l'interprétation politique de l'histoire. Elle soutient, en substance, qu'à travers toute l'histoire, on peut discerner un mouvement défini de la monarchie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, et qu'il y a un progrès constant de l'absolutisme à la liberté, à la fois dans les idées et dans les institutions. Mais un très grand nombre de philosophes, y compris Aris-

tote lui-même, ont fait ressortir que la démocratie peut conduire à la tyrannie, et l'anthropologie moderne a tendu à mettre en doute l'existence prétendue du premier stade. Par dessus tout, il a été montré à plusieurs reprises que le changement politique n'est pas un phénomène primaire, mais secondaire, et qu'ériger en cause universelle un fait qui n'est lui-même qu'un résultat, c'est mettre la charrue avant les bœufs.

Par l'échec de tous ces essais de nature plus ou moins idéaliste, la voie était préparée pour une interprétation de l'histoire qui regarderait vers les forces physiques plutôt que vers les forces psychiques, ou plutôt, qui expliquerait comment les forces psychiques, dans lesquelles tout mouvement social peut être décomposé, sont elles-mêmes conditionnées par le milieu physique. Le nom auquel cette doctrine est associée est celui de Buckle.

On peut faire remonter la théorie de l'influence prédominante du monde extérieur sur les choses humaines à beaucoup d'écrivains du XVIII[e] siècle dont Vico (1) et Montesquieu (2)

1. — Dans ses *Principii di una Scienza Nuova d'intorno alla Comune Natura delle Nazioni* (1725). Sur Vico, voir Huth *Life of Buckle*, I, pp. 233 et s. Buckle dit de Vico, que « quoique sa *Scienza Nuova* contienne les vues les plus profondes sur l'histoire ancienne, elle constitue des visions entr'aperçues de la vérité plutôt qu'une investigation systématique d'une période quelconque ».

2. — Dans son *Esprit des Lois*.

sont assurément les plus fameux (1). Buckle, lui-même, a une haute opinion des mérites de Montesquieu. Il nous dit (2) que Montesquieu « savait ce qu'aucun historien avant lui n'avait soupçonné, que dans la grande marche des affaires humaines, les particularités individuelles comptent pour rien. Il a réalisé une séparation complète entre la biographie et l'histoire, et a appris aux historiens à étudier, non les particuliarités du caractère individuel, mais l'aspect général de la société dans laquelle ces particularités apparaissent ». Plus loin, on nous dit : « Montesquieu était le premier qui, dans une recherche des rapports entre la condition sociale d'un pays et son droit, appela à l'aide les connaissances physiques en vue de se rendre compte comment le caractère d'une civilisation donnée est modifié par l'action du monde extérieur ».

Ce que Montesquieu toutefois n'exprime que par aphorisme et en s'appuyant sur la science physique imparfaite de son époque, Buckle, le premier le mit en œuvre d'une façon philosophique, et avec une telle richesse d'illustration,

---

1. — Dans une liste complète des écrivains qui, de quelque façon, ont influé sur Buckle, on doit comprendre non seulement Holbach, Helvétius et Cabanis, mais parmi les premiers, Bodin avec sa théorie des climats, et plus anciennement encore, Aristote.

2. — Buckle : *History of Civilization in England*, 1857, IIe partie, ch. VI, pp. 316-317, de l'édition de 1873.

qu'il est justement regardé comme le vrai créateur de la doctrine. Dans son célèbre second chapitre intitulé : « L'influence des lois physiques », Buckle analysait les effets du climat, de la nourriture et du sol sur le progrès social et sa base, l'accumulation de la richesse.

Buckle, il est vrai, comme cela nous a été rapporté récemment (1), ne prétend pas que toute l'histoire voit interpréter à la lumière des causes externes seulement. Il nous dit bien, il est vrai, que dans les sociétés primitives l'histoire de la richesse dépend entièrement du sol et du climat; mais il a le soin d'ajouter que dans un état plus avancé de la société, il y a d'autres circonstances qui exercent une influence égale et parfois supérieure (2). En fait, dans un chapitre ultérieur, il affirme que « l'avance de la civilisation européenne est caractérisée par une influence décroissante des lois physiques et une influence croissante des lois psychologiques et il conclut que si, « comme il l'a montré, la mesure de la civilisation est le triomphe de l'esprit sur les agents externes, il devient clair que les deux classes de lois qui règlent le progrès de l'humanité, la classe psychologique est plus importante que la classe physique (3). A la fin de son analyse générale, il va même jusqu'à affirmer que « nous avons

1. — Par Robertson: *Buckle and his Critics* (1895).
2. — Buckle: *History of Civilization*, I, p. 44.
3. — Buckle: *Ibid.*, I, pp. 156-157.

trouvé des raisons de croire que le progrès de la civilisation européenne est dû seulement au progrès du savoir et que le progrès du savoir dépend du nombre de vérités que l'intelligence humaine découvre et du degré auquel atteint leur diffusion (1).

Si donc il est clair que Buckle ne fût en aucune façon aussi extrême que quelques-uns de ses critiques nous le donneraient à penser, il est néanmoins probable que son nom restera associé à la doctrine du milieu physique. Car ce fut lui, après tout, qui, avec le plus de force et d'éloquence, appela l'attention sur l'importance des facteurs physiques et sur l'influence qu'ils ont exercée en modelant le caractère national et la vie sociale. Depuis son temps, on a fait beaucoup, non seulement en étudiant comme Buckle lui-même le faisait l'influence immédiate du climat et du sol (2), mais aussi en s'occupant du domaine voisin des effets de la faune et de la flore sur le développement social. La question de la domestication des animaux, par exemple, et son effet profond sur le développement humain n'a pas seulement fait l'objet des recherches de nombre de savants ré-

---

1. — Buckle: *History of Civilization,* I, p. 288.

2. — L'un des plus connus, mais le moins critique des représentants de cette école, est Grant Allen, spécialement dans son article: *Nation making,* dans le *Gentleman's Magazine*, 1873, réimprimé dans la *Popular Science Monthly* de la même année.

cents (1), mais a servi de base même à l'explication des débuts de la civilisation américaine donnée par l'un des plus brillants et des plus il devient clair que des deux classes de lois qui érudits des récents historiens (2). Un savant russe Metchnikoff (3) a montré en détail le rapport entre les grands fleuves et le progrès de l'humanité, et toute l'étude moderne de la géographie économique n'est que l'extension à un terrain plus vaste de la même idée.

Buckle, cependant, a consacré la plus grande partie de son attention à l'influence des forces physiques sur la production des aliments. Quant aux difficultés de problème de la distribution, qui, il le reconnaît, sont de la plus grande importance, il se déclare lui-même incapable d'en venir à bout. Une exception, il est vrai, doit être faite pour le cas d'un âge extrêmement primitif de la société où Buckle pense que l'on peut prouver que la distribution de la richesse est comme sa production, entièrement gouvernée par les lois physiques (4).

Sa tentative suggestive, sinon très heureuse,

---

1. — Spécialement E. Hahn : *Die Hausthiere und ihre Beziehung zur Wirtschaft des Menschen*, 1896.

2. — Payne : *History of the New World called America*, spécialement vol. I, liv. II. Tout cela cependant était signalé en substance par Morgan, trente ans plus tôt, dans son *Ancient Society*, p. 24. Sur Morgan, voir ci-dessous, ch. VI.

3. — Metchnikoff : *La Civilisation et les grands fleuves historiques* (préface d'Elisée Reclus), Paris, 1889.

4. — Buckle : *Civilization in England*, I, p. 52.

pour prouver ce point qui repose sur l'acceptation de l'une des erreurs fondamentales des économistes classiques — la théorie du fonds des salaires — ne peut être que mentionnée ici (1). Il est cependant important d'insister sur ce fait, qu'à cette seule exception, Buckle ne fait aucun effort pour éclaircir le rapport entre le milieu physique et la distribution de la richesse; car la distribution, nous dit-il, dépend « de circonstances d'une grande complexité qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici et dont, comme il l'ajoute dans une note, « beaucoup sont encore inconnues » (2).

1. — Brièvement résumé, le raisonnement est le suivant : Les deux principaux éléments de la nourriture sont le carbone et l'oxygène; plus le pays est froid, plus la nourriture doit être riche en carbone; les aliments azotés sont moins coûteux que les aliments carboniques. Les salaires dépendent de la population, la population de la quantité des éléments, d'où la tendance pour les salaires à être bas dans les pays chauds, et à être élevés dans les pays froids. Finalement, les salaires et les profits varient dans des proportions inverses, ou comme il le dit partout, si la rente et l'intérêt sont hauts, les salaires sont bas. D'où la grande différenciation des classes rurales dans les pays chauds.

2. — Buckle: *Civilization in England*, I, p. 51. Il est amusant de noter que la seule loi que Buckle accepte, « la grande loi du rapport entre le coût du travail et les profits du capital », est précisément celle qui, dans sa forme originale, a été discréditée par la recherche économique moderne. En dépit de ce fait, M. Robertson est si fidèle à son héros, qu'il appelle cette loi « une de ces généralisations par lesquelles Buckle illumine réellement l'histoire ». (Robertson: *Buckle and his Critics*, p. 49.)

CHAPITRE II

Les antécédents philosophiques de la Théorie

L'explication que Buckle n'essaya pas de donner avait été proposée plus d'une décade avant par un autre écrivain qui était destiné à devenir beaucoup plus fameux et influent. Karl Marx était qualifié pour cette tâche par des dons qui manquaient à Buckle. Buckle, il est vrai, était très familier avec les travaux publiés sur l'histoire et la science naturelle, tant à l'étranger qu'en Angleterre, mais ses opinions économiques étaient presque entièrement d'accord avec les principes de l'école dominante anglaise. Le point de vue évolutionniste faisait à ce point défaut dans ces principes que cela écartait toute possibilité d'étude historique de la société. Karl Marx, par contre, non seulement possédait l'outillage philosophique et scientifique d'un docteur d'Université allemande, mais se trouvait lui-même en opposition directe et caractérisée avec l'enseignement des économistes professionnels. Alors que Buckle se contentait de faire ressortir comment les forces physiques affectent la production de la richesse, Marx s'appliqua à la tâche plus étendue de montrer comment toute la structure de la société est modifiée par les rapports des classes sociales et comment ces rapports

dépendent eux-mêmes de changements économiques antérieurs. Chez Buckle, c'était d'abord le physicien qui créait une certaine interprétation matérialiste de l'histoire ; chez Marx, c'était le socialiste qui apportait une interprétation de l'histoire très différente et spécifiquement économique. En vue de comprendre la genèse de l'interprétation économique de l'histoire, il sera nécessaire de dire quelques mots des antécédents philosophiques de Marx.

Comme la plupart des jeunes allemands, entre 1830 et 1840, Marx croyait fermement en Hégel. Toutefois, la philosophie hégelienne contenait réellement deux parties séparées: la méthode dialectique et le système. La conception fondamentale de la dialectique hégelienne est celle du processus ou du développement par l'union des contraires — une méthode qui avance d'une notion à l'autre à l'aide de la négation. Dans toute logique, nous commençons avec une demi-vérité; nous passons à la contraire qui est également fausse, et alors nous les combinons en une troisième qui montre qu'elles sont également vraies, lorsque nous les considérons comme les parties nécessaires d'un tout (1). Cette idée de processus ou de développement, Hégel l'appliquait à sa célèbre proposition: « Tout ce qui est réel est rai-

1. — Bonar: *Philosophy and Political Economy*, p. 300, et Schwegler: *History of Philosophy*, traduction anglaise de Stirling, 5e édition, 1875, p. 324.

sonnable; tout ce qui est raisonnable est réel. » Interprété d'un seul sens, cela signifierait le fatalisme ou le conservatisme optimiste. Mais suivant Hégel, tout ce qui existe n'est pas par là même réel. Cela seulement est réel, qui dans le cours de son développement se montre nécessaire; quand cela n'est plus nécessaire désormais, cela perd sa réalité. Comme quelques-uns de ses successeurs l'ont montré, le gouvernement français était devenu si « non nécessaire » en 1789, que ce n'est pas lui, mais la Révolution qui était réelle. D'où, la proposition première tourne à la contraire. Tout ce qui est réel devient dans le cours du temps déraisonnable et est donc par cela même irréel; tout ce qui est raisonnable en idée est destiné à être réalisé, même quoique cela puisse pour le moment être le plus complètement irréel : Les propositions originales sur le caractère raisonnable de ce qui est réel et sur la réalité de ce qui est raisonnable, se mêlent dans la proposition plus élevée que tout ce qui existe est destiné quelque jour à cesser d'exister (1).

L'importance de cette méthode dialectique repose sur l'idée de processus, dans la réalisation du fait que les conclusions de la pensée humaine et l'action ne sont pas définitives.

---

1. — F. Engels : *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der Klassischen Deutschen Philosophie,* 188 (2e édit. 1895), p. 3.

Transposée dans la langue sociale et politique, elle forme la base des aspirations des éléments libéraux et progressifs de la collectivité. D'un autre côté, Hégel lui-même ne tira jamais ces conclusions extrêmes de sa théorie, parce que, quoique dans sa logique il fît apparaître que la vérité n'est pas autre chose que le processus dialectique lui-même, il posa néanmoins comme le résultat de toute sa philosophie la conception de « l'idée absolue ». Dans le mystère de cette idée absolue, nous ne sommes pas appelés à pénétrer; il est suffisant de faire remarquer que, si on l'applique au domaine de la politique sociale, il en résulte un conservatisme modéré. C'est dans l'état de l'Allemagne existant alors, que suivant Hégel, l'universalité et l'individualité, la loi et la liberté — le plus haut degré de l'esprit universel — trouvent leur réconciliation.

L'antagonisme entre la dialectique et le système absolu de Hégel ne fut pas aperçu tout d'abord. De même que, à la fois, les individualistes et les socialistes de nos jours réclament Adam Smith comme la source première de leurs doctrines, de même pendant un temps, radicaux et conservateurs en Allemagne se rattachaient à Hégel. Vers la fin de la période 1830-1840, le schisme devint apparent. Les Jeunes-Hégéliens juraient par la méthode dialectique et tournaient au radicalisme, les continuateurs orthodoxes restaient fidèles à « l'idée

absolue » et devenaient réactionnaires. Au début, toutefois, la politique était un champ dans lequel il était dangereux d'entrer, et la discussion se porta sur le terrain religieux. Comme, soit le catholicisme, soit le protestantisme évangélique étaient la religion de chaque état de l'Allemagne, l'attaque du point de vue religieux était indirectement de caractère politique et fut reconnue comme telle.

Strauss avait lancé la balle, en 1835, par sa *Vie de Jésus*. Son assertion du caractère mythique des récits évangéliques conduisit à une dispute fameuse avec Bruno Bauer, qui allait un pas plus loin et soutenait qu'ils n'étaient pas même des mythes unis de pures inventions. Dans cette réaction contre les fondements de la religion d'état, les Jeunes-Hégéliens retourneraient pratiquement au matérialisme philosophique de l'Angleterre et de la France du XVIIIe siècle. Mais ils reconnaissaient alors l'antagonisme entre leurs vues nouvelles et la doctrine de Hégel. Alors que les philosophes matérialistes avaient posé la nature comme la seule réalité, Hegel regardait l'idée absolue, c'est-à-dire l'intellect et son processus logique comme la conception fondamentale, et la nature comme étant seulement un dérivé ou reflet de l'idée absolue.

L'incertitude continue jusque dans les premières années qui suivent 1840, lorsque Feuer-

bach publia son Essence du Christianisme (1), dans laquelle il cherchait à détruire la base idéaliste ou transcendentale de toute la théologie. Dans cet ouvrage, Feuerbach prétendait que la nature existe indépendamment de la philosophie, qu'il n'existe rien d'autre, en réalité, que la nature et l'homme et que nos conceptions religieuses sont un produit de nous-mêmes, qui à notre tour ne sommes qu'un produit de la nature. Qui ne connaît la phrase fameuse de Feuerbach : « *Der Mensch ist was er isst.* » « L'homme est ce qu'il mange. » ? Feuerbach montra tout de suite aux Jeunes-Hégéliens que, si importante qu'ait pu être la dialectique Hégélienne, « l'idée absolue » n'était pas la base mais le produit.

Feuerbach exerça une influence profonde sur les penseurs de l'époque. Toutefois, il est assez curieux de noter que lui aussi dans le domaine de la politique sociale donna naissance à deux écoles antagoniques. Quoique matérialiste, ou plutôt « naturaliste » dans sa philosophie, il y avait un effort nettement idéalistique dans sa doctrine éthique. Avec lui, la religion est ce que l'étymologie du mot implique, la chose réellement importante qui crée un lien entre les hommes. Il n'y a pas lieu de parler ici de son essai pour créer une religion idéaliste sur une

1. — *Das Wesen des Christenthums.*

base naturaliste (1). Mais il est important de montrer que sa doctrine de l'amour comme base de toute religion, conduit à ce qu'on a appelé le « vrai » socialisme ou le socialisme philosophique de la période 1840 à 1850 en Allemagne. Les premiers socialistes avaient accepté les vues des réformateurs français St-Simon et Fourier. Alors, ils affirmaient que tout ce qui était nécessaire, c'était d'appliquer « l'humanisme » de Feuerbach aux relations sociales en vue de provoquer la régénération rapide de l'humanité. Les chefs des socialistes « philosophiques » Karl Grün et Moses Hess (2), dominèrent pour un temps le mouvement social en Allemagne.

Alors que l'idéalisme superposé de Feuerbach conduit au « socialisme philosophique » de la période 1840-1850, son naturalisme original et fondamental aida à faire de Marx le fondateur du « socialisme scientifique ». Marx fut élevé dans l'Hégélianisme et jusqu'à la fin de ses jours, il aima à flirter avec la dialectique hégélienne. Il était devenu un Jeune-Hégélien et fut profondément influencé par l'apparition du livre de Feuerbach. Cela le fit réfléchir. Il accepta l'idée matérialiste comme au-dessus de

1. — Cfr. Lange: *Geschichte des Materialismus*, vol. II, 3e édit. 1877, pp. 73-81.

2. — Pour leurs opinions détaillées, voir George Adler: *Die Geschichte der ersten Sozialpolitischen Arbeiterbewegung in Deutschland*, pp. 83-85.

toute discussion, mais il reconnut quelques-unes de ses faiblesses. Le matérialisme du XVIIIe siècle était essentiellement mécanique et antihistorique (*anhistorical*). Il s'était développé avant que la science eût revêtu son aspect moderne. Le mot d'ordre de la science moderne est celui de l'évolution par la sélection naturelle.

Quoique ceci n'eut pas encore été proclamé, même par les naturalistes, ou en tous cas n'eut certainement été appliqué par personne aux conceptions sociales, l'idée était dans l'air, et quoique Marx ne fut pas tout d'abord très versé dans les sciences naturelles; le naturalisme de Feuerbach constitué avec la conception du processus dans la dialectique de Hégel, le conduisit finalement à la théorie que toutes les institutions sociales sont le résultat d'un développement et que les causes de ce développement doivent être recherchées, non dans une idée quelle qu'elle soit, mais dans les conditions de la vie matérielle. En d'autres termes, cela le conduisit à l'interprétation économique de l'histoire. Il rompit alors aussitôt avec les philosophes socialistes ou sentimentaux et consacra dorénavant tout son temps à l'étude plus approfondie des conditions économiques.

Que l'analyse de Marx des conditions économiques le conduisit au socialisme scientifique, c'est une chose qui ne doit pas ici en soi nous occuper: car c'est une théorie économique basée

sur ses doctrines de la plus-value et des profits qui a retenu l'attention des économistes dans le monde entier. Nous devons concentrer notre attention plutôt sur la philosophie de Marx que sur son économique. Et sa philosophie, comme nous le savons maintenant, consistait dans son interprétation économique de l'histoire. Il arriva qu'il devint également socialiste, mais son socialisme et sa philosophie de l'histoire sont, comme nous le verrons plus loin, réellement indépendants. L'on peut être un « matérialiste économiste » et, néanmoins, rester un individualiste extrême. Le fait que l'économique de Marx peut être en défaut ne touche pas à la vérité ou à l'erreur de sa philosophie de l'histoire.

CHAPITRE III

Genèse et développement de la théorie

Arrivons-en maintenant à illustrer le développement de la nouvelle doctrine à l'aide des écrits de Marx lui-même. Il sera opportun de faire de nombreuses citations parce que ces premiers ouvrages de Marx sont peu connus, même en Allemagne, et sont presque inconnus en dehors de l'Allemagne (1). Pourtant, ils sont de la plus haute importance en ce qu'ils montrent la genèse d'une idée qui déchaîne aujourd'hui tant d'orages, non seulement dans les discussions économiques et sociales, mais aussi philosophiques.

Dans ses premiers essais, nous voyons seulement le réformateur politique radical. A l'âge de vingt-quatre ans, il était appelé en 1842 à diriger le *Rheinische Zeitung,* un journal quotidien créé à Cologne, par quelques Jeunes-Hégéliens, qui appartenaient au parti radical. Tan-

---

1. — Au moment même où ces lignes partaient à l'impression on annonçait la publication en trois volumes des essais les plus importants de Marx entre 1841 et 1850, sous le titre: *Aus dem Literarischen Nachlass von Karl Marx, Friedrich Engels und Ferdinand Lasalle.* Herausgegeben von Franz Mehring. *Gesammelte Schriften von Karl Marx und Friedrich Engels* 1841 *bis* 1850. Erster Band: Von Marz 1841 bis Marz 1844. Stuttgart, Dietz 1901-1902.

dis que Marx combattait pour des réformes politiques, son attention fut attirée pour la première fois par les questions économiques. Il critiqua sévèrement l'école des historiens du droit parce qu'ils regardaient toutes les institutions existant légalement comme le résultat nécessaire et, par conséquent, raisonnable d'une longue évolution. A leur conservatisme optimiste, Marx opposa l'idée hégélienne de liberté.

Ce ne fut, toutefois, qu'après la suspension du *Reinische Zeitung*, en 1843, par le gouvernement, que Marx alla à Paris (1) et devint socialiste — largement influencé par Saint Simon et Proudhon et, peut-être aussi, par le célèbre livre de Lorenz Stein, paru l'année précédente, sur le mouvement socialiste et communiste en France (2). A Paris, Marx publia, en 1844, en collaboration avec un autre chef des Jeunes-Hégéliens, Arnold Ruge, le *Deutsch-Französische-Jahrbücher*. Là, le commencement de l'opposi-

---

1. — A la même époque, il publia un violent article sur la censure prussienne dans l'*Anekdota zur Neuesten Deutschen Philosophie und Publicistik, von Bruno Bauer, Ludwig Feuerbach, Friedrich Koppen, Karl Nauwerk, Arnold Ruge und einigen Ungenannten* 1843. L'un des « *Ungenannten* » éétait Karl Marx, qui écrivit sous le pseudonyme de un « *Rheinländer* ». L'article se trouve dans le volume I pp. 56-88.

2. — Il est plus que probable, toutefois, que Marx fut entièrement converti au socialisme par les écrivains français, qui exercèrent eux-mêmes une si grande influence sur Stein. Cfr. la Correspondance d'Arnold Ruge, vol. I.

tion aux communistes français est perceptible, car dans l'introduction éditoriale, on nous dit que ce qui a sauvé l'Allemagne de « la métaphysique et des idées fantastiques de Lamennais, Proudhon, Saint Simon et Fourier », c'est la logique hégélienne (1). Néanmoins, l'influence de Feurbach se manifesta dans un article où Marx critiqua la *Philosophie du Droit* de Hégel, et dans lequel il chercha à prouver comment la critique théologique était maintenant nécessairement remplacée par la critique politique.

Marx, il est vrai, fit un pas de plus et développa la nécessité d'une révolution du quatrième état, le prolétariat. Il commençait à formuler ses idées sur les questions économiques. « Le rapport de l'industrie et du monde de la richesse, en général, ou du monde politique est le problème capital des temps modernes » (2). A un autre endroit, il nous dit que les « révolutions ont besoin d'un élément passif, d'une base matérielle » (3). Dans un essai ultérieur, du même

---

1. — *Deutsche-Franzosische Jahrbücher, Herausgegeben von Arnold Ruge und Karl Marx,* erste und zweite Lieferung, 1844, p. 8. — Cfr. également : « *Uns Deutsche hat... von der Wilkür und Phantastik das Hegelsche System befreit.* »

2. — « Das Verhaltniss der Industrie, überhaupt der Welt des Riechthums zu der polistischen Welt ist ein Hauptproblem der modernen Zeit. » (*Ibid.*, p. 75).

3. — « Die Revolutionen bedürfen namlich eines passiven Elementes, einer materiellen Grundlage... Die

périodique, sur la « question Juive » dans lequel il attaque les vues de Bruno Bauer, Marx prétend que nous devons nous émanciper nous-même avant de pouvoir émanciper les autres (1) Il cherche à montrer que l'importance de la Révolution française a consisté à libérer, non seulement les forces politiques de la société, mais aussi la base économique sur laquelle reposait la superstructure politique (2).

Le changement politique était en un certain sens de l'idéalisme; mais il marquait en même temps le matérialisme de la société (3). Le numéro double du *Deutsch-Französische Jahrbücher* fut le seul qui parut. Ruge et Marx ne purent se mettre d'accord sur leur attitude vis-à-vis de la question du communisme. Pendant qu'il était à Paris, toutefois, Marx se lia intimement avec l'ami de toute sa vie, Frederic Engels, qu'il avait connu pour la première fois lorsqu'il travaillait à la publication du *Rheinis-*

Theorie wird in einem Volke immer nu so weit verwircklicht als sie die Verwiroklichung seiner Bedürfnisse ist. » (*Deutsch-Fransosische Jahrbücher*, p. 80).

1. — *Ibid.*, p. 84.

2. — « Die politische Emancipation ist zugleich die Auflösung der alten Gesellschaft, auf welcher das dem Volk entfremdete Staatswesen, die Herrschermacht, ruht. Die politische Revolution ist die Revolution der bürgerlichen Gesellschaft. » (*Ibid.*, p. 204.)

3. — Allein die Vollendung des Idealismus des Staats war zugleich die Vollendung des Materialismus der bürgerlichen Gesellschaft. » (*Ibid.*, p. 205).

che Zeitung (1). Ils décidèrent alors d'écrire en commun un ouvrage contre Bruno Bauer, qui représentait l'aile la plus spéculative des Jeunes-Hégélines. Il parut, en 1845, sous le titre de la *Sainte Famille* (2).

Dans ce livre, écrit presque entièrement par Marx, on sent la forte influence de Feuerbach (3). Toutefois, comme à cette époque, il tenait plus à s'opposer aux notions transcendentales des autres Jeunes-Hégéliens qu'à développer les différences existant entre lui et les socialistes « sentimentaux »; il n'est pas surprenant de le voir défendre Proudhon (4). Pourtant, même encore ici, Marx montre la nature essentiellement mécanique du vieux matérialisme français, et fait ressortir à quel point la philosophie matérialiste d'Helvétius et d'Holbach conduit au socialisme de Babœuf et de

---

1. — Une partie de la correspondance de cette première période est conservée dans *Aus den Briefen von Engels an Marx,* dans la *Neue Zeit* XIX (1901), II, pp. 505 et suiv.

2. — *Die Heilige Familie oder Kritik der Kritischen Kritik. Gegen Bruno Bauer und Consorten.* Von Friedrich Engels und Karl Marx. Frankfurt.a.Mein, 1845.

3. — Cfr. la description enthousiaste de Feuerbach à la page 139, et l'attitude dédaigneuse à l'égard de Hégel à la page 126.

4. — « Proudhon's Schrift (Qu'est-ce que la propriété) hat dieselbe Bedeutung für die moderne Nationalokonomie, welche Say's (évidemment une coquille pour Siéyès) Schrift (Qu'est-ce que le Tiers Etat) für die moderne Politik hat. » (*Ibid.,* p. 36).

Fourier (1). Incidemment, Marx attire l'attention sur la base économique de la Révolution française, et montre que l'individu de la Révolution française diffère de l'individu de l'antiquité classique, parce que ses rapports économiques et industriels sont très différents (2). Enfin, dans un autre passage, il demande nettement : — « Ces messieurs pensent-ils qu'ils peuvent comprendre le premier mot de l'histoire, tant qu'ils excluront les rapports de l'homme avec la nature, la science naturelle et l'industrie ? Pensent-ils qu'ils peuvent à présent comprendre aucune époque sans s'attacher à l'industrie de cette époque, aux méthodes immédiates de production dans la VIE RÉELLE ?..... De même qu'ils séparent l'âme du corps et eux-mêmes du monde, de même, ils séparent l'histoire de la science naturelle et de l'industrie, et prétendent trouver le lieu de naissance de l'his-

---

1. — « Fourier geht unmittelbar von der Lehre der franzosischen Materialisten aus. Die Babouvisten waren rohe uncivisirte Materialisten, aber auch der entwickelte Communismus datirt direkt von dem franzosischen Materialismus. » (*Op. cit.*, p. 207, et les citations des pages 209-211). Comme le volume est extrêmement rare, il faut noter qu'une partie de ce chapitre a été réimprimée dans la *Neue Zeit*, III, 1885, pp. 385-395.

2. — En parlant d'un *placard* contenant la Déclaration des Droits, Marx dit : « Eben diese Tabelle proklamirte das Recht eines Menschen, der nicht der Mensch des antiken Gemeinwesens sein kann, so wenig als seine national ökonomischen und industriellen Verhältnisse die antiken sind. » (*Ibid.*, p. 192.)

toire, non dans les matériaux bruts de la production, sur la terre, mais dans les nuages fumeux formés dans le ciel. » (1).

Quoique nous ne trouvions dans les premiers ouvrages de Marx que des allusions incidentes à la doctrine de l'interprétation économique, Engels, l'exécuteur littéraire (*the literary executor*) de Marx, nous dit que Marx avait élaboré sa théorie en 1845 (2). Que Engels ait tout à fait

---

1. — « Oder glaubt die kristische Kritik in der Erkenntniss der geschichtlichen Wirklich eit auch nur zum Anfang gekommen zu sein, so lange sie das theoretische und praktische Verhåltniss der Menschen zur Natur, die Naturwissenchaft und die Industrie, aus der geschichtlichen Bewegung ausschliesst? Oder meint sie irgend eine Period in der That schon erkannt zu haben, ohne. z. B. die Industrie dieser Periode, die unmittelbare Produktions weise des Lebens selbst, erkannt zu haben?... Wie sie das Denken von dem Sinnen, die Eeele von Leibe, sich selbst von der Welt trennt, so trennt sie die Geschichte von der Naturwissenschaft und Industrie, so sieht sie nicht in der grobmateriallen Produktion auf der Erde, sondern in der dunstigen Wo]kenbildung am Himmel die Geburstätte der Geschichte » *Die Heilige Familie*, p. 238.

2. — The « manifesto » being our joint production, I consider myself bound to state that the fundamental proposition wich forms its nucleus belongs to Marx. That proposition is : that in every historical epoch the prevailing mode of economic production and exchange, and the social organization necessarily following from it, form the basis upon wich it is built up and from which alone, can be explained the political and intellectual history of that epoch; that consequently... etc.

This proposition, wich in my opinion is destined to do for history what Darwin's theory has done for biology, we both had been rapidly approaching for some years before 1845... But when I again met Marx... in spring

raison en ceci, cela nous est montré non seulement par les passages que nous avons cités, mais aussi par les annotations que Marx a fait à Feuerbach, en 1845 (1).

Marx s'oppose à la vieille conception matérialiste mécanique, que les hommes sont simplement les résultats de leur milieu, parce qu'elle oublie que ce milieu peut lui-même être changé par l'homme (2). Il se sépare également de toutes les opinions religieuses de Feuerbach, pour ce motif que Feuerbach n'a pas vu que l'homme est le produit de ses relations sociales, et que la religion elle-même est un produit social (3).

1845, he had it already worked out, and put it before me in terms almost as clear as those, in which I have stated it here. » *Manifesto of the Communist Party* by Marx and Engels, édition anglaise autorisée, éditée et annotée par Frédéric Engels, 1888, préface pp. 5-6. Cette Préface fut écrite en anglais par Engels et parut seulement en allemand dans les éditions suivantes.

1. — Publié en appendice à *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der Klassischen Deutschen Philosophie.* Von Friedrich Engels. Mit Anhang, Karl Marx über Feuerbach, vom Jahre 1845 (1888).

2. — « Die materialistische Lehre, dass die Menschen Produkte der Umstânde und der Erziehung sind, vergisst, dass die Umstânde eben von den Menschen verândert werden und dass der Erzieher selbst ergozen werden muss. » *Op. cit.,* p. 80.

3. — « Feuerbach lôst das religiôse Wesen in das menschliche Wesen auf. Aber das menschliche Wesen ist kein... Abstraktum. In seiner Wirklichkeit, ist es das Ensemble der gesellschfatlichen Verhâltnisse... Feuerbach sieht nicht, dass das (religiôse Gemüth) selbst ein

Un exposé plus complet de sa nouvelle position (1) se trouve néanmoins dans quelques essais récemment découverts qui ont été écrits vers la même époque (2). Ces articles publiés anonymement dans la *Westfälicher Dampfboot* (3) sont d'une importance capitale, parce que c'est là que Marx, pour la première fois, accentue son désaccord avec les « socialistes sentimentaux ».

Dans la première série de ces articles, Marx critique une feuille communiste allemande publiée à New-York qui consacrait beaucoup d'attention aux émeutes foncières (*Anti-Rent Riots*) (4). Marx discute le mouvement agrarien

---

gesellschaftliches Produkt ist. » *Ludwig Feuerbarch*, p. 81.

1. — Peter von Struve prétend que cette « nouvelle position » n'était pas occupée par Marx jusqu'à 1846. « Zur Entwicklungsgeschichte des wissenschaftlichen Sozialismus » in *Die Neue Zeit* XV (1897), I, p. 68, et II, pp. 228, 269. Struve toutefois semble ne pas se tenir fermement aux points développés ci-dessus. Cfr. également l'article de Kampffmeyer « Die ökonomischen Grundlagen des deutschen Sozialismus » in *Die Neue Zeit* V (1887), spécialement p. 536 où l'attention est appelée sur l'interprétation historique de Marx dans ses lettres à Ruge en 1843.

2. — La substance de ces Essais a été imprimée par Struve dans *Die Neue Zeit* XIV (1896), 41-48, sous le titre de « Zwei bisher unbekannte Aufsätze von Karl Marx aus den vierziger Jahren. Ein Beitrag sur Entstehungsgeschichte des wissenschaftlichen Sozialismus. »

3. — Revue mensuelle éditée par Otto Lüning qui vécut de 1845 à 1848.

4. — *Der Volkstribun*, édité par H. Krieger, en 1846.

dans les Etats-Unis et essaye de montrer de son nouveau point de vue le rapport entre les phénomènes économiques et politiques. Dans une seconde série d'articles (1), il s'attaque à Grün et Hess, les avocats en chef du socialisme philosophique et les tournent en ridicule de n'avoir pas aperçu qu'une modification dans les méthodes de production apporte des changements dans toute la vie sociale (2).

Vers 1847 (3), Marx avait fait une étude un

---

1. — « Karl Grün, die soziale Bewegung in Frankreich und Belgien oder die Geschichtsschreibung des wahren Sozialismus. » Ces articles parurent au début de 1847. Cet essai a maintenant été imprimé au complet avec une introduction de E. Bernstein, dans *Die Neue Zeit* XVIII (1900), pp. 4, 37, 132, 164.

2. — « Herr Grün vergisst, dass Brot heutzutage durch Dampfmühlen, früher durch Wind-und Wassermuhlen, noch früher durch Handmühlen produzirt wurde, dass diese verschiedenen Produktionsweisen vom blossen Brotessen gänzlich unabhängig sind... Dass mit diesen verschiedenen Stufen der Produktion auch verschiedene Widersprüche bereits gegeben sind, dass diese Widersprüche zu verstehen sind nur aus einer Betrachtung, zu lösen nur durch eine praktische Veränderung, der jedesmaligen Produktionsweise und des ganzen darauf basirenden gesellschftlichen Zustandes: das ahnt Herr Grün nicht. » (*Die Neue Zeit* XIV, II, p. 51.) Que la différence entre Marx et les « vrais socialistes » ait souvent été exagérée, Mehring le soutient dans *Die Neue Zeit* XIV, II, p. 401.

3. — Cette année-là, Marx publia aussi un article dans la *Deutsche Brüsseler Zeitung*, intitulé « Die Moralisierende Kritik und die Kritisierende Moral, ein Beitrag zur deutschen Kulturgeschichte ». Il était dirigé contre Karl Heinzen et était de caractère très semblable à celui de son attaque contre Grün.

peu plus profonde de l'histoire économique. Il était alors si convaincu de la vérité de sa nouvelle théorie, qu'il continue un furieux assaut contre les anciens socialistes dans la personne de leur chef représentatif Proudhon. En réponse à la *Philosophie de la Misère*, de Proudhon, Marx écrit sa *Misère de la Philosophie*. Là il élabora la théorie suivant laquelle les institutions économiques sont des catégories historiques, et suivant laquelle aussi l'histoire doit être interprétée à la lumière de son développement économique. Nous lisons, — en français il est vrai, car Marx écrivait également bien l'allemand, l'anglais et le français — que la conception de la propriété privée se transforme dans chaque époque historique en une série de relations sociales extrêmement différentes (1). D'une façon plus générale, Marx soutient que toutes les relations sociales sont intimement liées aux forces productives de la société. Il nous dit que :

« Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nou-

1. — « A chaque époque historique, la propriété s'est développée différemment et dans une série de rapports sociaux entièrement différents. Ainsi, définir la propriété bourgeoise n'est autre chose que faire l'exposé de tous les rapports sociaux de la production bourgeoise. Vouloir donner une définition de la propriété comme d'un rapport indépendant, d'une catégorie à part, d'une idée abstraite et éternelle, ce ne peut être qu'une illusion de métaphysique ou de jurisprudence. » *Misère de la Philosophie. Réponse à la Philosophie de la Misère de M. Proudhon*, par Karl Marx, 1847, p. 113.

velles forces productives, les hommes changent leur mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur la société avec le capitaliste industriel..... Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories conformément à leurs rapports sociaux... Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment, elles sont des produits historiques et transitoires (1) ».

Ailleurs, il soutient que les rapports dans lesquels les formes productives se manifestent ne sont rien moins que des lois éternelles, mais qu'ils correspondent à un développement déterminé des hommes et de leurs forces productives (2). Marx applique cette loi générale de plusieurs façons. Ainsi dans une étude pénétrante de la doctrine de la rente, il fait ressor-

1. — *Misère de la Philosophie*, pp. 99-100.
2. — « N'est-ce pas dire assez que le mode de production, les rapports dans lesquels les forces productives se développent ne sont rien moins que des lois éternelles mais qu'ils correspondent à un développement déterminé des hommes et de leurs forces productives et qu'un changement survenu dans les forces productives des hommes amène nécessairement un changement dans les rapports de production. » (*Ibid.*, p. 115. Cfr. pp. 152, 177.)

tir que la rente, dans le sens de Ricardo, « n'est pas autre chose que l'agriculture patriarcale transformée en industrie commerciale (1), et après avoir expliqué le développement historique des conditions de l'agriculture moderne, il conclut par une critique générale de l'école classique parce qu'il a manqué à celle-ci de voir que les institutions économiques doivent être comprises seulement comme des catégories historiques (2). Dans un autre passage il soutient que la monnaie elle-même n'est pas une chose, mais un rapport social, et que ce rapport correspond à une forme définie de production, précisément de la même façon que les échanges entre les individus (3). Finalement, en analysant l'essence du machinisme et l'importance historique de la division du travail,

---

1. — « La rente, dans le sens de Ricardo, c'est l'agriculture patriarcale transformée en industrie commerciale, le capital industriel appliqué à la terre, la bourgeoisie des villes transplantée dans les campagnes. » (*Ibid.*, p. 159.)

2. — « Ricardo, après avoir supposé la production bourgeoise comme nécessaire pour déterminer la rente, l'applique néanmoins à la propriété foncière de toutes les époques et de tous les pays. Ce sont là les errements de tous les économistes qui représentent les rapports de la production bourgeoise comme des catégories éternelles. « (*Ibid.*, p. 160.)

3. — « La monnaie, ce n'est pas une chose, c'est un rapport social... Ce rapport est un anneau, et comme tel, intimement lié à tout l'enchaînement des autres rapports économiques... Ce rapport correspond à un mode de production déterminé, ni plus ni moins que l'échange individuel. » (*Ibid.*, p. 64.)

Marx nous dit que « les machines ne sont pas plus une catégorie économique que ne saurait être le bœuf qui traîne la charrue ; les machines ne sont qu'une force productive. » L'atelier moderne qui repose sur l'application des machines est un rapport social de production, une catégorie économique. (1) En résumé, la vie sociale d'un moment quelconque est le résultat d'une évolution économique.

Dans le fameux *Manifeste du Parti Communiste* (2), qui parut l'année suivante, nous trouvons le principe impliqué plutôt qu'énoncé explicitement. Après avoir décrit comment le système industriel des guildes donna naissance au système industriel moderne, basé sur le marché mondial et sur la révolution de la production industrielle, Marx fait ressortir que la bourgeoisie, en révolutionnant les méthodes de production, a modifié en même temps que ceux-ci tout le caractère de la société et remplacé la féodalité par le régime moderne. Aujourd'hui, c'est un truisme, mais à l'époque à laquelle le manifeste apparut, c'était une conception nouvelle et frappante. Malheureusement la pensée

---

1. — « Les machines ne sont pas plus une catégorie économique que ne saurait l'être le bœuf qui traîne la charrue... Les machines ne sont qu'une force productive. L'atelier moderne qui repose sur l'application des machines est rapport social de production, une catégorie économique. » (*Ibid.*, p. 128.)

2. — *Manifest der Kommunistischen Partei*, Londres 1848, p. 4-7.

était si inextricablement emmêlée avec l'explication socialiste particulière à Marx des effets du machinisme, de la fonction du capital et de la catastrophe prochaine de la société, qu'elle ne produisit alors que peu d'impression.

Dans les années suivantes, Marx fit des applications variées de sa théorie. En 1849, il publia une série d'articles sur le travail salarié et le capital, au cours desquels il retraçait les raisons du passage de l'esclavage au servage et au salariat, et à nouveau affirmait le principe que toutes les relations de la société dépendent des changements dans la vie économique et plus particulièrement dans les modes de production. Il nous dit que :

« Avec le changement dans les rapports sociaux au moyen desquels les individus produisent, c'est-à-dire dans les relations sociales de production et avec la modification et le développement des moyens de production matérielle, la puissance productive est aussi transformée. Les relations de production forment collectivement ces rapports sociaux que nous appelons la société, et une société avec des degrés définis de développement historique...

La société antique, la société féodale, la société bourgeoise sont seulement des exemples de ce résultat collectif du complexus des rapports de production dont chacun marque un pas

important dans le développement historique de l'humanité (1). »

Dans une série d'articles publiés en 1850 sur « La Lutte des Classes en France de 1848 à 1850 », Marx tentait pour la première fois d'appliquer son principe à une situation politique existante (2). Il s'efforça de montrer que la grande crise de 1847 était la cause réelle de la Révolution de Février, et que la réaction économique de 1849 et 1850 fut à la base de la réaction politique à travers le continent. Il fit suivre cela en 1852 d'un autre article sur le 18 Brumaire, dans lequel il essaye de faire apparaître les fondements économiques du Coup d'Etat en France et de montrer qu'on devait l'Empire au petit fermier ou paysan qui était devenu alors conservateur au lieu d'être resté révolutionnaire (3). C'est dans cet ouvrage que nous trouvons l'intéressant morceau de psychologie so-

---

1. — « Lohnarbeit und Kapital » *Neue Rheinische Zeitung, Politischökonomische Revue* redigirt von Karl Marx, avril 1849. C'était une série de conférences que Marx donna en 1847 à une Union du travail de Bruxelles. Elles ont été récemment traduites (en anglais) et publiées sous forme de brochure, sous le titre de *Wage-Labor and Capital*, Londres 1897.

2. — Ces articles parurent sous le simple titre « 1848-1849 », dans la *Neue Rheinische Zeitung* 1850. Ils ne furent pas publiés en brochure avant 1895, lorsque Engels les édita sous le titre *Die Klassenkämpfe in Frankreich* 1848 *bis* 1850.

3. — « *Der Achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte* » constitue le second numéro d'un périodique politique mensuel intitulé *Die Revolution*, édité à New-York

ciale dans lequel les idéals de la vie eux-mêmes, aussi bien que les vues d'un individu quelconque, si éminent qu'il soit, sont rattachées aux causes économiques et sociales. Marx nous apprend que :

« Sur les différentes formes de propriété, sur les conditions sociales d'existence, s'élève toute une superstructure de sensations d'illusions, de manière de penser et de conceptions de la vie qui sont différentes et possèdent un aspect particulier. La classe tout entière les crée et les forme de ses conditions matérielles et des rapports sociaux qui correspondent à celles-ci. L'individu isolé qui les reçoit de la tradition ou de l'éducation peut s'imaginer qu'elles forment les raisons déterminantes propres à l'origine de son action » (1).

Dans un autre passage, il soutient que les hommes font leur propre histoire, mais qu'ils

---

en 1852 par Joseph Weydeymer. Il fut réimprimé en brochure isolée par Marx en 1869. Une troisième édition à bon marché fut publiée en 1885.

1. — « Auf den verschiedenen Formen des Eigenthums, auf den sozialen Existenzbedigungen, erhebt sich ein ganzer Ueberbau verschiedener und eigenthümlich gestalteter Empfindungen, Illusionen, Denkweisen, und Lebensanchauungen. Die ganze Klasse schrafft und gestaltet sie aus ihren materiellen Grundlagen heraus und aus den etsprechenden gesellschaftlichen Verhältnissen. Das einzelne Individuum dem sie durch Tradition und Erziehung zufliessen, kann sich einbilden, dass sie die eigentlichen Bestimmungsgründe und den Ausgangspunkt seines Handelns bilden. » *Op. cit.*, 2e édit., p. 26.

ne la font pas de leur propre gré, ou suivant des conditions choisies par eux-mêmes, mais d'après des conditions reçues et transmises. La tradition de toutes les générations passées pèse comme une montagne sur la pensée des vivants (1).

Pendant les premières années de la période 1850-60, surtout par les efforts de M. Charles H. Dana, Marx fut engagé à écrire une série d'articles pour la *Tribune*, de New-York, qui sous la direction de Horace Greely consacrait énormément d'attention au mouvement socialiste Fouriériste dans les Etats-Unis. Dans ces articles (2), qui parurent en anglais au cours d'une période de plus de huit ans, quelques-uns anonymes comme éditorials de la *Tribune*, Marx discutait la politique générale de l'Europe continentale à la lumière de sa théorie économique et ne contribua pas peu à instruire

1. — « Die Menschen machen ihre eigene Geschichte, aber sie machen sie nicht aus freien Stücken, nicht unter selbsgewählten, sondern unter gegebenen und überlieferten Umständen. Die Tradition aller toten Geschlechter lastet wie ein Alp auf dem Gehirn der lebenden. » *Op. cit.*, 2e édit., p. 26.

2. — Ces articles ont été récemment réunis et publiés en volume. Les articles de 1851-52 ont paru sous le titre *Revolution and Counter Revolution, or Germany* in 1848 by Karl Marx, édité par Eleanor Marx Aveling. Londres 1896. Les lettres de 1853-56 sont intitulées *The Eastern Question, a reprint of Lettres written* 1853-56, *dealing with the events of the Crimean War*, by Karl Marx, édité par Eleanor Marx Aveling et Edward Aveling, Londres 1897.

le public américain. Ce ne fut pas toutefois avant l'apparition en 1859 de son premier ouvrage d'exposition scientifique, la *Contribution à la critique de l'économie politique,* que Marx tenta de résumer sa doctrine de l'interprétation économique et de montrer comment elle le conduisait à ses essais d'analyse de la société industrielle moderne.

Il nous dit que sa recherche l'amena à penser que les rapports juridiques et les formes politiques ne peuvent être compris par eux-mêmes, ni ne peuvent s'expliquer non plus par le soi-disant développement général de l'esprit humain, mais qu'ils prennent leurs racines dans les conditions de la vie matérielle... Dans la production sociale nécessaire à leur vie quotidienne, les hommes contractent certains rapports à la fois indépendants de leur volonté, nécessaires, déterminés. Ces rapports de production correspondent à un certain degré de développement de leurs forces productives matérielles. La totalité de ces rapports forme la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure économique et juridique, et à laquelle répondent des formes déterminées de conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle détermine d'une façon générale le processus social, politique et intellectuel de la vie (1).

1. — « Meine Untersuchung mündete in dem Ergeb-

Et après avoir parlé des périodes auxquelles les forces anciennes sont en conflit momentané avec les nouvelles, Marx continue:

« Avec le changement de la base économique, toute l'énorme superstructure se transforme plus ou moins rapidement. Quand on étudie ces bouleversements, il faut toujours distinguer entre le trouble matériel qui agite les conditions économiques de la production sur lesquelles les sciences naturelles nous renseignent, et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref les formes idéologiques qui servent aux hommes à PRENDRE CONSCIENCE du conflit et à le résoudre par la lutte (1).

---

niss, dass Rechtsverhältnisse wie Staatsformen, weder aus sich selbst zu begreifen sind, noch aus der sogenannten allgemeinen Entwiklung des menschlichen Geistes, sondern vielmehr in den materiellen Lebensverhältnissen wurzeln... In der gesellschaftlichen Produktion ihres Lebens gehen die Menschen bestimmte, nothwendige, von ihrem Willen unabhängige Verhältnisse ein, Produktionsverhältnisse, die einer bestimmten Entwicklungsstufe ihrer materiellen Produktionskräfte entsprechen. Die Gesammtheit dieser Produktionverhältnisse bildet die ökonomische Struktur der Gesellschaft, die reale Basis, worauf sich ein juristischer und politischer Ueberbau erhebt, und welcher bestimmte geselschaftliche Bewusstseinsformen entsprechen. Die Produktionsweise des materiellen Lebens bedingt den socialen, politischen und geistigen Lebens process überhauyt. » — *Zur Kritik der Politischen Oekonomie*, Erstes Heft (1859), pp. IV, V.

1. — « In der Betrachtung solcher Umwälzungen

Dans son grand ouvrage sur le *Capital*, publié huit ans plus tard, quoiqu'il la considère continuellement comme acquise, Marx ne formule nulle part cette loi.

Alors que le dernier chapitre contient une histoire économique intéressante de l'Angleterre depuis le XVIe siècle, Marx limite la discussion à une étude des résultats économiques plutôt qu'aux plus larges conséquences politiques ou sociales. En partie pour cette raison, en partie parce que l'ensemble du public ne distinguait pas entre ses vues historiques et son analyse socialiste de la société industrielle existante, le point de vue historique de Marx eut d'abord peu d'influence en dehors des cercles socialistes. Après que ses premiers ouvrages eussent été étudiés plus soigneusement, les plus jeunes marxistes firent ressortir la réelle importance de son principe historique. Mais ce ne fut que lors de la publication en 1904, onze ans après la mort de Marx, du troisième volume du *Capital*, avec sa richesse d'interprétation historique, que les écrivains continentaux

---

muss man stets unterscheiden zwischen der materiellen naturwissenschaftlich treu zu konstatirenden Umwälden juristischen, politischen, religiösen, hünstlerischen den juristischen, politischen, religiösen, küustlerischen oder philosophischen, kurz ideologischen Formen, worin sich die Menschen dieses Konflikts bewusst werden und ihn ausfechten. » — *Zur Kritik der Politischen Oekonomie, Erstes* Heft (1859), p. v.

prirent en général conscience de la signification de la théorie; et c'est seulement depuis cette époque que la controverse devint brûlante et se propagea à travers le monde scientifique (1).

Comme ni les premiers ouvrages de 1847 ou 1859, ni aucun des derniers volumes du *Capital* n'ont encore été traduits (en anglais), le public de langue anglaise n'a guère de moyens de saisir la signification réelle de la théorie de Marx ou ses corollaires.

Dans le premier volume du *Capital*, le seul passage dans lequel Marx se réfère directement à sa théorie fondamentale, est rejeté dans une note (2). Dans cette note, il compare sa théorie à celle de Darwin, et insiste sur ce qu'elle est basée sur la seule méthode réellement matérialiste :

« Une histoire critique de la technologie montrerait combien peu aucune des inventions du XVIII[e] siècle n'est l'œuvre d'un seul individu. Jusqu'à présent il n'existe pas d'ouvrage semblable. Darwin nous a intéressé à l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire la formation des organes, des plantes et des animaux

1. — Dans les cercles socialistes, on peut dire que la controverse date de 1890, lorsque la question fut soulevée dans les discussions du programme du Parti Social Démocrate en Allemagne.

2. — *Capital*, traduction anglaise, II, p. 367, note 1, traduction française, I, p. 162, note 1.

dont les organes servent comme des instruments de production pour l'entretien de leur existence. L'histoire des organes productifs de l'homme, de ceux qui sont la base matérielle de toute l'organisation sociale ne mérite-t-elle pas une attention égale ? Et une telle histoire ne serait-elle pas plus facile à établir puisque, comme le dit Vico, l'histoire humaine diffère de l'histoire naturelle en ceci, que nous avons fait la première, mais pas la dernière ?

La technologie découvre la façon dont l'homme procède avec la nature, le processus de production par lequel il entretient sa vie, et par lequel aussi il fait apparaître le mode de formation de ses relations sociales et des conceptions intellectuelles qui dérivent de lui. Toute histoire de la religion même qui ne tient pas compte de cette base matérielle manque de valeur critique. Il est en réalité beaucoup plus facile de découvrir par l'analyse l'origine humaine des créations nuageuses de la religion (*the earthly core of the misty creations of religion*) qu'il ne l'est inversement de tirer des rapports actuels de la vie les formes célestes correspondantes de ces relations. La première est la seule méthode matérialiste et par suite, la seule qui soit scientifique. Les points faibles du matérialisme abstrait des sciences naturelles, matérialisme qui ne tient pas compte de l'histoire et de son processus, sont immédiatement évidents dans les conceptions abstraites

et idéologiques de ses défenseurs, toutes les fois qu'ils s'aventurent au-delà des limites de leur spécialité. »

C'est dans le troisième volume du *Capital* que Marx donne un exposé définitif de sa théorie, avec quelques précisions nécessaires. C'est, en partie, pour n'en avoir pas tenu compte que l'on a formulé certaines objections contre cette théorie. Après avoir cité le passage suivant, nous pourrons clore la série des citations (1).

« C'est toujours dans le rapport immédiat du propriétaire des moyens de production aux producteurs immédiats — un rapport dont chacune des formes correspond toujours naturellement à un stade donné des modes et des conditions du travail, et par suite de sa producti-

---

1. — « Es ist jedesmal das unmittelbare Verhältniss der Eigenthümer der Produktionsbedingungen zu den unmittelbaren Producenten — ein Verhältniss, dessen jedesmalige Form stets naturgemäss einer bestimmten Entwicklungsstufe der Art und Weise der Arbeit, und daher ihrer gesellschaftlichen Produktivkraft entspricht — worin wir das innerste Geheimniss, die verborgene Grundlage der ganzen gesellschaftlichen Construction, und daher auch die politische Form der Souveränetäts und Abhängigkeitsverhältnisse, kurz, der jedesmaligen specifischen Staatsform finden. Dies hindert nicht, dass dieselbe ökonomische Basis — dieselbe den Hauptbedingungen nach — durch zahllos verschiedene empirische Umstände, Naturbedingungen, Racenverhältnisse, von aussen wirkende geschichtlichen Einflüsse u. s. w. unendliche Variationen und Abstuftugen in der Erscheinung zeigen kann, die nur durch Analyse dieser empirisch gegebenen Umstände zu begreifen sind. » — *Das Kapital,* III, 2 pp. 324, 325.

vité sociale — que nous trouvons le secret le plus profond, la base cachée de toute la structure sociale, et par suite, aussi, des formes politiques... Cela n'empêche pas la même base économique dans son essence de montrer dans la vie réelle des variétés sans fin et des gradations dues à la variété des faits empiriques, aux conditions naturelles, aux rapports de race et aux influences sans nombre de l'histoire externe qui, toutes, ne peuvent être comprises que par une analyse de ces conditions telles que les fournit l'expérience.

CHAPITRE IV

L'Originalité de la théorie

Nous avons maintenant étudié la genèse et le développement de la doctrine, principalement dans les citations de Marx lui-même. Mais on se demandera dans quelle mesure la théorie de l'interprétation était originale chez Marx ?

On trouve à la vérité des indications nombreuses du rapport entre les causes économiques et les conditions juridiques, politiques ou sociales dans la littérature des siècles précédents. Harrington, par exemple, dans son *Oceana*, nous dit que la forme du Gouvernement dépend des modes de tenure et de la répartition des terres. Le véritable fondement de toute sa théorie est que « telles sont les proportions ou l'équilibre dans la domination ou la propriété de la terre telle est la nature du Gouvernement » (1). Au cours du XVIII[e] siècle, nous trou-

---

1. — Harrington continue ainsi : « If one man, be sole Landlord, or overballance the people, he is Grand Signior... and his Empire is Absolute Monarchy. If the Few or a Nobility overballance the people, it makes the Gothic ballance and the Empire is mixed Monarchy (as in Spain and Poland). If the whole people be Landlords, or hold the lands so divided among them that no one man or number of men... overballance them, the Empire (without the interposition of force) is a Commonwealth. » — *The Commonwealth of Oceana* (1656), p. 4.

vons des écrivains, comme Germain Garnier (1), en France, Dalrymphe (2), en Angleterre, et Môser (3), en Allemagne, qui insistent sur l'influence de la propriété foncière sur la forme politique. En particulier, chez les socialistes du second quart du XIX[e] siècle, il n'est pas rare de trouver des allusions à un point de vue analogue. Fourier, Saint-Simon, Proudhon et L. Blanc appellent naturellement l'attention sur l'influence des conditions économiques sur la politique actuelle (4) et le premier historien étranger du socialisme français, Lorenz von Stein, a élaboré quelques-unes de leurs idées en posant le principe général de la subordination de la politique à la vie économique (5). Les premiers socialistes allemands secondaires, tels

1. — Dans son ouvrage *De la Propriété dans ses rapports avec le Droit politique* (1792).

2. — Dans *An essay toward a General History of Feudal Property in Great Britain* (1757).

3. — Dans son ouvrage *Vorrede zur Osnobrückschen Geschichte* (1768). Voir l'intéressant article : « Justus Môser als Geschichtsphilosoph », par P. Kampffmeyer, dans *Die Neue Zeit*, XVII, I, pp. 516,524.

4. — Sur Saint-Simon, voir P. Barth dans *Die Zukunft,* IV, 449, et du même auteur *Die Philosophie der Geschichte als Soziologie* (1897). Cfr. *The French Revolution and Modern French Socialism,* par Jessica Peixotto (1901), pp. 218-221. Barth et Peixotto exagèrent tous deux l'influence de Saint-Simon. Pour Fourier et Lechevalier, voir le livre de Wenckstern sur *Marx* (1896), pp. 250-251. Sur Proudhon, voir Mühlberger. *Zur Kentniss des Marxismus* (1894).

5. — Les vues de Stein furent exposées pour la première fois en 1842 dans *Der Socialismus und Commu-*

que Marr, Hess et Grün (1), de même que quelques écrivains isolés (2), s'expriment eux-mêmes çà et là de la même façon. Mais, si l'originalité peut être réclamée par les penseurs qui n'ont pas seulement formulé une doctrine, mais ont les premiers reconnu son importance et ses conséquences, de sorte qu'elle devienne ainsi un élément constitutif de tout leur système scientifique; alors cela ne fait pas de doute que Marx doive être reconnu au sens le plus vrai

---

nismus des heutigen Frankreichs. Dans un ouvrage ultérieur publié en 1850, *Geschichte der socialen Bewegung in Frankreich,* il développe plus complètement son idée de la Société considérée comme la communauté dans son organisation économique et du développement social, c'est-à-dire économique comme base de la vie politique et juridique. Cela produisit une impression décisive sur Gneist, et par lui sur une grande partie du droit historique allemand moderne. Mais la pensée de Stein a exercé peu d'influence sur la pensée économique ou sur la recherche historique en général.

1. — Sur quelques-unes de leurs propositions, voir G. Adler, *Die Grunddlagen der Karl Marx'schen Kritik der Bestehenden Volkswirthschaft* (1887), pp. 214-216. Pour les vues les plus générales de ces socialistes allemands, voir Adler, *Die Geschichte der Ernsten Social-politischen Arbeiterbewegung in Deutschland* (1885).

2. — Cfr., un paragraphe remarquable de l'ouvrage de Lavergne-Peguilhen justement oublié, *Die Bewegungsnuds Produktionsgesetze* (1838), p. 225, sur lequel Brentano attira le premier l'attention. Mehring a montré le peu d'importance qu'on doit attacher à cet avocat de l'école féodale-romantique, dans son *Die Lessing Legende nebst einem Anhange über den Historischen Materialismus* (1893), p. 435-441.

du mot comme le créateur de l'interprétation économique de l'histoire (1).

Enfin, l'on peut se demander dans quelle mesure les autres fondateurs du socialisme scientifique, Rodbertus et Lassalle, doivent partager avec Marx l'honneur d'avoir donné naissance à la doctrine de l'interprétation économique de l'histoire. La question de priorité entre Marx et Rodbertus fut à un moment donné chaudement discutée (2). Toutefois la controverse porte surtout sur les doctrines spécifiquement socialistes du travail et de la plus-value, qui n'ont, dans leur essence, rien à voir avec l'interprétation économique de l'histoire. Même, relativement à ces questions, les amis de Rodbertus concèdent maintenant que les accusations portées au début contre Marx étaient inexactes (3).

1. — Cfr. Wolttmann, *Der Historische Materialismus* (1900), p. 24.

2. — L'imputation que Marx copia Rodbertus fut faite pour la première fois par R. Meyer, *Emancipationskampf des Vierten Standes* (1875), I, 43, 2e édit., 1882, pp. 57 et 83, et fut reprise par Rodbertus lui-même dans une lettre à J. Zeller dans la *Zeitschrift für die Gesammte Staatswissenschaft, de Tübingen* (1879), p. 219. Cfr. également *Briefe und Socialpolitische Aufsätze von Dr Rodbertus-Jagetzow*, von *Dr Meyer*, s. d. (1880), p. 134. — L'accusation fut réfutée d'une façon triomphante par Engels dans la préface de *Das Elend der Philosophie*, trad. all. de E. Bernsten (1885), et plus complètement dans la préface du second volume (allemand) de *Das Kapital* (1885), pp. VIII-XXI.

2. — Cfr. A. Wagner, dans l'Introduction, au troisième volume de *Aus dem Literarischen Nachlass von*

En ce qui concerne l'interprétation économique de l'histoire, personne ne soutient qu'il ait créé ou même soutenu la doctrine (1).

Pour Lassalle, il serait à peine nécessaire de s'occuper de la question, n'était le fait qu'un éminent économiste anglais a récemment affirmé que la doctrine se trouvait d'abord dans ses écrits (2). En fait, il est maintenant reconnu par les plus qualifiés de ceux qui ont étudié le socialisme, que Lassalle n'a découvert aucun des points importants de sa théorie, encore qu'il soit vrai que sans le merveilleux sens pratique de Lassalle la plus grande partie du monde n'aurait probablement que peu entendu parler de Marx et de Rodbertus. L'Internationale entre les mains de Marx fut un fiasco; le socialisme pratique aux mains de Lassalle devint une force politique et sociale puissante. Mais, tan-

---

Dr Karl Rodbertus-Jagetzow, herausgegeben von Adolph Wagner und Theophil Kozak (1885), p. XXXI.

1. — Cfr. A. Wagner dans sa *Grundlegung der Politischen Oekonomie* II, 3e édit. (1894), pp. 281, 282, où Marx est décrit comme procédant « einseltig entwicklungsgesetzlich, mit den Hilfsmitteln seiner materialistischen Geschichtsauffassung », tandis que Rodbertus raisonne: « ohne die geschichtlichen und dialectischen Hilfsmittel von Marx. »

Cfr. également l'essai de Kautsky dans *Die Neue Zeit,* II (1884), p. 350.

2. — Bonar, *Philosophy and Political Economy* (1893), pp. 350-351, citant le *Workmen's Programme of* 1862. Tous les points mentionnés par Bonar se trouvent dans les ouvrages de Marx de 1847 et 1859.

dis que Lassalle était un grand agitateur et un homme d'Etat, il n'était pas un penseur constructif — au moins en science économique; et alors que Marx échoua complètement dans la vie pratique, il fut un géant en tant que philosophe de cabinet (1).

---

1. — Il est très regrettable que le professeur Foxwell dans son Introduction à la traduction de Menger *Le Droit au Produit intégral du Travail* (1899), semble accorder créance à l'affirmation de Menger que Marx emprunta sa théorie de la plus-value aux socialistes anglais sans leur en rapporter l'honneur. Comme le savent tous ceux pour qui la question est familière, les deux parties de cette proposition sont inexactes. Ce fut Marx lui-même qui appela le premier l'attention du détail sur les socialistes anglais, citant tout au long Hopkins (par quoi il entend Hodskin). Thompson Edwards et Bray, dans *La Misère de la Philosophie* (pp. 49-62), et comparer leurs théories à celles de Marx, c'est comme si l'on comparaît l'économie politique de Petty à celle de Ricardo. On ne doit pas oublier, d'ailleurs, que l'auteur du livre en question n'est pas l'économiste Carl Menger, mais son frère Anton, le jurisconsulte.

Le professeur Huxley devait avoir ces passages dans l'esprit lorsqu'il définit hâtivement et inexactement Marx comme « un homme de grande habileté, mais ni si instruit, ni si original qu'il le paraît ». Voir ses *Surweys, Historic and Economic,* 1900, p. 25. Ceux qui connaissent réellement Marx n'ont pas une telle opinion. Bôhm-Bawerk, l'un des principaux adversaires de Marx sur la plus-value, a souvent exprimé sa profonde admiration pour sa puissance et va jusqu'à l'appeler un « génie philosophique » et « une force intellectuelle du niveau le plus élevé ». Voir Karl Marx et la conclusion de son système (1898), pp. 148, 221. Si ce n'était pas pour autre chose, Marx occuperait déjà une place prédominante dans l'histoire économique par la façon admirable et profonde dont il a traité le problème mo-

Que nous acceptions ou non l'analyse de Marx de la société industrielle et sans essayer encore de formuler un jugement sur la validité de sa doctrine philosophique, on peut dire avec sécurité que personne ne peut étudier Marx comme il mérite de l'être — et qu'on nous permette de dire comme il n'a pas encore été étudié en Angleterre ou en Amérique — sans reconnaître le fait, qu'à l'exception peut-être de Ricardo, il n'y a pas eu d'esprit plus original, plus puissant ni plus pénétrant dans l'histoire entière de la science économique.

---

nétaire dans le second volume (allemand), de *Das Kapital*. Ses premiers ouvrages montrent qu'il était également puissant dans d'autres domaines de la pensée humaine. Quant à son savoir, il peut suffire d'appeler l'attention sur le fait que Marx fut le premier écrivain qui étudia en détail les origines de l'histoire économique anglaise, de même qu'il fut le premier économiste qui se livra à des recherches fructueuses dans les livres Bleus anglais.

CHAPITRE V

L'élaboration de la théorie

Dans les chapitres précédents, nous avons étudié la genèse et la première formulation de la doctrine du matérialisme historique. Avant de passer à la discussion de ses applications, il est peut-être bon de prévenir quelques erreurs d'interprétation en attirant l'attention sur ce qui peut être appelé, non pas tant les modifications, que l'élaboration ultérieure de la théorie.

En disant que les modes de production conditionnent toute la vie sociale, Marx nous conduit parfois à penser qu'il se réfère seulement aux modes de production purement techniques ou technologiques. Il y a cependant de nombreuses indications dans ses écrits pour montrer qu'il avait réellement dans l'esprit les conditions de la production en général (1). Cela devient spécialement important en discutant les premiers stades de la civilisation où de grands changements sont survenus dans les rapports généraux de production, sans grande modifica-

---

1. — Les critiques de Masaryk, *Die Philosophischen und Sociologischen Grundlagen des Marxismus* (1899), pp. 99-100, et de Weisengrün, *Der Marxismus und das Wesen der Sozialen Frage* (1900), p. 86, sur ce point, sont sans fondement.

tion spécifique dans le processus technique. Les marxistes récents ont consacré beaucoup de temps et d'habileté à élucider ce point.

« En premier lieu, bien que l'on prétende que les changements dans la technique sont les causes du progrès social nous devons faire grande attention à ne pas donner à ce terme un sens trop restrictif. Les partisans de la théorie montrent que lorsque nous parlons de technique dans la vie sociale, nous devons comprendre non seulement le processus technique de l'extraction des matières brutes et de leur transformation en produit fini, mais aussi la technique du commerce et des transports, les méthodes techniques des affaires en général, et le processus technique par lequel le produit fini est distribué en fin de compte au consommateur.

« Marx le donnait très souvent à entendre, et Engels l'a exposé clairement dans une lettre dans laquelle il résume les idées qu'il soutenait avec Marx.

« Nous comprenons, par rapports économiques, que nous considérons comme la base déterminante de l'histoire de la société, les modes par lesquels les membres d'une société donnée produisent leurs moyens d'existence et échangent entre eux les produits, dans la mesure où existe la division du travail. Toute la technique de la production et des transports est comprise là-dedans. En outre, cette technique, d'après nous, détermine les modes d'échange, la

distribution des produits et de là, après, la dissolution de la société agnatique, la division de la société en classes, les rapports de souveraineté et de servitude, et par là, l'état, le gouvernement, le droit, etc... Si la technique dépend principalement, comme ils le disent, de la condition de la science, il est encore beaucoup plus vrai que la science dépend des conditions et des besoins de la technique. Un besoin technique ressenti par la société donne plus d'élan à la science que dix universités (1). »

Le terme « technique » doit être élargi de façon à comprendre toute la série des rapports entre la production et la consommation. C'est

---

1. — « Unter den ökonomischen Verhältnissen, die wir als bestimmende Basis der Geschichte der Gesellschaft ansehen, verstehen wir die Art und Weise, worin die Menschen einer bestimmten Gesellschaft ihren Lebensunterhalt produzieren und die Produkte untereinander austauschen (soweit Teilung der Arbeit besteht). Also die gesamte Technik der Produktion und des Transports ist da einbegriffen. Diese Technik bestimmt nach unserer Auffassung auch die Art und Weise des Austausches, weiterhin die verteilung der Produkte und damit, nach der Auflösung der Gentilgesellschaft, auch die Einteilung der Klassen, damit die Herrschafts- und Knechtschaftsverhältnisse, damit Staat, Politik, Recht, etc. Wenn die Technik, wie sie sagen, ja grösstenteils, vom Stande der Wissennschaft abhängig ist, so noch weit mehr dieses vom Stante und den Bedürfnissen der Technik. Hat die Gesellschaft ein technisches Bedürfniss, so hilft das die Wissenschaft mehr voran als zehn Universitäten. » — Lettre de 1894 parue dans *Der Sozialistiche Akademiker*, réimprimée dans: L. Woltmann, *Der Historische Materialismus* (1900), page 248.

pour cette raison que nous ne parlons pas tant de l'interprétation technique de l'histoire — ce qui pourrait conduire à une interprétation inexacte — que de l'interprétation économique de l'histoire.

Au surplus, les fondateurs de la théorie vont encore plus loin. Lorsqu'ils parlent de la conception matérialiste ou économique de l'histoire, ils ne se refusent pas seulement à identifier « économique » et « technique » au sens étroit, mais ils n'entendent même pas impliquer que « économique » exclut les facteurs physiques. Il est évident par exemple, que les conditions géographiques affectent les phénomènes de production à un certain degré et suivant certaines circonstances. Dans la mesure où Buckle fit ressortir cela, il était en complet accord avec Marx; mais les conditions géographiques, comme Marx lui-même l'a soutenu, forment seulement les limites dans lesquelles les modes de production peuvent s'exercer. Tandis qu'un changement des conditions géographiques peut empêcher l'adoption de nouvelles méthodes de production, les mêmes conditions géographiques sont précisément souvent compatibles avec des méthodes entièrement différentes de production. Ainsi, Marx nous dit :

« Ce n'est pas simplement la fertilité du sol, mais la différenciation du sol, la variété de ses produits naturels, les changements de saisons, qui forment la base physique de la division so-

ciale du travail, et qui, par les changements du milieu naturel, poussent l'homme à la multiplication de ses besoins, de ses capacités, de ses moyens et de ses modes de travail. C'est la nécessité de mettre une force naturelle sous le contrôle de la société, de l'économiser, de l'approprier ou de la soumettre en grande partie par le travail de l'homme, qui joue d'abord le rôle décisif dans l'histoire de l'industrie (1).

Il poursuit en expliquant toutefois que « les conditions favorables toutes seules ne nous donnent que la possibilité, jamais la réalité » de modes économiques déterminés de production et de distribution des richesses. De même, Engels concède que la base géographique doit être comprise dans l'énumération des conditions économiques, mais affirme que son importance ne doit pas être exagérée.

Ceci néanmoins n'est en aucune façon l'élaboration la plus importante de la théorie. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la première exposition de la théorie, entre 1840 et 1850, et la mort de Marx, les fondateurs de la doctrine n'avaient pas beaucoup de motifs de modifier leurs propositions. Toutefois, après la mort de Marx, et spécialement lorsque la théorie commença à être activement discutée dans les Congrès de la Social-Démocratie, les prétentions extrêmes des marxistes orthodoxes commencèrent à soulever

1. — *Le Capital,* traduct. anglaise, p. 523.

des divergences diverses dans les rangs des socialistes eux-mêmes. En partie à cause de cela, en partie à cause des critiques de l'extérieur, Engels écrivit alors une série de lettres dans lesquelles il s'efforçait de présenter son exposé de la doctrine de façon à répondre à quelques-unes des critiques. Dans ces lettres (1), il soutenait que Marx avait été souvent mal compris et que ni lui-même ni Marx n'avaient jamais entendu attribuer une efficacité absolue aux considérations économiques à l'exclusion de tous les autres facteurs. Il montrait que les actions économiques ne sont pas seulement les actions physiques, mais toutes les actions humaines et qu'un homme agit comme un agent économique par l'usage de sa tête aussi bien que par celui de ses mains. Le développement intellectuel de l'homme, toutefois, est affecté par des conditions nombreuses; à n'importe quel moment donné, l'action économique de l'individu est influencée par tout son milieu social dans lequel beaucoup de facteurs ont joué

1. — Les lettres d'Engels écrites à divers correspondants entre 1890 et 1894, ont paru originairement dans leurs journaux, la *Leipziger Volkszeitung* (1895), n° 250, et *Der Sozialistische Akademiker,* 1er et 15 octobre 1895. Elles ont été réimprimées mais non pas toutes à la même place par Woltmann *Der Historische Materialismus* (1900), pp. 242, 250; par Masaryk *Die Grundlagen des Marxismus* (1899), p. 104; par Mehring *Geschichte der Deutschen Sozialdemokratie*, 2e édit., p. 556, et par Greulich *Ueber die Materialistische Geschichtsauffassung* (1897), p. 7.

un rôle. Engels reconnaissait que Marx et lui sont « partiellement responsables du fait que quelques jeunes ont quelquefois appuyé plus fortement sur le côté économique qu'il ne convenait et il montrait soigneusement que la forme véritable de l'organisation sociale est souvent déterminée par les théories et les conceptions politiques, juridiques, philosophiques et religieuses. Bref, lorsque nous lisons la dernière exposition de leurs vues par l'un des fondateurs même, il semble presque que toute la théorie de l'interprétation économique avait été jetée par-dessus bord.

Ce serait une faute, cependant, de supposer que ces concessions, si significatives qu'elles soient, impliquent dans l'esprit des chefs un abandon de leurs théories. Engels continue à développer le sens fondamental de la vie économique dans la vie sociale plus large. Les défenseurs de la doctrine nous rappellent que, quelle que soit l'action et la réaction des forces sociales à un moment donné, ce sont les conditions de la production, dans le sens le plus large du terme, qui sont principalement responsables des changements fondamentaux à la base de la condition de la société. Ainsi, Engels nous dit que nous devons élargir notre conception du facteur économique de façon à comprendre parmi les conditions économiques non seulement la base géographique, mais ce qui reste de nos jours des précédents change-

ments économiques, qui ont seulement survécu par la tradition, ou *vis inertiæ,* aussi bien que de tout le milieu extérieur de cette forme particulière. Il va même jusqu'à déclarer que la race elle-même est un facteur économique. Et tandis qu'il maintient fortement que le développement politique, juridique, religieux, littéraire repose sur le développement économique, il montre qu'ils réagissent chacun l'un sur l'autre et sur le fondement économique. « Ce n'est pas que la situation économique soit la cause en ce sens qu'elle serait le seul agent actif et que toute autre chose est seulement un résultat passif. C'est au contraire un phénomène d'action mutuelle sur la base de la nécessité

---

1. — « Ferner sina einbegriffen unter den ökonomischen Verhältnissen die geographische Grundlage, worauf diese sich abspielen, und die thatsächlich überlieferten Reste früherer ökonomischer Entwicklungsstufen, die sich forterhaiten haben, oft nur durch Tradition oder *vis inertiae,* natürlich auch das diese Gesellschaftsform nach aussenhin umgebende Milieu...

« Wir sehen die ökonomischen Bedingungen als das in letzter Instanz die geschichtliche Entwicklung Bedingente an. Aber die Rasse ist selbst ein ökonomischer Faktor... Die politische, rechtliche, philosophische, religiöse, litterarische, künstlerische, etc., Entwicklung beruth auf der ökonomischen. Aber sie alle reagiereu auch auf einander und auf der ökonomischen Basis. Es ist nicht, dass die ökonomische Lage Ursache, allein aktiv ist und alles andere nur passive Wirkung. Sondern es ist Wechselwirkung auf Grundlage der in letzter Instanz stets sich durchsetzenden ökonomischen Notwendigkeit... » — Lettre de 1894, *Der Sozialistische Akademiker.*

économique qui en dernière instance se manifeste toujours (1).

Une controverse qui s'est élevée depuis la mort de Engels peut servir à faire ressortir cette pensée plus clairement. Un nombre d'écrivains suggestifs, parmi lesquels Gumplovicz (1) est peut-être le plus important, ont essayé d'exposer quelques-uns des principaux faits du développement humain par l'existence des caractères de race et des conflits de race. Nous avons même un ouvrage intéressant d'un Français, qui ne se pose même pas en défenseur de l'interprétation économique de l'histoire, et qui a soutenu avec un certain succès que la majorité des différentes caractéristiques de race sont le résultat de changements sociaux économiques qui doivent être eux-mêmes rattachés à des causes physico-économiques. Demolins, le principal représentant à l'heure actuelle de l'école de Le Play, — au moins si l'on s'en tient à l'apparence de ses ouvrages — n'a jamais entendu parler de Marx ou de sa théorie, et nous trouvons dans son ouvrage très peu de choses quant au détail de la lutte des classes qui intéressait avant tout les socialistes. Mais alors que Demolins (2) revient au fond à ce que nous pourrions appeler l'explication géo-

1. — Gumplowicz : *Der Rassenkampf*.
2. — Demolins, *Comment la Route crée le Type Social. Essai de Géographie Sociale* (1901).

graphico-commerciale de l'histoire, il met soigneusement en relief à quel point les conditions de la vie physique affectent les modes et les rapports de production et combien ceux-ci à leur tour sont largement responsables de la différenciation de l'humanité dans les types de races qui ont joué un rôle en histoire. Ainsi, de son point de vue, la race est largement un produit économique et nous commençons à comprendre ce que Engels entendait lorsqu'il déclarait que la race elle-même est un facteur économique.

La théorie de l'interprétation économique ainsi exposée par Engels doit être considérée comme faisant autorité. Il nous dit que Marx n'avait jamais réellement vu les choses sous un autre jour. Néanmoins on ne peut nier qu'il y a des passages dans Marx qui semblent plus extrêmes et qui présentent la doctrine dans la forme plus crue que l'on trouve si fréquemment chez ceux de ses successurs qui manquent d'esprit critique. Néanmoins nous sommes obligés de lui accorder le bénéfice du doute, et nous ne devons pas oublier que lorsqu'on suppose qu'une nouvelle théorie qui implique des conséquences pratiques excessives est proposée pour la première fois, les besoins apparents de la situation aboutissent plus souvent à uné outrance qu'à une atténuation de la doctrine.

Nous comprenons alors par la théorie de l'interprétation économique de l'histoire, non pas

que toute l'histoire doit être expliquée en termes économiques seulement, mais que les principales considérations du progrès humain sont les considérations sociales, et que le facteur important dans le changement social est le facteur économique. L'interprétation économique de l'histoire signifie, non que les rapports économiques exercent une influence exclusive, mais qu'ils exercent une influence prépondérante en réglant le progrès de la société.

Tel est au moins l'exposé préliminaire du contenu réel de la conception économique de l'histoire telle qu'elle a été expliquée et élaborée par les fondateurs eux-mêmes. Dans un chapitre suivant, nous devrons revenir sur ce point et essayer d'analyser d'un peu plus près le rapport effectif entre l'économique et les rapports sociaux plus larges de l'humanité.

CHAPITRE VI

Applications récentes de la théorie

Venons-en maintenant à l'étude de quelques applications qui ont été faites de la théorie de l'interprétation économique de l'histoire. Nous pouvons en poursuivre l'étude sans que cela préjuge de la conclusion finale quant à la vérité de la doctrine dans son ensemble; car il est évident que nous pouvons refuser de trouver valable la théorie comme explication philosophique du progrès en général, et, néanmoins, être parfaitement disposés à admettre que, dans des cas particuliers, le facteur économique a joué un rôle important. Il est toutefois naturel que l'influence économique, dans n'importe quelle catégorie déterminée de faits, doit être exposée surtout par ceux que leur attitude philosophique générale prédispose à rechercher les causes économiques. Nous ne serons donc pas surpris que beaucoup d'excellent travail dans cette voie ait été accompli par les créateurs de la théorie et leurs successeurs.

Marx lui-même n'a pas apporté une mince contribution aux faits. Quelques-unes de ses propositions sont erronées, et un certain nombre

de ses explications historiques reviennent de loin ou sont exagérées, mais il reste un substrat considérable de vérité dans ses contributions au sujet. De ces contributions, la plus familière est l'exposé de la transition de la société féodale à la société moderne, due au développement au cours du XVIIe siècle du capital comme facteur industriel dominant et à la révolution industrielle du XVIIIe siècle. C'est Marx qui le premier a montré clairement la nature du système domestique et son passage manufacturier de notre époque, avec le changement qui s'y rattachait du marché local au marché national, et de celui-ci, à son tour, au marché mondial. C'est encore Marx qui appela l'attention sur la différence essentielle entre la vie économique de l'antiquité classique et celle des temps modernes, montrant que, s'il est vrai que le capital ne jouait en aucune façon un rôle insignifiant dans les temps anciens, c'était du capital commercial et non du capital industriel, et qu'une grande partie de l'histoire grecque et romaine doit s'expliquer à la lumière de ce fait. C'est encore Marx qui, le premier, découvrit les forces économiques qui avaient principalement influé sur les changements politiques du milieu du XIXe siècle. Et enfin, alors que Marx n'avait au début consacré que comparativement peu d'attention à la civilisation primitive, nous savons maintenant que dans ses notes manuscrites il appliqua sa doctrine d'une façon

suggestive aux toutes premières époques de l'évolution sociale (1).

C'est peut-être dans l'histoire des origines de l'humanité que les additions les plus remarquables ont été faites à nos connaissances par les écrivains récents. Le pionnier de ces découvertes fut notre grand compatriote Morgan. Morgan fut réellement le premier à expliquer les formes originales de l'association humaine et à suivre la société à travers ses formes de horde, de clan, de famille et d'Etat. D'ailleurs, quoiqu'il n'acheva pas l'œuvre dans le détail et ne donna aucun nom à sa théorie, il n'y a pas de doute qu'il formula indépendamment la doctrine de l'interprétation économique de l'histoire, sans s'être aperçu qu'elle s'appliquait à autre chose qu'aux premiers âges. Comme les écrivains qui suivirent Morgan négligèrent beaucoup cette partie de son œuvre, il est nécessaire de s'y étendre un peu plus longuement.

Morgan part de la proposition bien établie qu'il est probable que les grandes époques du progrès humain s'identifient plus ou moins directement au développement des moyens de subsistances (2). Les grandes époques dont il

1. — Ces notes sont utilisées par Engels dans *Der Ursprung der Familie, des Privateigenthums und des Staats* (1884). Voir la préface de la 1re édition.

2. — Lewis H. Morgan, *Ancient Society* (1877). Les citations suivantes sont de l'édition de 1878, p. 19. Cfr. p. 9.

parle cessent toutefois, d'après lui, avec l'introduction de la culture des champs (1). Il discute l'assertion de la promiscuité originale de la race humaine, et soutient que si elle a probablement existé au début, il n'est pas probable qu'elle ait longtemps continué dans la horde, parce que cette dernière devait se scinder en groupes plus petits pour la subsistance et aboutir aux familles consanguines (2).

Lorsqu'il traite de la dépendance de l'homme primitif à l'égard du caractère physique du fonds de nourriture, il considère la première subsistance naturelle consistant en fruits et en racines, le lien entre l'usage du poisson, la sauvagerie et les migrations, les rapports entre la découverte des céréales, la cessation du cannibalisme et l'adoption d'un régime de viande et de lait, le rapport entre la domestication des animaux et la société pastorale, et enfin la transition de ce qu'il appelle l'horticulture en agriculture (3). Dans tout ceci il semble que nous ne soyons que peu au-delà de Buckle. Toutefois, ce qui différencie entièrement Morgan de Buckle, c'est le fait que, alors que ce dernier

1. — *Ibid.*, p. 26.
2. — *Ibid.*, p. 418.
3. — *Ibid.*, p. 20, 26. L'Horticulture de Morgan est en réalité la même chose que l'agriculture à la houe ou à la pioche, à laquelle les écrivains allemands comme Hahn et Schmoller ont récemment donné des titres de noblesse ; les deux termes sont mal choisis.

se confine au simple problème de la production, Morgan étudie l'influence de tous ces facteurs sur la constitution sociale et politique et rattache la transformation de la société aux changements dans la forme et dans la constitution de la propriété. .

Quoique Morgan n'ait pas réussi à rendre absolument claires les causes économiques de l'établissement primitif de la descendance en ligne féminine, il appela l'attention sur le rapport entre le développement de la propriété privée et l'évolution de la horde en clan, ou comme il l'appelle en *gens* (1).

Il a encore élucidé plus clairement les causes du passage de la descendance en ligne féminine à la descendance dans la ligne mâle, montrant à quel point elle correspondait à l'extension de l'institution de la propriété privée (2).

---

1. — « With the institution of the gens came in the first great rule of inheritance which distributed the effects of a deceased person among his gentiles. » — *Ancient Society*, p. 528.

2. — « After domestic animals began to be reared in flocks and herds, becoming thereby a source of subsistence as well as objects of individual property, and after tillage had led to the ownership of houses and lands in severalty, an antagonism would be certain to arise against the prevailing form of gentile inheritance, because it excluded the owner's children whose paternity was becoming more assured, and gave his property to his gentile kindred. A contest for a new rule of inheritance, shared in by the fathers and their children, would furnish a motive sufficiently powerful to effect the change. With property accumulating in

L'exposé du développement de l'esclavage (1) n'est peut-être pas aussi nouveau; mais la suggestion d'un fondement économique à la transition du clan à la famille patriarcale (2) et de la famille polygame à la famille monogame (3) était aussi frappante qu'originale.

Alors que Morgan n'était en aucune façon un économiste, il n'avait probablement jamais entendu parler soit de Marx, soit de l'école économique historique, sa conclusion finale, quant au rapport de la propriété privée et du bien-être social est en substance d'accord avec les

---

masses, and assuming permanent forms, and with an increased proportion of it held by individual ownership, descent in the female line was certain of overthrow, and the substitution of the inheritance in the gens as before, but it would place children in the gens of their father and at the head of the agnatic kindred. » Lewis H. Morgan, *Ancient Society* (1877), pp. 345-346. Cfr. p. 531.

1. — *Ibid.*, p. 341, et *passim*.

2. — La famille patriarcale est décrite comme « an organization of servants and slaves under a patriarch for the care of flocks and herds, for the cultivation of lands and for mutual protection and subsistence. Polygamy was incidental. » — *Ibid.*, p. 504 Cfr. pp. 465-466.

3. — « The growth of property and the desire for its transmission to children was in reality the moving power wihich brought in monogamy to insure legitimate hers and to limit their number to the actual progeny of the married pair. » — *Ibid.*, p. 477.

« As finally constitued, the monogamian family assured the paternity of children, substituted the individual ownership, and an exclusive inheritance by children instead of agnatic inheritance. » — *Ibid.*, p. 505. Cfr., p. 389.

vues modernes. Il nous dit que « depuis le début de la civilisation, le développement de la propriété a été tellement immense, ses formes si diverses, ses usages si étendus et son organisation si intelligemment dirigée dans l'intérêt des propriétaires, qu'elle est devenue, au point de vue du peuple, un pouvoir impossible à dominer. L'esprit humain s'arrête effrayé en face de sa propre création. Le temps viendra néanmoins où l'intelligence humaine s'élèvera à la maîtrise de la propriété, et définira les rapports de l'état et de la propriété qu'il protège aussi bien que les obligations et les limites des droits de ses détenteurs. Les intérêts de la société l'emportent sur les intérêts individuels et les deux doivent être maintenus dans un rapport harmonieux et juste » (1).

La plus grande part du livre de Morgan aussi bien que celle de ses autres ouvrages (2), était toutefois consacrée à un exposé des faits historiques eux-mêmes plutôt qu'à celui de leurs causes économiques. La controverse qui s'éleva immédiatement en Angleterre, et qui a duré presque jusqu'à présent, a porté presque exclusivement sur la première catégorie de considérations. Lorsque les savants n'étaient pas d'ac-

---

1. — Morgan, *Ancient Society*, p. 552.
2. — *The League of the Iroquois* (1849, réimprimé en 1902) ; *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family* (1871) : et *Houses and House Life of the American Aborigines* (1881).

cord sur les faits, il semblait inutile de spéculer sur les causes de ces faits. Le tour donné à la discusion par la première controverse est très largement responsable du fait que, jusqu'à une époque très récente, les sociologues ou les écrivains de l'histoire sociale ont presque complètement négligé l'aspect économique des transitions qu'ils décrivaient (1). Mais, quoique quelques parties de la théorie de Morgan — comme les détails relatifs à la plus ancienne famille consanguine, et la généralisation peut-être un peu hâtive sur la promiscuité primitive — aient été modifiées, la substance de son exposé du clan utérin ou maternel et de son développement en tribu et en Etat, aussi bien que la dépendance de la transition à l'égard des changements dans la forme de la propriété, ont été incorporées dans les données acceptées de la science moderne.

---

1. — Cela est vrai de Mac Lennan, Westermaarck, Starcke, Tyler, Lumhlotz, Post et beaucoup d'autres. C'est vrai aussi quoique dans une certaine mesure, à un moindre degré, de mon honoré collègue le professeur Giddings. Il n'y a guère que le passage de la page 266 de ses *Principles of Sociology* (1896) qui soit important à notre point de vue: « It seems to be an economic condition wich in the lowest communities determines the duration of mariage and probably also the line of descent through mothers or fathers. » Cfr. toutefois également les pp. 276, 288 et 296. Dans un plus récent article, le professeur Giddings concède substantiellement que « these writers (Marx et ses successeurs) may be held to have made good their main contention ». — *International Monthly,* II, 1900, p. 548.

Ce ne fut néanmoins que lorsque les partisans allemands de l'interprétation économique de l'histoire prirent la cause en mains que l'importance réelle de Morgan fut reconnue. Engels publia, en 1844, son *Origine de la Famille,* dans laquelle il montra que les vues de Morgan marquaient une avance distincte sur celles de Bachofen et de Mac Lennan, et soutenait que les archéologues anglais de l'époque avaient effectivement adopté la théorie de Morgan sans reconnaître qu'ils lui en étaient redevables. Passant de l'exposé du développement à ses causes, Engels acceptait toutes les conclusions de Morgan relatives à la société utérine primitive et au développement de la monogamie, mais franchissait encore une étape de plus en combinant comme il nous le dit, Morgan et Marx. Engels rattachait la transformation de la société agnatique à la première grande division sociale du travail — la séparation des tribus pastorales du reste de la société. Ceci en soi fit apparaître l'échange entre tribus comme un facteur permanent dans la vie économique, et il ne passa pas longtemps avant que cet échange entre tribus ne conduisit à un troc (*barter*) entre les individus, — principalement un troc de bétail et de produits naturels. Avec le passage de la propriété commune à la propriété privée chez de tels nomades, le terrain était préparé d'un côté pour l'esclavage et, de l'autre, pour la disparition du matriarcat. A mesure que la propriété

privée se développe, nous trouvons la seconde grande étape dans la division du travail — la séparation de l'industrie manuelle de l'agriculture : l'échange devient alors un échange de produits, et avec la suprématie économique du mâle apparaît ici le patriarcat et alors la famille monogame. Finalement vient la troisième étape avec la division du travail — le développement de la classe des marchands avec l'emploi de la monnaie métallique. L'accroissement du capital même si c'est du capital commercial (par opposition au capital bétail primitif) amène à un état de choses dont la vieille organisation agnatique (*gentile*) ne peut plus désormais s'accommoder; et ainsi nous trouvons l'origine de l'organisation politique, la genèse de l'Etat. En Grèce, à Rome et chez les races teutonnes du début du Moyen-Age, cette transition était un fait connu, mais personne avant Morgan et Engels n'avait été capable de l'expliquer intelligiblement.

Les germes jetés par Morgan et Engels ont été développés par de nombreux écrivains, dont un petit nombre peut être classé comme socialistes. Tout d'abord les sociologues de profession ne prêtèrent que peu d'attention à la matière. Avec Kovalewsky en 1890 commence la série de ceux qui essaient d'établir un rapport un peu plus étroit entre la famille et la propriété privée (1). En 1896, Grosse consacre un

1. — Maxime Kowalewsky « Tableau des Origines et

volume distinct à la question (1) et apporte quelques aperçus nouveaux quant à l'influence des conditions économiques sur le caractère de la famille, spécialement dans le cas des peuples nomades et des premiers agriculteurs.

Dans la même année, le professeur Hildebrand publie un admirable ouvrage sur *La Loi et la Coutume aux différents stades économiques*, dans lequel, sans négliger les phases primitives de la vie sociale, il insiste surtout sur le fondement économique de la communauté primitive agricole (2). Pour la période encore antérieure, un travail notable a été fait par Cunow. Après avoir préparé la voie par une étude du système de la consanguinité chez les Australiens (3), Cunow publia, en 1898, une série d'articles sur le fondement économique du matriarcat (4). Il montre la faiblesse essentielle, du point de vue historique, de la classification ordinaire en période chasseresse pas-

---

de l'évolution de la famille et de la propriété », *Skrifter utgifna af Lorenska Stiftelsen* (Stockholm, 1890).

1. — Grosse, Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft (1896).

2. — Hildebrand. *Recht und Sitte auf den Verschiedenen Wirtschaftlichen Kulturstufen* (*Erster Theil*), 1896.

3. — Cunow, *Die Verwandschaftsorganizationen der Australneger*, 1894.

4. — « Die ökonomischen Grundlagen der Mutterherrschaft », dans *Die Neue Zeit*, XVI, p. 1. Une version française a paru dans le *Devenir Social*, V, 1898, pp. 42, 146, 330, sous le titre « Les Bases économiques du matriarcat ».

torale et agricole (1). Commençant, cependant, avec la période chasseresse, Cunow soutient que la première forme de l'organisation repose sur la suprématie de l'homme, ce qui n'est, en aucune façon, la même chose que la suprématie du père; car la famille polygame ou monogame qui forme la base du système patriarcal fut d'un développement très ultérieur.

Dans les premiers âges, nous pouvons avoir une société utérine, c'est-à-dire une descendance en ligne maternelle, mais nous n'avons pas de matriarcat (2). Cunow donne des raisons économiques qui expliquent la descendance par les femmes, et montre comment sous certaines conditions elle devient plus recherchée jusqu'à ce que finalement elle atteigne une importance économique que le matriarcat lui-même développe (3). Incidemment, il montre le rapprochement existant entre la femme et l'agriculture primitive, et explique comment

---

1. — *Die Neue Zeit*, XVI, p. 108. Cunow cependant ne nous rappelle pas que tout ceci a été mis en lumière en 1884, par Dargun dans son admirable étude, qui n'est pas aussi connue qu'elle devrait l'être « Ursprung und Entwicklungsgeschichte des Eigenthums » dans le *Zeitschrift für Vergleichende Rechswissenschaft*. V. spécialement pp. 59-61. Le professeur Giddings, dans son article de la *Political Science Quarterly*, de juin 1901 (XVI, 204), fait allusion à la vieille théorie basée sur « la philosophie de l'histoire de Ma Mère l'Oie ». Dargun et Cunow sont les écrivains qui nous ont émancipés.

2. — *Die Neue Zeit*, XVI, p. 115.

3. — *Die Neue Zeit*, XVI, pp. 141, 176, 209.

son importance grandissante à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la maison exerça une influence décisive sur le début de la division du travail. Il montre très clairement que le matriarcat est un produit économique (1).

En 1901, Cunow poursuivit son exposition par une autre série d'essais sur la *Division du travail et les droits de la femme* (2). Là, il montre l'inexactitude de la proposition usuelle que l'agriculture est une condition préalable à la disparition de la vie nomade. Cunow soutient, au contraire, qu'un certain degré d'activité sédentaire est une condition préalable au passage à l'agriculture (3). Toutefois, l'agriculture peut sortir soit de l'état pastoral, soit de l'état chasseur, et dans les deux cas l'activité de la femme est d'une importance capitale. La femme n'est pas seulement le cultivateur primitif du sol, mais aussi le créateur de la première industrie à domicile qui joue un rôle spécial dans le troc primitif (4). La plus ancienne division du travail repose sur le principe que la femme s'occupe de la nourriture végétale, l'homme de la subsistance animale, et sur cette distinction fondamentale s'édifient tous les autres arran-

---

1. — *Ibid.*, pp. 238, 241.
2. — « Arbeitstheilung un Frauenrecht; zugleich ein Beitrag zur materialistischen Geschichtsauffassung », dans *Die Neue Zeit*, XIX, p. 1.
3. — *Ibid.*, p. 103.
4. — *Ibid.*, pp. 152, 180.

gements sociaux. Le mariage, pendant longtemps, n'est pas une communauté morale d'intérêts idéals, mais très largement un rapport économique ou de travail (1).

D'un caractère très semblable à cette recherche, sont les essais faits encore plus récemment pour fournir une explication économique de l'origine du totémisme (2) et pour étudier les causes économiques de l'esclavage. Spécialement, sur la dernière question, notre connaissance des conditions primitives a été considérablement accrue par l'étude détaillée de Nieboer (3). Nieboer qui accepte la théorie du brillant économiste italien Loria a renversé beaucoup des notions antérieures sur la question, et a étudié l'esclavage, non seulement comme la plupart des écrivains l'ont fait au stade agricole de la Société, mais aussi aux stades de la chasse, de la pêche, et au stade pastoral. Arrivant à la dernière période de l'anti-

---

1. — *Ibid.*, p. 276.

2. — Dr Julius Pikler : *Der Ursprung des Totemismus; ein Beitrag zur materialistischen Geschichtstheorie* (Berlin 190). Une interprétation quelque peu différente mais également « matérialiste » a été donnée par Frazer dans la *Fortnightly Review* de 1899 et par le professeur Giddings dans une note sur « The Origin of Totemism and Exogamy » dans les *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, XIV, p. 274.

3. — Dr H. V. Nieboer, *L'esclavage comme système industriel* (La Haye 1900). Voir le compte rendu de cet ouvrage dans *Political Science Quarterly*, sept. 1901.

quité classique, Cicotti a jeté une lumière considérable sur l'origine et sur le développement de l'esclavage en Grèce aussi bien qu'à Rome et établi le rapport entre ce fait fondamental et l'ensemble de l'histoire politique et sociale (1). D'autres écrivains, comme Francotte (2) et Pôhlmann (3) ont étudié plus en détail l'état économique de la Grèce et son influence sur les conditions nationales et internationales.

Pour l'histoire romaine, le rapport entre la question foncière et le progrès national a toujours été si évident que des auteurs comme Nitzsch et Mommsen n'ont pas attendu la naissance de l'école de l'interprétation économique. Toutefois, même en ce qui concerne Rome, d'excellente besogne a été faite depuis, en particulier, pour la période impériale en développant l'influence déterminante des facteurs économiques sur le développement général (4). De

1. — Ettore Ciccoti : Il Tramonto della Schiavitù nel mondo Autico (Torino 1899). Le tableau suggestif de l'ensemble du sujet par Edouard Meyer dans son discours *Die Sklaverei im Alterthum* (1898), est faible sur quelques points importants par suite de ce fait que le célèbre historien ne connaît qu'imparfaitement les résultats des études économiques récentes.

2. — Francotte, *L'Industrie dans la Grèce Ancienne.*

3. — Pôhlmann, *Geschichte des Antiken Sozialismus und Communismus* (1901).

4. — Voir la série de Paul Ernst sur « Die Socialen Zustânde im rômischen Re'che vor dem Einfall der Barbaren » dans *Die Neue Zeit*, XI (1893), p. 2, et le livre suggestif de Deloume, *Les Manieurs d'argent à Rome* (1892).

même, quelques points négligés de l'histoire de l'antiquité hébraïque ont été exposés par des écrivains tels que Beer et Mehring (1).

Lorsque nous en venons à des périodes plus récentes de l'histoire, nous sommes devant une profusion de richesses. Les forces économiques qui furent agissantes en déterminant le passage de la société féodale à la société moderne sont si évidentes, que les historiens se sont pendant un certain temps appuyés sur l'interprétation économique de l'histoire presque sans le savoir. Cela est vrai, par exemple, de l'étude du système militaire, qui a été clairement décrit par Bürkli dans son exposé de la transition en Suisse (2). L'un des historiens belges les plus accomplis. Des Marez a récemment exprimé sa conviction que : « personne ne peut chercher les peuples entre le Rhin et la Mer du Nord sans s'apercevoir que c'est par dessus tout les conditions économiques et non les facteurs de

1. — M. Beer. « Ein Beitrag zur Geschichte des Klassenkampfes im hebräischen Alterthum », *Die Neue Zeit*, XI (1893), I, p. 444. Pour les études analogues de Kautsky et Lafargue, voir Mehring, *Die Lessing-Legende*, p. 481.

2. — Karl Bürkli, *Der Wahre Winkelried; die Taktik der Alten Urschweizer*, 1886. Voir spécialement p. 183-184.

Cfr. également du même auteur, *Der Ursprung der Eidgenossenschaft aus der Markgenossenschaft und die Schlacht am Morgaten*, 1891 ; dans cette monographie des développements sur l'origine économique de la démocratie Suisse en général sont donnés.

races, de langues ou tous autres qui ont déterminé le progrès national » (1).

Le point de vue le plus récent a conduit les chercheurs à accentuer la portée du facteur économique, non seulement dans les Croisades (2), mais aussi dans la Réforme avec la victoire du Calvinisme et du Puritanisme (3). Les historiens de profession eux-mêmes ont été tellement influencés par le mouvement que Lamprecht, l'un des plus distingués des savants allemands, a récemment fait du facteur économique le fondement véritable de tout le développement social et politique de l'Allemagne du Moyen-Age (4).

---

1. — G. des Marez, *Les Luttes Sociales en Flandre au Moyen-Age*, 1900, p. 7.

2. — Cfr. l'article de Prutz « The Economic Development of Western Europe under the influences of the Crusades ». *The International Monthly*, IV (août 1901), 2, p. 251.

3. — Voir spécialement Engels, *Der Leutsche Bauernkrieg ;* l'essai de Bernstein sur « les courants socialistes pendant la Révolution anglaise » dans *Die Geschichte des Sozialismus in Einzeldorstellungen*, I, 2, et publiée comme volume séparé sous le titre *Communistische und Demokratisch-socialistiche Strômungen aus der Englischen Revolution des XVII Jahrhunderts*, 1895; Kautsky, *Le Communisme dans l'Europe Centrale au temps de la Réforme*, 1897, et l'étude de Belfort Bax sur *The Social side of the German Reformation*, dont deux volumes ont paru sous les titres: *German Society at the close of the Middle Ages*, 1894, et *The Peasants, War.*

4. — Lamprecht, *Deutsche Geschichte*. Peu d'économistes cependant ou d'historiens économistes contes-

Dans la discussion acrimonieuse que cette audacieuse proposition a engendrée, et qui n'est pas encore terminée, le triomphe graduel de la tendance la plus récente ne semble nullement improbable (1).

Lorsque nous approchons des siècles plus près de notre temps, cela devient presque un lieu commun d'expliquer en termes économiques le changement de politique de l'Angleterre au XVIII[e] siècle, de même que les révolutions françaises et américaines. Pour ne prendre que peu d'exemples, d'événements plus récents, il n'est plus désormais douteux que la

---

teront que le professeur Lamprecht a été malheureux en choisissant comme le facteur important ce qui est généralement regardé comme un phénomène secondaire plutôt que comme un phénomène principal: Le passage de l'économie naturelle à l'économie monétaire sur lequel Lamprecht insiste, est lui-même le résultat de forces économiques antécédentes.

1. — On peut trouver les vues générales de Lamprecht dans son *Alte und Neue Richtung in der Geschichtswissenchaft* et *Wass ist Kulturgeschichte?* 1896. On peut trouver une liste de quelques articles récents sur la controverse dans Ashley, *Surveys Historic and Economic*, p. 29. A ces articles, on peut ajouter celui de Below, dans son *Historische Zeitschrift*, LXXXVI (1900), I, et les livres français de Lacombe, *De l'Histoire considérée comme science*, 1894 et Seignobos, *La Méthode historique appliquée aux Sciences Sociales* (1901). Peut-être l'ouvrage le plus frappant sur cette question, qui a été écrit par un savant américain est-il l'article de E. V. D. Robinson « War and Economics in History and Theory », *Political Science Quarterly*, XV, 1900, pp. 581-586.

démocratie du XIXe siècle est en grande partie le résultat de la révolution industrielle; que toute l'histoire des Etats-Unis jusqu'à la Guerre civile fut au fond une lutte entre deux principes économiques; que l'insurrection Cubaine contre l'Espagne, et ainsi indirectement la guerre hispano-américaine fut la conséquence de la situation sucrière, ou enfin que les conditions de la politique internationale actuelle sont dominées par des considérations économiques. De quelque côté que nous nous tournions dans le labyrinthe de la recherche historique récente, nous sommes mis en face de l'importance grandissante attribuée par les savants les plus jeunes et les plus remarquables au facteur économique dans le progrès économique et social.

DEUXIÈME PARTIE

Critique de la Théorie de l'Interprétation Economique

CHAPITRE PREMIER

Liberté et Déterminisme

Nous en venons maintenant à la partie la plus importante du sujet, à savoir : à envisager les objections qui ont été soulevées contre la doctrine discutée ci-dessus. Quelques-unes de ces objections, comme nous le verrons plus loin, ont une portée véritable, mais d'autres ne sont valables qu'en partie. Pourtant les critiques de l'interprétation économique insistent plus communément sur les arguments faibles plutôt que sur ceux qui sont solides. C'est pourquoi il convient d'envisager d'abord, et plus longuement, quelques-unes de ces objections qui ont été soulevées, réservant pour les étudier ensuite, les critiques qui présentent une plus grande force.

Parmi les critiques communément présentées, la plus usuelle peut être résumée comme suit : tout d'abord, que la théorie de l'interprétation économique est une théorie fataliste, opposée à la doctrine du libre arbitre et méconnaissant l'importance des grands hommes dans l'histoire; en second lieu, qu'elle repose sur l'affirmation qu'il existe des « lois historiques » dont l'existence même est en question; en troisième lieu, qu'elle est socialiste; en qua-

trième, qu'elle néglige les forces éthiques et intellectuelles en histoire; en cinquième lieu, qu'elle conduit à des exagérations absurdes.

On remarquera que ces critiques se répartissent en deux catégories. La première catégorie s'oppose non seulement à l'interprétation économique de l'histoire, mais à l'interprétation sociale générale de l'histoire. L'autre catégorie d'objections ne nie pas que les forces déterminantes sont de caractère social, mais soutient que nous ne devons pas confondre les considérations économiques avec les considérations sociales, et que le facteur économique n'a pas plus d'importance que n'importe quel autre des facteurs sociaux. Dans l'énumération précédente, la première et la seconde critique doivent être comprises dans la première catégorie, la troisième et la cinquième dans la dernière; tandis que la quatrième est si large qu'elle tombe en partie dans chacun des deux.

Nous commençons par la première catégorie de ces critiques, parce que quelques écrivains pensent qu'elles réfutent triomphalement l'interprétation économique de l'histoire, alors qu'en réalité elles dirigent leurs attaques contre un ensemble d'idées beaucoup plus compréhensif, qu'un très petit nombre des adversaires de l'interprétation économique de l'histoire aimerait à voir détruire. Considérons donc l'objection que la doctrine est fataliste, qu'elle s'oppose à la théorie du libre arbitre et qu'elle mé-

connaît l'importance des grands hommes dans l'histoire (1).

Il est évident que ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion philosophique générale du déterminisme. Pour l'objet que nous nous proposons, il suffit d'établir que si, par libre arbitre, nous entendons simplement le pouvoir de décider relativement à une action, il n'est pas nécessairement en conflit avec l'interprétation économique ou l''interprétation sociale. La négation de cette proposition contient une erreur qui, sous son aspect général, a été nettement dégagée par Huxley :

« La moitié des controverses sur le libre arbitre repose sur le postulat absurde que la proposition « Je puis faire ce que je veux » est contradictoire avec la doctrine du déterminisme. La réponse c'est que : personne ne met en doute que, au moins dans de certaines limites, vous pouvez agir comme vous voulez. Mais qu'est-ce qui détermine les préférences et les aversions?... L'affirmation passionnée de la conscience de leur liberté, qui est le refuge favori des adver-

1. — Pour le professeur Ashley, par exemple, toute la question se résoud en « une autre forme de l'éternel « Nécessité ou Libre arbitre ». — *Surveys, Historic and Economic*, p. 26. M. Bonar dans son article modéré et intéressant sur la question, semble apprccher dangereusement près de cette position en parlant de « l'impuissance » (*helplessness*) de la société. Voir « *Old Lights and New in Economic Study* », *Economic Journal*, VIII, p. 444.

saires de la doctrine du déterminisme est une simple futilité car personne ne conteste cela. Ce qu'ils ont en réalité à faire, s'ils veulent renverser l'argument décisif, est de prouver qu'ils sont libres d'associer une émotion quelle qu'elle soit avec n'importe quelle idée d'aimer la souffrance autant que le plaisir, le vice autant que la vertu; en un mot, de prouver que quelle que puisse être la fixité de l'ordre de l'ensemble des choses, celui de la pensée individuelle dépend des circonstances (1).

En d'autres termes, chaque homme est maître de sa volonté et peut se décider à agir ou à s'abstenir d'agir, montrant ainsi qu'il est en un sens un agent libre. Mais soit qu'il se décide dans un sens ou dans l'autre, il y a certaines causes agissantes dans son organisme qui sont responsables de cette décision. La fonction de la science est de préciser quelles sont ces causes. Tout ce que nous savons là-dessus c'est que tout homme est ce qu'il est, par suite de l'influence du milieu passé ou présent. Nous n'avons pas à entrer dans la controverse biologique entre les Weissmannistes et les Néo-Lamarckiens; car, soit que nous croyions avec l'un que le seul facteur du progrès est le pouvoir que possède la sélection naturelle de transmettre et de renforcer les caractères unis, ou

1. — *Hume withthelps to the Study of Berkeley*, ch. X, dans les *Collected Essays*, de Huxley, vol. VI, p. 220.

avec l'autre que les caractères acquis sont également transmis, nous avons affaire dans ces deux cas à l'action de l'une des formes du milieu passé. Ni les Weissmannistes, ni les Néo-Lamarckiens ne nient le fait évident de l'influence du milieu présent sur l'individu comme tel.

Donc, puisque l'homme, comme tout autre être, est ce qu'il est à cause de son milieu passé et présent, — c'est-à-dire le milieu de ses ancêtres aussi bien que le sien propre, — il est clair que si nous connaissions tous les faits relatifs à son milieu passé et présent, nous serions dans une bien meilleure situation pour prévoir avec une certaine précision les actions de chaque être humain. Quoique un homme soit libre de voler ou de ne pas voler, nous sommes dès maintenant assez sûrs en prédisant que dans des circonstances ordinaires un honnête homme ne volera pas. Les caractères innés et acquis sont tels que, dans certaines conditions, il dirigera toujours ses actions dans un certain sens.

En ce qui concerne le milieu physique, la question est très simple. S'il est vrai qu'un Esquimau peut parfaitement être libre d'aller tout nu, ce n'est pas un grand abus de la fantaisie que de prétendre qu'aucun Esquimau sain n'agira ainsi tant qu'il demeurera dans les régions Arctiques. Lorsque nous quittons le milieu physique pour en venir au milieu social,



comme nous le faisons nécessairement en discutant la doctrine de l'interprétation économique, l'essence de la question n'est pas beaucoup changée.

La théorie du milieu social réduite à ses plus simples éléments, signifie que, encore que l'individu soit moralement et intellectuellement libre de choisir son action personnelle, le champ de son choix sera largement influencé par les circonstances, les traditions, les habitudes et les coutumes de la société qui l'environne. Je puis individuellement admettre la polygamie et je puis être parfaitement libre de décider si je prendrai une ou deux femmes; mais si je vis en dehors de l'Utah, il y a de grandes chances pour que je sois guidé en ceci dans ma décision par la loi et la coutume sociale, à me contenter d'une seule épouse. Le dicton commun que la religion d'un homme lui est appropriée nous fournit une autre illustration. Le fils d'un mahométan peut choisir de devenir chrétien, mais on peut prédire avec certitude que dans l'avenir immédiat la grande majorité des Turcs restera mahométane.

La négation de la théorie du milieu social exclut la conception même de loi dans les sciences morales. Elle rendrait impossible l'existence de la statistique, du droit, de l'économique, de la politique, de la sociologie, ou même de l'éthique. Qu'entendons-nous par une loi sociale? La loi sociale signifie que parmi les

myriades de décisions des agents présumés libres qui composent une communauté donnée, on peut découvrir une certaine tendance générale ou une uniformité d'action, dont on s'écarte assez peu pour que cela n'altère pas la valeur essentielle de la proposition générale. Dans une race de cannibales, le fait pour un sauvage quelconque de s'abstenir de chair humaine n'influera pas sur l'histoire de cette tribu; dans le système industriel actuel, l'offre de la part d'un employeur quelconque de doubler le salaire habituel de ses ouvriers n'aura pas d'effet appréciable sur les relations générales du capital et du travail. Les considérations déterminantes sont toujours les considérations sociales. Au fond, évidemment, l'individu est l'unité, et tout individu peut être conçu, au moins idéalement, comme un agent libre. Mais pour les individus vivant en société, les théories qui influencent le progrès sont les choix sociaux, c'est-à-dire le choix de la majorité. La décision d'un individu quelconque n'a d'importance que dans la mesure où son influence entraîne la grande majorité et, dans ce cas, elle n'est plus un jugement individuel, mais devient celui de la majorité (1).

1. — Pour une application de cette doctrine à la théorie économique, voir un article de l'auteur de cet ouvrage sur les Eléments sociaux dans la théorie et la valeur. « *Social Elements in the Theory of Value* » dans le *Quarterly Journal of Economics,* juin 1901.

C'est la raison pour laquelle la « théorie du grand homme » de l'histoire a pour ainsi dire disparu. Personne, à la vérité, ne nie la valeur des grands hommes, ou l'importance vitale de ce que Matthew Arnold appelle la survivance (*remnant*). Sans les grandes envolées de pensée et les actes décisifs des grands conducteurs d'hommes, les progrès du monde auraient été sans aucun doute considérablement retardés. Mais il est peu de personnes qui méconnaissent aujourd'hui la subordination essentielle dans laquelle le grand homme se trouve à l'égard du plus vaste milieu social, au milieu duquel il s'est développé (1).

Aristote, le plus grand penseur de l'antiquité, a défendu l'esclavage, parce que l'esclavage faisait à cette époque partie ingérante de tout le système de la civilisation grecque. Un Jefferson aurait été aussi impossible en Turquie qu'un Pobyedonotseff aux Etats-Unis. Phidias est aussi inconcevable en Chine que Léonard au Canada. D'un autre côté, les résultats attribués aux grands hommes sont très souvent, en grande partie, le résultat de forces dont ils

---

1. — Dans son intéressant essai sur « les Grands Hommes et leurs milieux », le professeur William James dit un grand nombre de choses auxquelles on doit souscrire, en particulier, relativement à l'interprétation géographique de l'histoire, mais il oublie le point principal quoique il y fasse allusion pp. 226-227. Voir *The Will to believe and other Essays* (1897).

ont été seulement les agents heureux. César a érigé l'empire romain, mais l'empire aurait, sans aucun doute, atteint son apogée avec ou sans César. Napoléon a un moment transformé la face de l'Europe, mais la France d'aujourd'hui serait, suivant toutes probabilités, la même dans son essence si Napoléon n'avait jamais vécu. Washington et Lincoln ont assurément exercé l'influence la plus profonde sur leur époque, mais il est à peine douteux que finalement la Révolution aurait triomphé et que la révolte aurait été vaincue, même si Washington et Lincoln n'avaient jamais existé.

Encore que son apparition à un moment particulier nous semble une question de hasard, le grand homme n'influence la société que lorsque la société est prête pour lui. Si la société n'est pas prête pour lui, il est appelé, non pas un grand homme, mais un visionnaire, ou bien il échoue. Exactement comme dans la vie animale par le milieu, de même dans la vie humaine, le grand homme ne peut réussir d'une façon constante que si le milieu social est mûr. Les biologistes nous disent que la variation des espèces est la cause de tous les progrès, mais que la limite extrême de la variation réussissant du type originaire dans un cas quelconque, n'excède pas un faible pourcentage. Le grand homme représente l'extrême limite de variation heureuse dans la race humaine. C'est à lui que le progrès semble dû, et c'est à lui que sou-

vent, dans une large mesure, il est dû. Mais nous ne devons pas oublier que, même alors, la grande majorité de ses caractéristiques sont celles de la société qui l'entoure, et qu'il est grand parce qu'il aperçoit plus exactement que nul autre les tendances fondamentales de la communauté dont il fait partie et parce qu'il exprime mieux que les autres l'esprit réel de l'époque dont il est l'incarnation supérieure (1).

C'est pourquoi, c'est une position évidemment incorrecte du problème que d'affirmer que la théorie de l'interprétation économique ou la théorie du milieu social, dont elle constitue une partie, est incompatible avec la théorie du libre arbitre. Si, par déterminisme, nous entendons inexactement le fatalisme moral, c'est que nous ne nous rendons pas compte du tout du déterminisme (2). Appeler la doctrine

1. — Une tentative intéressante d'étude détaillée des causes de la présence des grands hommes dans un pays particulier et dans un domaine particulier a été faite par H. Odin, professeur à l'Université de Sofia, dans son ouvrage en deux volumes *Genèse des Grands Hommes*, 1895. L'auteur s'applique spécialement à l'étude des grands hommes dans la littérature française et conclue que c'est le milieu social et économique et non la force de l'hérédité ou le hasard qui est le facteur capital dans ce phénomène.

2. — Le passage quelquefois cité de Marx, *Das Kapital*, III, II, p. 355, ne se réfère pas au problème général du déterminisme comme Masaryk (*Grundlagen des Marxismus*, p. 232) semble le croire, mais à la liberté dans le sens de la libération de la nécessité de travailler la journée entière dans une manufacture sans avoir de temps pour son amélioration personnelle.

générale déterminisme économique, comme on le fait quelquefois en France, est donc chose tout à fait erronée. La théorie du milieu social n'implique en aucune façon le fatalisme. Les arrangements sociaux sont des arrangements humains, et les êtres humains sont, dans le sens indiqué, libres de prendre des décisions et de faire des choix sociaux; mais ils seront invariablement guidés dans leurs décisions par la somme des idées et des impressions qui leur ont été transmises par héritage et par le milieu. En tant que les grands hommes influencent le marché du progrès, ils ne peuvent le faire que dans la mesure où ils peuvent amener la communauté à accepter certaines idées nouvelles comme quelque chose en harmonie avec leur milieu et leurs aspirations.

Etant donné un certain état des conditions, la grande masse de la communauté se décidera à agir dans un certain sens. La loi sociale repose sur l'observation que les hommes choisiront une direction d'action en harmonie avec ce qu'ils conçoivent comme leur bien-être, et sur l'observation subséquente que l'idée même d'une société organisée implique qu'il se trouvera une majorité pour entretenir l'idée commune quant à ce qui est leur bien-être.

Si les conditions changent, les idées communes changeront avec elles. Les conditions, en tant qu'elles sont de caractère social, sont vraiment créées par les hommes, et peuvent

être modifiées par les hommes, il n'y a rien de fataliste dans le progrès (1). Mais c'est, après tout, les conditions qui, à cause de leur action directe ou de leur réaction sur les individus, sont, à un moment donné, responsables du courant général de la pensée sociale.

Donc, dans la mesure où la théorie de l'interprétation économique est simplement une partie de la doctrine générale du milieu social, l'affirmation qu'elle conduit nécessairement à un fatalisme aveugle est dénué de fondement; les hommes sont le produit de l'histoire, mais l'histoire est faite par les hommes (2).

---

1. — Il est impossible de parler autrement qu'en termes respectueux du professeur James. Les limites de ce que nous pouvons tolérer, néanmoins, sont presque atteintes lorsque nous trouvons des propositions aussi extrêmes que celle-ci : « Je ne puis considérer le langage de l'école sociologique contemporaine sur les causes générales et les moyennes que comme le plus pernicieux et le plus immoral des fatalismes. » Voir le chapitre sur l' « Importance des Individus » dans *The Will to believe*, p. 262. Ceci montre évidemment une remarquable incompréhension de la nature de la loi sociale.

2. — Ceux que la discussion de cette question par les socialistes intéresse, peuvent se référer aux articles de Kautsky, Bernstein et Mehring, dans *Die Neue Zeit*, XVII (1899), II, pp. 4, 150, 268 et 845. Engels y a aussi touché à plusieurs reprises dans son *Anti-Dühring* et dans son *Ludvig Feuerbach* (2e édit., 1895), p. 44, et plus complètement dans sa lettre de 1894 publiée dans *Der Sozialistische Akademiker* (1895), p. 373, et réimprimée par Woltmann dans *Der Historische Materialismus*, p. 250.

CHAPITRE II

La Loi historique et le Socialisme

La seconde objection à la théorie en discussion est étroitement rattachée à la première. L'interprétation économique de l'histoire présuppose qu'il y a des lois historiques. Pourtant ceci est contesté par certains.

Ceux toutefois qui dénient l'existence de lois historique raisonnent évidemment sous l'influence d'un malentendu. Ce qu'ils veulent dire c'est que l'énoncé d'une loi historique particulière est faux, ou que les causes de quelque événement historique déterminé sont si complexes et si obscures qu'il est tout à fait impossible de construire une explication générale. Mais ils ne peuvent pas entendre que les lois historiques n'existent pas. Le simple fait que nous n'avons pas découvert une loi ne prouve pas qu'il n'y en a pas.

Qu'entend-on par une loi scientifique ? Une loi est une proposition explicative des relations effectives entre les faits. Le processus de la pensée humaine nous permet de classifier les ressemblances et les différences dans les myriades de phénomènes de la vie et de dégager l'unité que recouvrent ces différences. Cette unité se manifeste à nous sous la forme d'une

relation causale d'un phénomène à un autre. Lorsque nous avons réussi à affirmer la relation de cause à effet, nous sommes capables d'établir la loi. Mais notre impuissance à découvrir la loi ne met pas obstacle au fait même de son existence. Les rapports entre les étoiles existent depuis le commencement du monde, la découverte de la loi qui nous permet d'expliquer ces rapports est le résultat du progrès scientifique (1).

Ce qui est vrai des sciences exactes est également vrai des sciences sociales, avec la différence que les sciences sociales sont incommensurablement plus complexes à cause de la plus grande difficulté d'isoler le phénomène à étudier et de répéter les expériences. Mais nier l'existence des lois sociales, par exemple, simplement parce que quelques lois particulières qui ont été énoncées peuvent avoir été convaincues d'inexactitudes, serait renouveler l'erreur commise autrefois par quelques-uns des plus

---

1. — Ceci n'implique pas évidemment que la loi possède une existence objective en dehors de nos aperceptions. L'examen de ce problème appartient à la science de l'épistomologie. Les questions du « Ding an Sich » et des limites nécessaires de la pensée humaine n'ont pas place dans cette discussion, et n'ont aucune portée sur l'objection spéciale à laquelle on fait allusion ici. Car, l'affirmation en question n'est pas que les lois historiques n'ont pas d'existence objective mais qu'il n'est pas possible pour nous de construire une explication adéquate des relations causales.

extrêmes des économistes de l'école historique et qui ne sont pas encore aussi rares qu'elles devraient l'être. L'obéissance à la loi ne signifie pas que la loi est la cause du phénomène qui va se produire — car cela est absurde, mais simplement que la loi apporte une explication de cette survenance.

Mais l'histoire rapporte les actions des hommes dans la société. Ce n'est pas seulement la politique du passé, comme le dit Freeman, mais l'économique du passé, l'éthique du passé, et le droit du passé, et tout autre espèce d'activité sociale du passé. Mais si chaque phase de l'activité sociale consitue la matière d'une science séparée avec son appareil de lois scientifiques, l'ensemble de l''activité sociale, qui dans son incessante transformation, forme la chaîne et la trame de l'histoire, doit également être soumise à une loi. Toute l'activité sociale peut être regardée du point de vue de la coexistence des phénomènes ou de celui de la succession des phénomènes. Dans un cas nous arrivons aux lois statiques, dans l'autre aux lois dynamiques. Les lois de l'histoire sont des lois dynamiques des sciences sociales ou de la science sociale *par excellence*. Dénier l'existence des lois historiques, c'est soutenir qu'on ne peut rien trouver dans la vie humaine qui ressemble à une cause et à un effet.

La troisième objection à la doctrine est son prétendu caractère socialiste. A ceci on peut répliquer que si la théorie est vraie, la conclusion à laquelle elle conduit n'importe pas le moins du monde. Refuser d'accepter une loi scientifique parce que quelques-uns de ses corollaires nous déplaisent, c'est faire preuve d'une lamentable incapacité à concevoir les conditions élémentaires du progrès scientifique. Si la loi est vraie, nous devons conformer nos vues à la loi, et ne pas essayer de modeler la loi d'après nos vues.

Mais nous ne sommes pas, heureusement, réduits à une semblable alternative. Car, nonobstant l'opinion ordinaire contraire, il n'y a rien de commun entre la doctrine de l'interprétation économique de l'histoire et la doctrine du socialisme, excepté le fait accidentel que le fondateur des deux théories s'est trouvé être le même homme. Karl Marx a créé le « socialisme scientifique » si, par cette expression curieuse, nous entendons sa théorie de la plus-value et les conclusions qui en découlent. Karl Marx a aussi créé l'interprétation économique de l'histoire, et pensait que sa propre version de cette interprétation serait un rempart pour sa théorie socialiste. Et la plupart de ses successeurs ont pensé de même. Ainsi Mehring nous dit que « l'idéalisme historique dans ses manifestations variées, théologiques, rationalistes et maté-

rialiste, est la conception de l'histoire de la classe bourgeoise, comme le matérialisme historique est celle de la classe ouvrière » (1).

Il est cependant clair que les deux choses n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Nous pouvons admettre que les facteurs économiques influencent en première ligne le progrès; nous pouvons conclure que les forces sociales plus que les fantaisies individuelles, font en dernier ressort, l'histoire; nous pouvons peut-être même admettre l'existence des luttes de classes; mais admettre tout cela ne nous conduit pas nécessairement à aucun semblant de socialisme. Le socialisme scientifique nous enseigne que la propriété privée du capital est destinée à disparaître; l'interprétation économique de l'histoire appelle notre attention, parmi d'autres choses, sur l'influence que le capital privé a exercé sur le progrès. La grande majorité des penseurs de l'économie politique de nos jours croient — comme résultat de leurs études historiques, que le principe de la propriété privée est un résultat logique et salutaire du développement humain, néanmoins, ils peuvent être disposés à affirmer la nécessité du contrôle social: les Néo-Marxistes eux-mêmes, comme Bernstein par exemple, sont en désaccord avec le point de vue de Marx, quant à l'avenir immédiat de la lutte de classe et considèrent que sa doctrine

1. — Mehring. *Die Lessing-Legende*, p. 500.

« du cataclysme immanent de la société capitaliste » a été démentie par les faits de la deuxième moitié du XIX[e] siècle qui se sont produits depuis que sa théorie était proposée. Pourtant, pas un instant Bernstein ne voudrait abandonner sa croyance à l'interprétation économique de l'histoire telle que nous l'avons exposée (1).

En fait, l'application socialiste de l'interprétation économique de l'histoire est extrêmement naïve.

Si tant est que l'histoire nous enseigne quelque chose, c'est que les changements économiques transforment la société par étapes lentes et graduelles. Le développement de la société féodale a duré des siècles; il a fallu des siècles au capital privé pour faire passer la féodalité à la société industrielle moderne. La marque caractéristique du système manufacturier moderne, encore dans son enfance, est la prédominance de l'entrepreneur individuel ou corporatif sur une immense échelle, comme nous le voyons personnifié dans le mouvement actuel des trusts aux Etats-Unis. Supposer que la propriété privée et l'initiative privée, qui sont les vrais secrets de tout le mouvement moderne,

---

1. — Dans son plus récent ouvrage, Bernstein parle de la — « realistiche Geschichtsbetrachtung die in ihren Hauptzügen unwiderlegt geblieben ist » — *Zur Geschichte und Theorie des Sozialismus* (2[e] édit., 1901), p. 285.

fassent place immédiatement à la propriété collective qui est l'idéal des socialistes, est fermer les yeux à la signification des faits réels et à l'enseignement de l'histoire elle-même (1). Rodbertus était au moins plus logique que Marx lorsqu'il affirmait que le triomphe du socialisme serait l'œuvre d'un avenir lointain.

Le socialisme est une théorie de ce qui devrait être, le matérialisme historique est une théorie de ce qui a été. L'une est théologique, l'autre est descriptive... L'une est un idéal spéculatif (2), l'autre est un canon d'interprétation. Il est impossible de voir aucune connexion entre deux conceptions si divergentes. Même si l'une des théories économiques de Marx était entièrement fausse, ce fait seul n'invaliderait à aucun degré la doctrine générale de l'interprétation économique. Il est parfaitement possible d'être l'individualiste le plus déterminé, et en même temps un défenseur ardent de la doctrine de l'interprétation économique. En fait, les écrivains qui font aujourd'hui les applications les plus heureuses de l'interprétation économique ne sont pas socialistes du tout. Nous pouvons

1. — Marx, à la vérité, dans un passage prédit la formation des trusts. Mais, lui-même, aussi bien que ses successeurs, méconnaît le fait que le capital concentré comme le capital divisé, donne ses meilleurs résultats sous l'aiguillon de l'initiative individuelle et de la responsabilité personnelle.

2. — Les « socialistes scientifiques » contestent cela, mais en vain.

être d'accord avec la doctrine générale et pourtant refuser d'accepter les idéals quelque peu fantaisistes du non-socialiste Loria; nous pouvons être d'accord sur la doctrine générale, et pourtant refuser d'accepter les idéals également fantaisistes du socialiste Marx. Le socialisme et le « matérialisme historique » sont au fond des conceptions entièrement indépendantes.

De plus encore nous devons distinguer entre le principe de l'interprétation économique en général et quelque application particulière du principe. Lorsque l'expression « matérialisme historique » est énoncée en Allemagne ou dans des cercles socialistes étrangers, chacun immédiatement pense à Karl Marx, parce qu'il a été virtuellement le seul écrivain en Allemagne à tenter une explication consistante de l'histoire par des données économiques.

Le « matérialisme historique » et le Marxisme en sont ainsi venus à être considérés comme synonymes. Dans d'autres pays, toutefois, nous trouvons beaucoup de versions différentes de la théorie. Pour ne parler que de l'Amérique, Gunton, Patten et Brooks Adams qui ne sont en aucune façon en parfait accord ensemble, sont d'accord en assignant l'importance principale aux facteurs économiques. Pourtant chacun de ces écrivains refuserait énergiquement d'être mis dans la même catégorie que Marx.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la

validité de quelque explication particulière des faits historiques d'après les données économiques. Nous essayons de démontrer jusqu'à quel point la théorie de l'interprétation économique en général est soutenable comme principe. Faire dépendre l'admission ou le rejet du principe général d'une application particulière serait d'une étroitesse de vue extrême. Le problème de la vérité de l'interprétation économique n'est pas nécessairement lié à la version marxiste d'une telle interprétation. De même que l'économie marxiste ne doit pas être confondue avec l'économique en général, de même l'interprétation marxiste de l''histoire n'est en aucune façon synonyme de l'interprétation économique en général.

Mais s'il est vrai que le socialisme et le matérialisme historique ne soient ainsi en aucune façon nécessairement liés, il ne s'ensuit pas qu'il ne puissent être tous les deux également erronés.

Tout ce que nous avons essayé de prouver ici est que la fausseté du socialisme ne prouve par elle-même et en soi la fausseté de l'interprétation économique. Le fait qu'un argument est mauvais n'implique pas que les autres arguments sont bons. La validité de l'interprétation économique de l'histoire est toujours ouverte à la discussion et il ne peut en être décidé qu'après une étude de considérations beaucoup plus importantes.

Note de la seconde édition. — Peut-être l'écrivain le plus distingué de l'école socialiste « revisionniste », le Dr Michael Tugan-Baranowsky a-t-il abandonné l'une après l'autre toutes les prétentions du « socialisme scientifique ». Une grande partie de son récent ouvrage « *Theoretische Grundlagen des Marxismus* » (1905), est consacré à l'interprétation économique de l'histoire. Dans la mesure où la « version matérialiste de l'histoire » de Marx implique l'existence de la lutte de classe comme la seule explication du progrès, Tugan-Baranowsky la qualifie d'erreur fatale (*grösster Irrtum*). Il reconnaît le fait cependant que cette seconde doctrine (celle de la lutte de classe) n'est en aucune façon une conclusion logique de la première doctrine (celle que les facteurs matériels économiques sont les éléments déterminants en histoire). En d'autres termes, il reconnaît ce qui avait été soutenu dans les pages précédentes, que la version socialiste marxiste de l'interprétation économique de l'histoire n'est ni inévitable, ni défendable; Tugan-Baranowsky en vient alors à la théorie de la valeur travail; la doctrine de la plus-value, la doctrine de l'appauvrissement, et la doctrine catastrophique de la Société, montrant que chacune d'entre elles n'est pas désormais soutenable en face des critiques formulées par les économistes. Qu'est-ce qui reste alors, pouvons-nous demander, du socialisme scientifique ?

CHAPITRE III

Les facteurs spirituels en histoire

Jusqu'ici nous avons exposé la théorie de l'interprétation économique de l'histoire et nous avons étudié quelques-unes des objections qui sont communément exposées. Il reste encore parmi les critiques que l'on rencontre le plus fréquemment deux points qui semblent quelque peu formidables. De ces deux points, peut-être le plus important est-il celui qui figure en quatrième sur notre première liste (1), à savoir l'objection que la théorie de l'interprétation économique néglige les forces éthiques et spirituelles en histoire.

A la vérité il faut avouer que les essais faits jusqu'ici par les interprètes « matérialistes de l'histoire » pour répondre à l'objection n'ont pas été couronnés de beaucoup de succès (2).

---

1. — V. *suprà*, p. 96.

2. — Cfr. spécialement la controverse soutenue entre l'anglais Bax et l'allemand Kautsky, dans *Die Neue Zeit*. Pour Bax, voir vol. XV, pp. 175, 685 ; pour Kautsky voir vol. XIV, p. 652, et vol. XV, pp. 231, 260. Cfr. également Mehring, *Die Lessing-Legende*, p. 463, et l'essai de Bernstein, dans *Die Neue Zeit*, vol. XI, p. 782. Bernstein a aussi traité le sujet dans ses plus récents ouvrages.

Pour les socialistes français, voir Labriola, *Essais sur la Conception Matérialiste de l'Histoire* (1897) ; Lafar-

Néanmoins devant un examen plus serré, cette critique elle aussi en vient à être, à certains points de vue, de moins de poids qu'on ne l'a souvent supposé.

En effet, quel est, après tout, le domaine des forces spirituelles ou éthiques ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de distinguer entre l'existence de la loi morale et sa genèse. L'inobservation de cette distinction est largement responsable de la confusion de pensée qui prévaut encore. Du point de vue historique, il n'est plus permis désormais raisonnablement de douter que toute l'éthique individuelle est le produit des forces sociales. Les actions morales sont de deux sortes: celles qui affectent directement les autres individus, et celles qui affectent seulement l'individu lui-même. Dans la première classe comprenant aujourd'hui la grande masse des activités auxquelles nous appliquons la dénomination d' « éthiques », la sanction était originairement de caractère social. La conception du péché ou de l'immoralité n'est pas la conception primitive.

Historiquement, nous trouvons d'abord des crimes et des délits, c'est-à-dire des offenses contre la société dans son ensemble ou contre les individus faisant partie de la société; c'est seulement d'une époque beaucoup plus tardive

---

gue, *Idéalisme et Matérialisme* (1895) ; et Deville, *Principes Socialistes* (1896).

que l'idée se fait jour d'une offense contre Dieu ou contre la loi morale telle qu'elle est reflétée dans la conscience individuelle. Une fois que l'on fut parvenu à la conception du péché, celle-ci fut, il est vrai, graduellement élargie, de façon à comprendre les autres offenses; à tel point que, aujourd'hui, l'accomplissement d'un crime ou d'un délit constitue un péché. Mais, historiquement, les péchés ne furent pas reconnus comme tels avant les délits et les crimes.

Parmi les brutes, il n'y a suivant toutes probabilités rien de semblable à la moralité, aucune conception du bien ou du mal (1). La femelle peut protéger ses petits par instinct; mais soutenir que ceci est une action morale est, c'est le moins qu'on puisse dire, prématuré. Il conduit sans doute à la perpétuation de l'espèce et est ainsi un facteur puissant de sélection naturelle; mais il n'y a rien de moral dans l'action,

1. — La raison pour laquelle il n'est pas prudent de contester catégoriquement l'existence de la moralité parmi les animaux est que l'ancienne affirmation d'une différence psychique essentielle entre l'homme et les animaux s'est effacée devant le résultat des recherches nouvelles. La biologie comparative a prouvé que le phénomène psychologique se rencontre très bas dans la vie animale. Quelques auteurs professent même qu'ils le trouvent chez les classes les plus basses des êtres — si basses vraiment que même la question de savoir s'ils appartiennent au règne végétal ou animal est douteuse. Pour un exposé de vulgarisation, voir Binet, *The Psychic life of micro-organism* (1894). Les opinions de Binet ne sont toutefois pas partagées par les biologistes les plus conservateurs.

à moins que nous ne veuillions appliquer le terme « moral » à tout acte — instinctif ou de volition — qui est fait en vue de la permanence de l'espèce. A la vérité, la moralité dans son origine implique l'utilité; mais l'utilité n'entraîne pas nécessairement la moralité. Même si nous croyons à la moralité des animaux, il n'en est pas moins que les chercheurs de l'avenir expliqueront son origine suivant des données très semblables à celles de la moralité humaine.

En ce qui concerne l'institution de la société humaine, nous sommes sur une base plus sûre, et nous pouvons suivre l'éclosion d'un développement moral. Chez les peuples primitifs, ceci existe encore presque à tous les degrés de sauvagerie, les seules fautes qui soient reconnues sont, même aujourd'hui, les fautes contre la horde ou le clan, c'est-à-dire ce que nous appellerions les fautes publiques (*public offenses*) ou crimes.

La trahison, l'inceste et la sorcellerie sont les trois grands crimes typiques que l'on trouve presque universellement. Ce sont des fautes contre la société, parce que, d'après le jugement du peuple, elles mettent en péril l'existence même de la société. Au début, il n'y a pas de notions de péché en dehors de ces fautes. Les mots « bons » ou « mauvais » sont invariablement appliqués aux seules actions qui affectent le groupe social. La conception même du mal est une conception sociale. Certaines actions

viennent à être considérées comme mauvaises, parce quelles sont socialement nuisibles. Elles sont punies par la société dans son ensemble, et la cause de leur punition se trouvera en ce que la société a conscience que ce sont des infractions aux coutumes sociales fondamentales qui ont été si laborieusement développées. Car ces coutumes sont « les enseignements de la mère nature passant par des générations innombrables d'ancêtres sauvages. Ce sont des enseignements de nécessité sociale, de sélection sociale, et en ces matières faillir à comprendre ou refuser d'obéir signifie la destruction inévitable du groupe social, signifie la mort sociale (1).

Ce qui a été dit des crimes s'applique aussi aux délits. La première faute du sauvage primitif à l'égard de son compagnon n'emportait pas avec elle plus de signification morale que ne le fait aujourd'hui le meurtre d'un animal par un autre. L'action violente et la représaille étaient originairement chez les hommes ce qu'elles sont encore avec les brutes, la forme recouverte par le désir de la domination physique. La lutte de l'animal pour l'existence n'est ni morale ni immorale, elle est anormale. Toutefois, aussitôt que la faute d'un homme à l'égard d'un autre homme a été prise en considé-

1. — Hall, *Crime in ists relation to social Progresse.— Columbia University Studies in History Economics and Public Law*, XV (1902), p. 55.

ration par la société, aussitôt que la représaille a été réglementée par la coutume sociale ou la loi, la punition a été consacrée par une sanction sociale, et l'acte continue à être regardé comme répréhensible. Lorsque les êtres humains s'aperçurent que certaines actions dirigées contre leurs compagnons étaient suivies d'une réprobation sociale, ou d'une vengeance individuelle soutenue par l'approbation sociale, il ne leur fallut pas longtemps pour apprendre que s'ils tenaient à leur existence dans la société, il leur fallait s'abstenir de telles actions. Dans les contestations d'homme à homme, chaque individu a toujours une chance de victoire. C'est pourquoi il n'a pas la certitude qu'un acte donné sera suivi d'une conséquence dommageable pour lui. Mais contre un groupe social, l'individu est sans pouvoir et sa chance d'échapper du châtiment est légère.

Au cours des âges, les coutumes sociales deviennent si rigides que toute déviation de l'usage habituel en vient à être regardé non seulement comme extraordinaire, mais comme positivement dangereux et par suite répréhensible. La crainte de la désapprobation sociale et l'espoir de l'approbation sociale deviennent les forces qui conduisent aux idées originales de bien et de mal appliquées aux actions sociales de l'individu.

Il n'y a pas lieu de discuter ici la question de savoir si c'est la conception du délit ou celle du

crime qui est historiquement la première. La plupart des écrivains soutiennent que les délits ont précédé les crimes, et il est incontestablement vrai que beaucoup de délits sont graduellement transformés en crimes. D'un autre côté, il est presque également certain que quelques crimes ont précédé les délits. L'adultère était un crime comme l'inceste avant d'être un délit. Quoi qu'il en soit, le point important pour nous, c'est que, à la fois, les délits et les crimes sont des fautes comportant une sanction sociale et que avant que la sanction sociale existât, il n'y avait pas d'idée semblable à celle de péché ou d'immoralité applicable aux actions d'un homme envers un autre.

Les études philologiques elles-mêmes fournissent une indication claire de l'origine sociale de la conception de moralité. Le mot *éthique* « ethical » est dérivé de ἦθος, qui signifie coutume sociale ou usage; de même que le mot *moral* que Cicéron nous dit avoir forgé à l'imitation du grec (1), est dérivé de *mos,* signifiant précisément la même chose que ἦθος. De même le terme allemand signifiant moral, *sittlich* est dérivé de *Sitte* ou usage social. C'est la société qui a mis l'empreinte originale sur la conception même de moralité.

Non seulement l'idée de moralité est un pro-

1. — Cicero, *De fato,* chap. I.

duit historique, mais le contenu de la moralité change avec l'état de la civilisation ou avec la classe sociale. L'homicide était, à une certaine époque, aussi peu immoral que le meurtre d'un animal par un autre; il était simplement amoral. Même aujourd'hui, il n'est pas immoral s'il est commis par un soldat en temps de guerre; il ne devient un meurtre, que s'il est commis lorsque le même individu agit à quelque autre titre que celui de membre de l'armée. De même, relativement à quelques autres actes, il n'est pas tout à fait certain qu'ils soient bons ou mauvais. Par exemple, la ruse (*deception*) pratiquée par le général Funston, pour prendre au piège Aguinaldo, est considérée par quelques-uns comme n'étant pas tout à fait fautive (*wrong*), parce qu'elle a à peine violé, si tant est même qu'elle ait violé du tout, les usages sociaux des conventions civilisées dans la guerre, à supposer qu'on veuille reconnaître qu'il y a une différence entre la guerre civilisée et la guerre non civilisée. D'autre part, le pillage par quelques-uns des alliés des trésors de Pékin et de Tien-Tsin, est considéré par presque tout le monde comme immoral, parce que c'était devenu depuis quelque temps une coutume réprouvée par la conscience sociale des peuples les plus civilisés.

La concurrence est toujours la règle dans la vie des affaires, les économistes ne l'appellent ni morale ni immorale. Mais la concurrence

entre les membres du plus petit groupe social qu'est la famille, n'est plus désormais regardée comme défendable, parce qu'il a été reconnu depuis longtemps par la majorité de la société, dans son ensemble que le bien-être social devait être au total poussé plus loin par la pratique de la coopération familiale. S'emparer de la propriété privée sans compensation est ordinairement considéré comme immoral, mais lorsque la maison d'un homme est détruite pour empêcher un incendie, l''acte n'est condamnable ni moralement ni légalement à raison de la prédominance des considérations sociales.

Ainsi, la conception du bien et du mal ne s'attache à aucune action particulière, parce que la même action peut, sous des circonstances différentes et suivant qu'elle est appliquée à des stades sociaux différents, être tour à tour bonne et mauvaise. De ce que les considérations sociales font que les actions sociales de l'individu sont bonnes ou mauvaises; l'idée du bien ou du mal lui-même est un produit social.

Ce que nous avons dit ainsi jusqu'ici, est vrai tout d'abord des actions sociales des individus ou des actions entre les hommes. Toutefois, le principe est également applicable à la seconde classe d'actions morales indiquée ci-dessus, à savoir celle qui semble au premier abord affecter seulement l'individu. Un individu peut être coupable, par exemple, de quelque pratique

particulière sur lui-même que l'on considère couramment comme n'étant pas bonne pour lui ou comme étant un vice. A proprement parler, cependant tout ce que l'on entendait originairement était que cela ne convenait pas à son bien-être physique ou matériel. Le whisky n'est pas bon pour un enfant ordinaire; le whisky est bon pour un malade. Dans la conception originale du bien (*good*), il n'y a pas d'idée de moralité de bien ou de mal (*right or wrong*). Si un animal se gorge jusqu'à l'indigestion, nous n'attribuons pas un caractère moral à cette action. Lorsque le sauvage isolé se mutile pour la première fois lui-même, il n'y est aucune pensée de droit ou de faute, mais seulement de ce que pouvaient être les conséquences physiques ou matérielles, abstraction faite de ce que ces circonstances résultaient des forces naturelles ou de l'interposition de quelque esprit surnaturel ou démon.

De même, qu'un individu appelle bonnes ces choses qui assurent son bien-être matériel, de même, la société appelait bonnes les choses qui contribuèrent à continuer son existence. Toutefois, aussitôt que l'idée de l'avantage social se fait jour, nous atteignons la conception de moralité. Une action est maintenant blâmée ou admirée, suivant qu'elle conduit ou non au bien-être social, et une coutume datant de longtemps fait que l'individu conforme ses actions et ses idées au jugement social, c'est-à-dire crée

en lui-même le sentiment du droit ou de la faute.

Ainsi, ce qui est bon physiquement pour l'individu ne devient bon moralement que lorsque le témoignage social a été fourni. Puisque cette corroboration éthique est le résultat de forces sociales, il est clair que les actes qui n'ont originairement qu'une signification physique pour l'individu acquièrent graduellement une signification éthique par l'assurance qu'elles conduiront à certaines conséquences sociales. Un membre d'une société moderne qui continuellement acquerra certaines caractéristiques qui le rendront odieux à ses compagnons ou qui seront de mauvais exemples aux autres. Dans les deux cas, ce sont les considérations sociales qui attachent une signification morale à ce qui est au fond simplement un acte physique individuel.

C'est seulement lorsque les hommes ont appris à vivre en société et lorsqu'ils en sont venus à craindre que quelque pratique individuelle ne réagisse sur leurs idées ou leurs actions par rapport aux autres individus qu'ils apprennent à attribuer une qualité morale, même à des actes qui au premier abord ne semblent intéresser personne d'autre. La même chose est vraie des actions des hommes envers les animaux. Le simple fait de tuer un animal, n'est en soi ni bon ni mauvais; mais la cruauté envers les animaux est réprouvée à cause de son effet probable sur le caractère de l'homme

qui commet cet acte. Ainsi, tous les actes de l'individu, soit qu'ils semblent n'affecter que lui seul ou les autres ne deviennent bons ou mauvais que par suite de considérations sociales.

Toute moralité individuelle est le produit et le reflet de la moralité sociale (1). La conscience elle-même ou l'aptitude à distinguer entre le bien et le mal est le produit historique des

---

1. — La théorie de l'origine sociale de la moralité a été brillamment développée par von Ihering dans le second volume de son œuvre maîtresse, *Der Zweck im Recht* (1883; 2e édit., 1886). Von Ihering n'essaie pas d'appliquer la théorie à la doctrine générale envisagée ici. Dans la littérature anglaise, la première étude du sujet se trouve dans Darwin, *Descent of Man*, chap. IV. Sur une intéressante addition à la théorie de l'origine sociale de la moralité, cfr. les passages brillants mais très incomplets de W. K. Clifford, dans ses articles « *On the Slentific Basis of Morals* » et « *Right and Wrong* », publiés originairement en 1875 et réimprimés dans ses *Lectures and Essays*, II (1879), spécialement pp. 111, 112, 114, 119-123, 169, 172-173. L'admirable ouvrage d'Alexandre Sutherland, *The origin and growth of the moral instinct* (1898), base le développement de la moralité sur la croissance de la sympathie dans la famille. Ainsi il nous dit que « avec les usages qui se sont développés à l'intérieur de la famille s'est constituée la moralité; ceux qui se sont établis entre les familles sont devenus la loi », II, p. 138; ou encore « la vraie moralité se développe à l'intérieur de la famille », II, p. 146; ou encore « les règles morales relatives au sang versé, à l'honnêteté, à la vérité, à la chasteté, sont toutes par naissance d'origine familiale », II, p. 151. Sutherland oublie cependant que dans la société primitive ce n'était pas la famille au sens moderne, mais la horde, le clan et la tribu qui formaient les groupes de

forces sociales. C'est pourquoi nous devons être d'accord avec Sutherland, lorsqu'il définit l'instinct moral comme « ce penchant inconscient qui va grandissant dans les esprits humains en faveur de celles parmi nos émotions qui conduisent au bonheur social (1). Nous pouvons également souscrire à cette proposition qu' « il n'y a pas de fondement d'aucune sorte à l'opinion soutenue par Kant Green et Sidwick avec tant d'autres, que ce sens intérieur (la conscience) est inné — un juge de notre conduite surnaturel, mystérieux et infaillible. Au contraire, ce que la société loue, l'individu apprendra en général à le louer et ce qu'il loue chez les autres, il s'en inspirera lui-même » (2).

Quelque vérité qu'il puisse y avoir dans la théorie intuitive ou transcendantale de l'éthique qui la regarde comme une partie du schéma cosmique, il n'est pas douteux que la moralité appliquée aux êtres humains est le résultat d'un

---

l'ensemble de la société. Le livre de Sutherland néanmoins est le premier écrit en anglais qui fasse ressortir clairement que la théorie utilitaire (sociale) de l'éthique n'a rien de « bas » ou de « sordide » en elle, mais est absolument compatible avec la vue la plus idéaliste de l'univers. Sur la première et la plus violente opposition des intuitionnistes, voir Miss Cobbes, « *Darwinism in Morals* » *Theological Review Avril* (1872), pp. 188, 191.

1. — Sutherland. *The origin and growth of the Moral Instinct*, II, p. 306.

2. — *Ibid.*, II, p. 72.

long processus dans lequel les forces sociales ont joué le rôle principal.

Telle est l'origine du sens moral dont l'existence et l'activité sont des faits incontestables de la vie humaine. Il exerce une influence profonde sur l'individu parce qu'il est la cristallisation de siècles d'influences sociales. Si lente toutefois a été la force accumulée de ces influences que l'individu oublie complètement son origine sociale et son importance. Mais, quoique la conscience existe comme une catégorie séparée, elle ne conduit pas à une vie entièrement indépendante. C'est comme l'instinct avec les animaux — des siècles d'expérience chèrement achetée ont servi à donner une empreinte presque indélébile aux habitudes des animaux jusqu'à ce qu'un certain mode d'action soit suivi instinctivement (1). Toutefois l'empreinte n'est pas absolument indélébile. De même que l'instinct est dans son ori-

1. — Ce n'est pas ici le lieu de discuter les diverses théories de l'instinct. On peut trouver une discussion élémentaire dans *Darwinism*, d'Alfred Russel Wallace, p. 441, et une plus technique dans *Essays and Instinct*, de C. L. Morgan. Il suffira ici d'extraire cette citation de Romanes : « On peut montrer avec une grande évidence que les intérêts peuvent provenir soit d'une sélection naturelle fixant des habitudes sans but, qui ont la chance d'être profitables, convertissant ainsi ces habitudes en instinct sans que l'intelligence intervienne à aucun moment dans ce processus ; ou d'habitudes, originairement intelligentes, devenant automatiques par répétition. » *Mental Evolution in Animals*, p. 267.

gine un produit historique, il sera d'une façon inévitable lentement modelé par les expériences à venir. L'instinct de conservation de la vie subsiste, mais la méthode particulière qu'il suit instinctivement change de temps en temps. L'instinct persiste mais sa forme est modifiée. Ainsi l'existence de la conscience morale chez l'homme et celle de la vie morale et intellectuelle dans la société civilisée sont indubitables, mais le contenu de cette conscience morale change sous l'influence des mêmes forces qui lui ont originairement donné naissance.

Il serait par suite absurde de nier que les hommes individuellement, comme les masses d'hommes sont mus par des considérations éthiques. Au contraire, tout progrès consiste à essayer de réaliser l'inaccessible, l'idéal, la perfection morale. L'histoire est pleine d'exemples dans lesquels les notions comme les individus ont agi sans égoïsme, et ont suivi les mobiles généreux de la vie supérieure. Les maîtres moralistes et religieux n'ont pas travaillé en vain. Montrer l'influence de la vie intellectuelle dans le développement individuel et social serait aussi facile que cela est inutile. Ce que l'on oublie généralement cependant, et ce qu'il est utile de répéter toujours et encore, est, non seulement que le contenu de la conception de moralité est un produit social, mais aussi que parmi les influences sociales complexes qui coopérèrent à la produire, les fac-

teurs économiques ont été souvent d'une importance capitale, que la morale pure ou l'idéalisme religieux ne se sont fait sentir que dans les limites des conditions économiques existantes.

Le matériel, comme nous l'avons vu, a presque toujours précédé l'éthique. Les actions individuelles comme les actions sociales possèdent une signification matérielle longtemps avant d'acquérir un sens éthique. L'étymologie nous aide ici comme elle l'a fait dans la discussion du sens de la moralité elle-même. Une chose était originairement un bien dans le sens matériel dans lequel nous parlons encore de biens et de produits (*goods and commodities*); le sens éthique du bien comme opposé à ce qui est mauvais vient beaucoup plus tard. Dans le langage populaire, nous disons toujours d'un clou brisé qu'il n'a pas de valeur (1) sans prétendre émettre aucun jugement sur sa valeur morale. Le sens original de cher (*dear*) n'était pas éthique mais économique; un produit peut encore être « cher » même si nous ne l'aimons pas. Aujourd'hui, nous estimons quelqu'un;

---

1. — « *In popular parlance we still speak of a broken nail as « no good » without desiring to pass any moral judgement on it.* » Le sens exact de la phrase est impossible à rendre en français, le mot *good* ayant à la fois la signification morale de *bon,* et comme Seligman le rappelle dans la phrase précédente, le sens économique de marchandise. (*Note du Traducteur.*)

originairement, nous lui attribuions une valeur en monnaie (*oestimare de œs,* monnaie). A l'époque moderne, nous apprécions une qualité; originairement nous donnions un prix (*adpretium*). Partout le substratum matériel, physique, a été reconnu longtemps avant que son sens correspondant éthique ait été aperçu.

Puisque le matériel a précédé l'éthique, nous ne serons pas surpris d'apprendre que les conditions matérielles de la société — c'est-à-dire dans le sens le plus large, les conditions économiques — modifient continuellement le contenu de la conception éthique. Prenons quelques illustrations au hasard. L'esclavage par exemple n'était pas considéré comme blâmable par les grands moralistes grecs, dont les vues éthiques sur beaucoup d'autres sujets étaient au moins au niveau de celles des temps modernes. De même les colons anglais qui chez eux auraient repoussé avec indignation l'idée même de l'esclavage, devinrent très rapidement dans les Etats du Sud de l'Amérique les plus ardents et les plus sincères avocats du système; même les clergymen du Sud refusèrent de bonne foi de considérer l'esclavage comme un péché. Si les Etats du Nord et de l'Ouest avaient été soumis au même climat et aux mêmes conditions économiques, il est peu douteux que, au moins dans la mesure où ils auraient pu eux-mêmes se soustraire au contact de la civilisation industrielle plus avancée de l'Europe, ils auraient

complètement partagé les vues morales de leurs confrères du Sud. Les hommes sont ce que les conditions les font, et les idéals éthiques ne sont pas exempts de la même loi inexorable du milieu.

A ceux qui enseignaient la morale au Moyen-Age les droits féodaux ne semblaient pas blâmables. Les hardis pionniers de la Nouvelle-Angleterre avaient besoin d'autres vertus que celles que leurs successeurs, à une époque plus douce, ont acquises; l'essai pour soumettre les Indiens par l'amour, la charité et la persuasion n'auraient pas eu tant pour résultat la disparition du mal que celle des colons. L'idéal moral d'une société de transition est aussi légitime du point de vue de ses besoins que l'idéal bien différent d'un stade plus avancé de la société. La vertu de l'hospitalité a beaucoup plus d'importance dans l'état pastoral que dans l'état industriel. Les rapports moraux du maître et des ouvriers dans le système manufacturier ne sont pas les mêmes que dans le système des guildes. L'idée de l'honneur et la nécessité du duel comme satisfaction lorsqu'il est violé est particulière à une classe aristocratique ou militaire, avec le changement des conditions économiques qui produisent la démocratie et l'industrialisme, le contenu des conceptions change. On nous parle beaucoup du développement du droit international et de l'application des principes éthiques aux rapports internatio-

naux. Nous oublions que de tels principes ne peuvent naître que lorsque les conditions sont mûres. La paix universelle ne peut exister que lorsqu'un pays est si puissant qu'il domine tous les autres — comme dans le cas de la Rome impériale — ou lorsque les principales nations ont grandi de façon à être sur un tel pied d'égalité que personne n'ose offenser son voisin et que les pays moins importants sont protégés par les jalousies mutuelles des grandes puissances.

Les morales politiques sont exactement les mêmes que les morales privées. La vengeance individuelle ne disparaît pas avant que tous les citoyens soient soumis au pouvoir d'un tyran puissant, où jusqu'à ce que le peuple consente à s'en rapporter à la décision du tribunal, par suite de la conviction que tous sont égaux devant la loi. Le droit international commença lorsque les forces économiques au XVI[e] et au XVII[e] siècles firent les premiers pas vers l'égalité en transformant les minuscules principautés hétérogènes en grandes nations; la justice internationale et la paix universelle ne viendront que lorsque les changements économiques actuellement en train auront converti les nations en lutte à l'heure actuelle en un petit nombre de grands empires, se partageant entre eux, et civilisant graduellement les possessions coloniales restées en dehors, et parvenant ainsi à une condition d'égalité économique

relative. L'égalité économique parmi les individus crée les vertus démocratiques; l'égalité économique parmi les nations peut seule préparer la voie à la paix internationale et à la justice.

Ainsi l'interprétation économique de l'histoire comprise correctement ne cherche pas le moins du monde à nier ou à diminuer l'importance des forces éthiques et intellectuelles dans l'histoire. Elle précise seulement le domaine dans lequel les forces éthiques peuvent à n'importe quel moment particulier agir avec succès. Chanter les louanges de la pitié et de l'amour à une bande de sauvages maraudeurs, serait futile. Mais lorsque les anciennes conditions de la guerre ne sont plus réellement nécessaires pour la défense personnelle, l'éducateur moral peut accomplir une grande œuvre en introduisant des pratiques plus civilisées, qui seront en harmonie avec les besoins réels de la société nouvelle; c'est toujours sur la ligne frontière de la transition de la vieille nécessité sociale à la nouvelle convenance sociale que le réformateur moral fait sentir son influence. Avec le changement perpétuel dans les conditions humaines, il y a toujours une sorte de ligne frontière, et ainsi il y a toujours besoin d'un réformateur moral pour montrer l'idéal plus élevé et la voie du progrès. Toutefois, à moins que les conditions sociales soient mûres pour le changement, la demande du réformateur moral sera

vaine. C'est seulement si les conditions sont mûres que la réforme sera effectuée.

Les idéals moraux sont ainsi continuellement l'objectif des luttes pour le progrès. Le réformateur moral est l'éclaireur et l'avant-garde de la société; mais il ne sera suivi que s'il bénéficie de la confiance du peuple, et la vraie bataille sera combattue par le corps même des forces sociales parmi lesquelles les conditions économiques sont en dernier ressort si souvent décisives. Il y a un développement moral dans la société comme dans l'individu. Plus la société est civilisée plus moral est son mode d'existence. Mais pour devenir plus civilisée, pour permettre aux idéals moraux de filtrer continuellement à travers les couches plus basses de la population, nous devons avoir une base économique qui le rende possible. Avec chaque amélioration dans les conditions matérielles d'une si grande masse de population, il y aura une occasion de développer une vie morale plus haute; mais jusqu'à ce que les conditions économiques de la société deviennent beaucoup plus idéales, le développement moral de l'individu n'aura pas un champ libre pour un progrès sans limite. Alors seulement sera-t-il possible de négliger le facteur économique qui peut jusqu'à ce moment être considéré comme une constante; alors seulement l'interprétation économique de l'histoire sera-t-elle l'affaire des archéologues plus que des historiens.

Les forces morales, à la vérité, n'ont pas moins d'influence dans la société humaine que les forces juridiques et politiques. Mais de même que le système juridique comme le système politique se conforment au fond aux conditions économiques, le système particulier de l'éthique ou code de moralité a été très largement, à toute période donnée, un produit de la vie sociale et en particulier de la vie économique. Si par matérialisme nous entendons une négation du pouvoir des forces spirituelles dans l'humanité, l'interprétation économique de l'histoire n'est pas réellement matérialiste. Mais si par interprétation économique nous entendons — ce que nous devons seulement entendre — que les forces éthiques elles-mêmes sont essentiellement sociales dans leur origine et largement conditionnées dans leur sphère réelle d'opérations par les rapports économiques de la société, il n'y a pas d'antagonisme réel entre la vie économique et la vie morale.

L'interprétation économique de l'histoire, dans le sens raisonnable et modéré du terme, ne subordonne pas un instant la vie morale à la vie économique; elle ne soutient même pas que dans un seul individu il y ait une relation nécessaire entre ses modèles moraux et son bien-être économique; par dessus tout elle ne conteste pas qu'il y ait une interprétation des institutions économiques par les influences morales ou religieuses. Elle s'efforce seulement

de montrer que dans les leçons du passé le progrès moral de l'humanité a été étroitement lié à son progrès économique et social et que les idéals éthiques de la société, qui peuvent seuls amener une avance durable de la civilisation, ont été élevés et rendus possibles par le solide fondement de la prospérité matérielle. En résumé, la conception économique de l'histoire convenablement interprétée ne néglige pas les forces intellectuelles en histoire; elle cherche seulement à faire ressortir les conditions auxquelles la vie intellectuelle a jusqu'ici été capable de porter tous ses fruits.

CHAPITRE IV

Les Exagérations de la Théorie

Nous en venons maintenant au dernier chef d'accusation qui a été habituellement porté contre la théorie de l'interprétation économique. Il consiste dans l'objection que la théorie nous conduit à des exagérations absurdes. De la façon dont elle est habituellement présentée toutefois, et même si elle était vraie, ce serait une objection à côté.

C'est, il est vrai, un fait, que quelques-uns des avocats enthousiastes de l'interprétation économique lui ont demandé trop, ou ont avancé des explications qui, pour le moment au moins, ne sont pas susceptibles de preuves. Ainsi, le plus brillant des économistes italiens, Achille Loria, a publié un certain nombre d'ouvrages (1), dans lesquels il a essayé d'interpré-

---

1. — L'un de ces livres a été traduit (en anglais) par le professeur Keasbey, sous le titre *The Economic foundation of the Society* (1899). L'ouvrage italien original a été publié en 1885, et une troisième édition a paru en 1902 sous le titre *Le Basi Economiche della Castelazione Sociale* (traduit en français *Les Bases économiques de la Constitution sociale*, Paris 1902). Ses autrés ouvrages les plus importants portant sur le même sujet général sont: *Analisi della Proprietà Capitalista* (1889), et ses ouvrages les plus récents: *La Sociologia, il suo Compito* (1901), et *Il Campitalismo e là Scienza* (1901).

ter une grande quantité de phénomènes historiques du point de vue économique. Beaucoup de ses propositions sont exactes et ont été défendues avec succès contre les attaques de ses critiques; mais quelques-unes de ses explications ne donnent évidemment pas satisfaction. Par dessus tout, il a insisté avec trop de force sur l'influence de la terre dans la société moderne et il a ainsi dans quelques cas nui à la théorie générale de l'interprétation économique plutôt qu'il ne l'a servie; seule l'application particulière de la théorie — quelque admirable qu'elle puisse être — est originale chez lui (1).

D'autres écrivains moins brillants se sont rendus coupables d'affirmations même encore plus extrêmes. C'est ainsi que quelques-uns ont essayé de faire dépendre la religion elle-même des forces économiques. Dans cette affirmation, il y a vraiment une parcelle de vérité. Nous savons que la religion d'un peuple pasteur est nécessairement différente de celle d'une commu-

---

1. — C'est une singulière preuve de l'indifférence dans laquelle ont été tenus les écrits de Marx en dehors de l'Allemagne, que tant de critiques en Angleterre, en France et en Italie aient pu considérer Loria comme le créateur de la doctrine de l'interprétation économique. Même le professeur Keasbey n'est pas entièrement exempt de cette erreur. Voir la préface du traducteur (p. IX) de l'édition anglaise. Loria lui-même, cependant, n'a rien prétendu de tel, voir son livre récent sur Marx *Marx et la sua dottrine* (1902), spécialement, cap, 31, « *Intorno ad alcune Critiche dell' Engels* ».

nauté agricole. Marx lui-même fait ressortir que la nécessité de prédire la crue et la baisse du Nil a créé l'astronomie égyptienne et avec elle la domination des prêtres comme directeurs de l'agriculture (1). Un savant russe, partant d'une conception à peu près semblable, a montré que des conditions quelque peu analogues avaient déterminé les théocraties des autres nations orientales (2). Partant de là, on peut accorder qu'il y a un élément économique indubitable dans les religions du passé aussi bien que dans celles du présent (3). Toutefois, l'essai le plus frappant pour porter la théorie au-delà de ses limites naturelles est peut-être celui qui a cherché l'explication du christianisme lui-même dans les seuls faits économiques (4).

---

1. — *Capital* (trad. anglaise), p. 523, note 1.

2. — Metchnikoff. *La Civilisation et les grands fleuves historiques* (1889). Marx, qui a précédé Metchnikoff sur ce point, avait dit, vingt ans auparavant : « L'une des bases matérielles de la puissance de l'Etat sur les petits organismes de production, sans lien entre eux, de l'Inde était la réglementation de la distribution d'eau ». *Capital*, p. 523, note 2. Kautsky fut conduit par ce passage à étudier les conditions des autres théocraties asiatiques et en vient à la même conclusion sans rien connaître de Metchnikoff dont le livre avait paru dans l'intervalle. V. *Die Neue Zeit*, IX (1899), p. 447, note.

3. — Quelques-uns des aspects économiques et sociaux des mouvements religieux modernes ont été développés par Thomas C. Hall, *The Social Meaning of the Modern Religions Movement in England* (1900).

4. — L'interprétation économique du christianisme a été pour la première fois proposée par Kautsky dans

C'est à la vérité un fait accepté de nos jours qu'une grande partie de l'opposition à Jésus était due à son programme social radical (*radical social*) et à ses prétendues vues communistes. Il est également certain que les conditions économiques de l'empire romain ont favorisé l'acceptation de ces idées nouvelles. Affirmer cependant que le christianisme fut à l'origine un mouvement économique, c'est ne pas tenir compte du rôle des forces spirituelles dont nous venons précisément de discuter (1).

La théorie de l'interprétation économique n'a pas été seulement appliquée à la religion, mais même à la philosophie. Par exemple, tout le mouvement de pensée que nous associons à l'influence de la philosophie grecque a été expliqué dans un ouvrage volumineux comme un phénomène se référant essentiellement à des causes économiques (2). Eleutheropou-

---

« *Die Entstehung des Christenthums* », *Die Neue Zeit*, III (1885), p. 481 et 529 et par Engels dans son essai sur « *Bruno Bauer und das Urchristenthum* » dans le *Züricher Sozialdemocrat* (1882), n°s 19-20. Elle a été développée par Engels dans un article ultérieur dans *Die Neue Zeit*, en 1894, par E. H. S. Schmidt, également dans *Die Neue Zeit*, XV (1897), I, p. 412, et par Kautsky dans le chapitre sur « *Der urchristliche Kommunismus* » dans le premier volume de *Die Geschichte des Socialismus* (1895).

1. — Quelques-unes des objections ont été soulevées par Hermann, *Sozialistiche Irrlehren von der Entstehung des Christentums*, 1899 Kohler, cependant va infiniment trop loin dans l'autre sens.

2. — Cette opinion fut soutenue pour la première

los (1), il est vrai, conteste qu'il essaie de prouver la validité du matérialisme historique, car il prétend être un philosophe plutôt qu'un historien matérialiste et il appelle sa théorie la « théorie grecque du développement » (2). A un examen plus minutieux cependant la différence entre les deux doctrines est à peine perceptible, car l'auteur nous dit que « la conception matérialiste de l'histoire fournit la clef du phénomène qu'est la manifestation dans ses différentes « formes et nuances du caractère général de la philosophie en tant que *Weltanschauung* »

Il prétend, il est vrai, qu'elle ne peut pas faire plus que cela et que la philosophie est également le produit du philosophe comme individu. La « théorie des rapports économiques de la société comme cause de devenir peut donc être vraie seulement dans le sens de cause formelle de développement » (3). Pourtant, dans presque chaque section, il essaie d'établir le rapport

---

fois par le D[r] Stillich dans un article de *Neue Zeit*, XVI, I, p. 580. Cela revient cependant à être un plagiat des conférences du Privat Docent, Grec, à Zurich, cité dans la note suivante. Voir *Die Neue Zeit*, XVI, 2, p. 154.

1. — *Wirtschaft und Philosophie, oder die Philosophie und die Lebens-Auffassung der jeweils Bestehenden Gesellschaft, Erste Abteilung: Die Philosophie und die Lebens-Auffassung des Griechentums auf Grund der Gesellchaftlichen-Zustände*, par Abr. Eleutheropoulos, 1898 (2[e] édit., 1900).

2. — Préface de la seconde édition.

3. — Op. cit., p. 16.

entre la théorie philosophique particulière et les conditions économiques. Il n'y a pas besoin de dire que l'essai est loin d'avoir réussi. La philosophie sociale des grecs est vraiment un produit des conditions sociales comme on devait s'y attendre; mais la recherche des principes ultimes de la vie et de la pensée comme nous la trouvons chez les plus grands des penseurs grecs n'a pas de rapport concevable avec les conditions économiques réelles. Les explications d'Eleutheropoulos sont presque toujours ramenées de loin.

L'interprétation économique de la philosophie n'a pas été limitée à la période grecque. Un autre écrivain, vraisemblablement socialiste, a fourni une explication économique de la philosophie de von Hartmann en partant de ce que la *bourgeoisie* allemande est en train de perdre sa conscience de classe (1).

Il ne vaut évidemment pas la peine de discuter cela sérieusement.

D'autres explications plus ou moins extrêmes de la théorie sont familières à tous. Parmi les anciens écrivains qui florissaient avant que la théorie elle-même fut formulée, il suffira de mentionner Alison qui attribue la chute de l'empire romain aux difficultés monétaires de cette période et ces historiens espagnols qui

2. — Cité par Masaryk, *Die Grundlagen des Marxismus*, p. 146.

font dépendre la décadence de l'Espagne de l'extension de *l'alcavala* — impôt général sur les ventes. Pour en venir à des auteurs plus récents, nous n'avons qu'à mentionner M. Brooks Adams (1) et le professeur Patten (2) qui, parmi beaucoup de choses suggestives, ont concentré respectivement leur attention sur les conditions économiques particulières de l'histoire de Rome et de l'Angleterre et leur ont attribué sur le développement national général une influence hors de toute proportion avec leur influence réelle.

Des applications aussi imparfaites de la théorie n'infirment pas nécessairement cependant la doctrine elle-même. Nous devons distinguer ici comme dans tout autre domaine de la recherche humaine entre l'emploi et l'abus d'un principe. La différence entre le savant et le fanatique est que le premier voit les limitations d'un principe, là ou l'autre n'en admet aucune. Rendre une science ou une théorie quelconques responsables de toutes les divagations de ses partisans ultra-enthousiastes aurait bientôt pour résultat de discréditer la science elle-même. Les hommes raisonnables ne jugent pas une race par ses représentants les moins favorisés. Les critiques d'esprit équitable ne jugent

---

1. — Brooks Adams, *The law of Civilization and Decay.*
2. — Patten, *The development of English Thougt.*

pas de la valeur d'une doctrine par ses exagérations.

Il est important néanmoins de rappeler que les fondateurs de la théorie ont eux-mêmes appelé l'attention sur le danger de l'exagération. Vers la fin de sa carrière, Engels, influencé sans aucun doute par le poids des critiques adverses, fit ressortir qu'on avait parfois demandé trop à la doctrine « Marx et moi-même, écrit-il à un auteur en 1890, sont en partie responsables du fait que ceux qui sont venus après nous ont parfois appuyé plus fortement sur le côté économique, qu'il ne convenait. En répondant aux attaques de nos adversaires, il était nécessaire pour nous d'accentuer le principe dominant contesté par eux, et nous n'avons pas toujours eu le temps, la place ou l'occasion de donner aux autres facteurs qui étaient en jeu dans l'action de la réaction mutuelle, la place à laquelle ils avaient droit (1).

Dans une autre lettre, Engels explique sa pensée plus clairement :

« Suivant le point de vue matérialiste de l'histoire, le facteur qui *en dernier ressort* est décisif en histoire est la production et la reproduction de la vie matérielle. Marx, pas plus

---

1. — La lettre est imprimée dans *Der Sozialistische Akademiker*, 1er octobre 1893, et est citée par Greulich, *Ueber die Materialistiche Geschichts-Auffassung*, 1897, p. 7, et par Masaryk, *Die Grundlagen des Marxismus* (1899), p. 104.

que moi, n'avons jamais affirmé au-delà de cela. Mais lorsque quelqu'un détourne cela au point de dire que le facteur économique est l'élément unique, il convertit la proposition en une phrase dépourvue de sens, abstraite, absurde. La condition économique est la base, mais les éléments variés de la superstructure, les formes politiques des luttes de classe et leurs résultats, les constitutions, les formes juridiques et aussi tous les reflets de ces luttes réelles dans les esprits de ceux qui y participent, les théories politiques, juridiques, philosophiques, les opinions religieuses, toutes ces choses exercent une influence sur le développement des luttes historiques et dans beaucoup de cas, déterminent leus formes (1).

Attribuer toute chose aux changements économiques est purement inadmissible. Engels lui-même, montre dans un autre passage, qu'essayer d'expliquer chaque fait de l'histoire

---

1. — « Nach materialistischer Geschichts-auffassung ist das in letzter Instanz bestimmende Moment in der Geschichte die Produktion und Reproduktion des wirklichen Lebens. Mehr hat weder Marx noch ich je behauptet. Wen nun jemond das dahin verdreht, das ökonomische Moment sei das einzig bestimmende, so verwandelt er jenen Satz in eine nichtssagende, abstrakte, absurde Phrase. Die ökonomische Lage ist die Basis, aber die verschiedenen Momente des Ueberbaues — politische Formen des Klassenkampfes und seine Resultate — Verfassungen, nach gewonnener Schlacht durch die siegende Klasse festgestellt, u. s. w. — Rechtsformen, und nun gar die Reflexe aller dieser wir-

par ses fondements économiques est non seulement pédant mais ridicule (1). Les conditions

klichen Kämpfe im Gehirn der Beteiligten, politische, juristische, philosophische Theorien, religiöse Anchauungen und deren Weiterrontwicklung zu Dogmensystemen, üben auch ihre Einwirkung auf den Verlauf der geschichtlichen Kämpfe auf und best'men in vielen Fällen vorwiegend deren Form. Es ist eine Wechselwikung aller dieser Momente, worin schliesslich durch alle die unendliche Menge von Zufälligkeinten (d. h. von Dingen und Ereignissen, deren innerer Zuzammenhang untereinander so entfernt oder so unnachweisbar ist, dass wir ihn als nicht vorhanden betrachten, vernachlässigen können) als Notwendigkeit die ökonomische Bewegung sich durchsetzt. Sonst wäre die Anwendung der Theorie auf e'ne beliebige Geschichtsperiode ja leichter als die Lösung einer einfrachen Gleichung ersten Grades. » *Der Sozialistische Akademiker* (octobre 15, 1895), p. 351, réimprimé dans Woltmann, *Der Historische Materialismus* (1900), p. 239. Cfr. également l'opinion d'Engels sur l'importance des éléments idéalistes dans une seconde lettre de 1890, imprimée dans la *Leipziger Volkzeitung* (1895), n° 250 (réimprimée dans Woltmann, p. 243) ; et dans une lettre ultérieure de 1893 imprimée dans la seconde édition de la *Geschichte der Deutschen Sozialdemokratie*, par Mehring's, Zweiter Theil, p. 556.

1. — « Es wird sich kaum ohne Pedanterie behaupten lassen, dass unter den vielen Kleinstaaten Norddeutschlands gerade Brandenburg durch ökonomische Notwendigkeit und nicht auch durch andere Momente (vor allen seine Verwicklung, durch den Besitz von Preussen, mit Polen und dadurch mit internationalen politischen Verhältnissen — die ja auch bei der Bildung der östreichischen Hausmacht entscheidend sind) dazu bestimmt war, die Grossmacht zu werden, in der sich der ökonomische, sprachliche und seit der Reformation auch religiöse Unterchied des Nordens vom Südem verkörperte. Es wird schwerlich gelingen, die Existenz jedes deutschen Kleinstaates der Vergangenheit und Gegenwart oder den

politiques et les traditions nationales beaucoup plus souvent jouent un rôle important. Dire, par exemple, que le Brandebourg a été choisi parmi tous les Etats germaniques pour devenir la plus grande puissance de l'avenir, seulement pour des considérations économiques, est insensé. Prétendre que chaque petite principauté allemande était destinée à vivre ou à mourir, seulement pour des raisons économiques, serait aussi absurde que d'attribuer la différence entre les divers dialectes allemands seulement à des causes économiques.

Ainsi, nous voyons que la doctrine du « matérialisme historique » dans sa forme grossière est répudiée même par ses fondateurs, et il est malheureusement vrai que beaucoup d'« historiens matérialistes », par l'extrême exagération et l'outrance de leurs propositions, ont porté le discrédit sur une doctrine qui, dans une forme épurée, contient une part si large de vérité, et qui a tout fait pour le progrès de la science.

Ursprung der hochdeutschen Lautverschiebung, die die geographische, durch die Gebirge von den Sudeten bis zum Taunus gebildete, Scheidewand zu einem förmlichen Riss durch Deutschland erweiterte, ökonomisch zu erklären, ohne sich lächerlich zu machen. » — *Der Sozialistiche Akademiker, loc. cit.*

CHAPITRE V

Vérité ou Inexactitude de la Théorie

Que dirons-nous alors de la doctrine de l'interprétation économique? Il est incontestablement exact qu'à l'origine ses auteurs demandèrent trop pour elle, ou plutôt ont construit la doctrine de façon qui la fit inexactement interprétée. Il est également sûr que quelques-uns de ses défenseurs ont été beaucoup trop loin. Et il est par-dessus tout certain que le choix de l'expression « matérialisme historique » est malheureux. La conception matérialiste de l'histoire, comme la théorie utilitaire de la morale a eu à souffrir plus de son nom que de son essence.

L'interprétation économique de l'histoire correctement comprise ne prétend pas que tout phénomène de la vie humaine en général ou de la vie sociale en particulier doit s'expliquer par des fondements économiques. Peu d'auteurs voudraient rattacher les manifestations du langage ou même de l'art primitif aux conditions économiques; un plus petit nombre encore voudrait soutenir que les différentes formes de la science pure ont autre chose qu'un rapport lointain avec les conditions sociales générales. L'homme est ce qu'il est par suite

de son évolution mentale et même ses besoins physiques sont largement transformés et changés dans le creuset de l'esprit. On doit compter avec l'existence des phénomènes mentaux.

C'est une erreur (1) toutefois de supposer que la théorie de l'interprétation économique peut être mise de côté en réfutant la prétention supposée que la vie économique est génétiquement antécédente à la vie sociale ou mentale. La théorie ne prétend rien de tel.

Toute affirmation quant à l'antécédence dans le temps d'une cause déterminée sur un effet donné est tout à fait à côté de la question. Cela fait souvenir de la vieille question de savoir qui est venu en premier l'œuf ou le poulet. Il n'y a plus désormais aucune discussion parmi les biologistes quant à l'influence du milieu. Lorsque cependant nous parlons de la transformation d'une espèce donnée, nous n'entendons pas nécessairement que le milieu était là le premier, et que l'organisme est venu après; sans le milieu il ne pourrait véritablement pas y avoir de changement, mais sans

---

1. — Erreur commise par exemple par mon honorable collègue le professeur Giddings dans son intéressant article « Les Ages économiques », *Political Science Quarterly* (juin 1901). Un raisonnement presque semblable avait été fait par Salvadori, *La Scienzia economica e la Teorie dell'évoluzione* (1910), pp. 58-63.

l'organisme il ne pourrait pas non plus y avoir de changement. L'adaptation de l'organisme au milieu signifie simplement que parmi les variations possibles ce sont celles qui conduisent à la plus longue perpétuation de l'espèce qui sont choisies. S'il n'y avait pas de variations existantes il n'y aurait pas de transformation. Le fait que la variation peut s'être produite avant que le changement dans le milieu se produise n'est pas une objection à la théorie de l'adaptation de l'organisme au milieu. Quoique nous disions que l'organisme est déterminé par le milieu, peu importe ce qui est venu en premier.

Il en est de même en ce qui concerne l'humanité. Tout progrès humain est au fond un progrès mental. Tous les changements doivent passer à travers l'esprit humain. Il y a ainsi une base psychologique incontestable pour toute l'évolution humaine. Toutefois la question reste posée : Qu'est-ce qui détermine la pensée de l'humanité ? Même si nous disons qu'on doit chercher la réponse dans les conditions sociales, la proposition est en dehors de l'antécédence génétique du milieu social à la vie mentale. Il est tout à fait vrai que l'essence de la doctrine de Marx se trouve dans la phrase célèbre : « Ce n'est pas la conscience de l'humanité qui détermine son existence, mais au contraire son existence sociale qui détermine

sa conscience (1). »

Si extrême que puisse être cette proposition du point de vue purement philosophique, elle ne prête pas à une critique si fréquemment émise; elle n'implique pas nécessairement que l'existence sociale est venue la première et la conscience après. Une telle implication est aussi peu certaine qu'elle le serait dans la doctrine biologique correspondante; lorsque les biologistes nous disent que l'organisme est déterminé par le milieu, ils ne font pas une hypothèse quant à la priorité de l'un sur l'autre. Toute la question de l'antécédence génétique est sans importance.

Mais la critique basée sur l'affirmation de l'insuffisance du facteur économique pour expliquer les changements dans la vie sociale en général, est de beaucoup plus de poids. Il est peu douteux que les partisans extrêmes du « matérialisme historique » aient prêté eux-mêmes aux attaques des philosophes comme des historiens. Ils ont paru parfois soutenir que toute la sociologie doit être basée exclusivement sur l'économique, que toute la vie sociale n'est pas autre chose qu'un reflet de la vie éco-

1. — « Es ist nicht das Bewusstsein der Menschen, das ihr Sein, sondern ihr gesellschaftliches Sein, das ihr Bewusstsein bestimmt. » Marx, *Zur Kritich der Politischen Oekonomie,* Vorwort, p. v. Toute la controverse de Hollitscher, *Das Historische Gesetz* (1901), pp. 93 et s., oublié le vrai point.

nomique (1). Aucune prétention semblable ne peut cependant être soutenue, et n'est pas en fait soutenue par les partisans modérés de la théorie.

La prétention ne peut être soutenue pour la raison évidente que l'économique traite seulement d'une sorte de rapports sociaux et qu'il y a beaucoup de sortes de rapports sociaux, comme il y a des classes de besoins sociaux. Nous n'avons pas seulement des besoins économiques, mais aussi moraux, religieux, juridiques, politiques et beaucoup d'autres sortes de besoins collectifs; nos n'avons pas seulement des besoins collectifs, mais des besoins individuels, tels que les besoins physiques, techniques, esthétiques, scientifiques, philosophiques. Le terme « utilité » que l'économiste s'est approprié ne lui est en aucune façon particulier. Les objets peuvent avoir non seulement une utilité économique, mais une utilité physique, esthétique, scientifique, technique, morale, religieuse, juridique, politique ou philosophique. La valeur qui est l'expression de cette utilité et qui forme l'objet de l'économique n'est qu'une des subdivisions d'une classe beaucoup plus grande. Car le monde entier est continuellement en train d'évaluer des objets et des idées suivant

1. — Parmi ceux qui vont ainsi à l'extrême, on peut classer Loria qui a exposé très clairement ses vues dans son intéressant ouvrage *La Sociologie*. Dans cet ouvrage il cherche à distinguer une sociologie économique de la sociologie biologique ou sociologique d'autres écrivains.

leur valeur esthétique, scientifique, technique, morale, religieuse, juridique, politique ou philosophique sans se préoccuper de leur valeur économique. Dans toute la mesure où l'utilité et la valeur sont sociales par leur caractère, c'est-à-dire où elles dépendnt des rapports entre les hommes, elles forment l'objet de la sociologie. L'économique traite d'une seule sorte d'utilité ou de valeur sociales, et ne peut par suite expliquer toutes les sortes d'utilités ou de valeurs sociales. Les voies (*strands*) de la vie humaine sont diverses et complexes (1).

Sous cet aspect, ce qui n'est pas vrai de l'individu ne peut pas être vrai du groupe des individus. Le temps est passé où il était nécessaire d'expliquer l'illusion cachée dans cette expression « l'homme économique ». Il y a vraiment

---

1. — Une critique intéressante du « matérialisme historique », de ce point de vue, et se référant spécialement à l'influence de l'économique sur le droit, est faite par Rudolf Stammler, professeur de droit à Halle, dans son assez volumineux ouvrage *Wirtschlft und Recht nach der Materialistischen Gechichtsauffassung* (1896). Stammler est beaucoup plus équitable envers Marx que la plupart des adversaires de la théorie. Il considère l'essai de Marx comme étant en beaucoup de point de vue très remarquable et méritant de grands éloges. Mais il objecte néanmoins que la théorie est inachevée et que la pensée qu'elle renferme n'est pas complètement mise à jour. Stammler ne prétend pas qu'il n'y a pas d'explication moniste possible de la vie sociale. En fait, sa propre synthèse est construite sur des données téléologiques — une explication qui regarde toute la vie sociale passée à la lumière des intentions sociales ou

une vie économique et un mobile économique, le mobile qui conduit tout être humain à satisfaire ses besoins avec la moindre dépense d'effort. Mais il n'est pas désormais nécessaire de montrer que l'individu est poussé par d'autres motifs que le mobile économique et que le mobile économique lui-même n'est pas partout également puissant ou également indépendant du mélange d'autres influences. Une analyse complète de tous les mobiles qui influencent les hommes, même dans leur vie économique, prouverait le pouvoir de la psychologie sociale. Il n'y a pas « d'homme économique », de même qu'il n'y a pas « d'homme théologique ». Le marchand a des affections de famille de même que le prêtre a un appétit.

La richesse qui forme l'objet de l'activité économique ne peut être accrue que par la multiplication des produits; mais cette multiplication ne peut avoir lieu que si elle correspond à un accroissement des demandes. Mais une demande accrue signifie une diversification des

---

d'un idéal social. En se référant spécialement aux rapports entre le droit et l'économique, il définit la vie sociale comme « une activité commune réglée...... (eine aüsserlich geregeltes Zusammernursken) « et soutient que ces règles externes gouvernent avant tout les rapports sociaux, juridiques, politiques, économiques et autres. Et alors nous, dit-il, il n'est pas philosophique de prétendre qu'une catégorie quelconque de rapports sociaux est la cause générale ou l'explication des autres rapports sociaux. Ils sont tous le produit commun de la même cause...

besoins. Les choses désirées par un individu dépendent en dernier ressort de son esthétique, de sa condition intellectuelle et morale. La vie économique est ainsi liée en dernière analyse à toute la vie éthique et sociale. Plus profond qu'on ne le considère souvent est le sens de cette phrase de Ruskin : « *There is no wealth but life* », et de sa proposition ultérieure : « *Nor can any noble thing be wealth except to a noble person* ». Le but de tout développement économique est de rendre la richesse abondante et les hommes capables d'user correctement de la richesse.

Si la société alors eset un agrégat d'individus, et si l'histoire est le récit des activités du groupe social et de ses éléments constituants, l'histoire est le vêtement d'Arlequin de l'humanité.

De même, dans un certain sens, il y a autant de méthodes pour interpréter l'histoire qu'il y a de classes d'activités ou de besoins humains. Il y a non seulement une interprétation économique de l'histoire, mais une interprétation éthique, une esthétique, une politique, une juridique, une linguistique, une religieuse et une scientifique. Tout savant peut ainsi regarder légitimement les événements passés de son propre point de vue particulier.

Néanmoins, si nous prenons une vue d'ensemble du développement humain, il y a quelque justification pour parler de l'interprétation

économique comme étant celle qui est importante plutôt que d'une interprétation économique parmi d'autres explications également valables. Les raisons principales qui conduisent à cette conclusion peuvent être résumées comme suit :

La vie humaine est loin d'être exempte de l'inexorable loi de nature avec sa lutte pour l'existence par la sélection naturelle.

Cette lutte a revêtu trois formes. Nous trouvons d'abord la lutte primitive du groupe avec le groupe, qui dans les temps modernes est devenue la lutte de peuple à peuple, de nations à nations. En second lieu, avec la différenciation dans la population, vint la rivalité de classe à classe: d'abord de la classe sacerdotale avec la classe militaire et industrielle; ensuite des intérêts de l'argent avec les intérêts fonciers, encore plus tard de la classe ouvrière avec une ou avec toutes les classes capitalistes. En troisième lieu, nous trouvons à l'intérieur de chacune de ces classes la compétition des individus pour obtenir la maîtrise dans cette classe. Ces trois sortes de conflits sont en dernier ressort tous dus à la pression de la vie sur les moyens de subsistance. La compétition individuelle, la compétition de classe et la compétition de race se réfèrent toutes à la parcimonie de la nature, à l'inégalité des dons humains, à la différence dans la conjoncture sociale. La civilisation, il est vrai, consiste à essayer de diminuer les

maux tout en conservant les bénéfices de ce conflit jusqu'ici inévitable entre les ressources matérielles et les désirs humains. Aussi longtemps cependant que ce conflit continue, l'explication ultime de la vie humaine doit continuer à être l'explication économique, l'explication de l'ajustement des ressources matérielles aux désirs humains. Cet ajustement peut être modifié par l'esthétique, la religion, la morale, en un mot par les forces intellectuelles et spirituelles, mais il reste toujours un ajustement de la vie avec ce qui est nécessaire à la vie.

Lorsqu'un ajustement économique plus idéal sera finalement atteint, c'est-à-dire lorsque la science nous aura donné une complète maîtrise des moyens de productions, lorsque le développement de la population pourra être contenu par l'activité consciente du groupe social, lorsque le progrès dans l'individu et dans la race seront possibles sans aucun conflit, excepté pour des gens égoïstes, et lorsque la masse du peuple pourra vivre comme vivent aujourd'hui les membres les plus nobles de la société, alors vraiment les conditions économiques passeront à l'arrière plan, et seront complètement masquées par les autres facteurs sociaux de progrès. Mais jusqu'à ce que cette période soit atteinte, les conditions économiques du groupe social et de la masse des individus doivent continuer à maintenir leur prépondérance.

Depuis le commencement de la vie sociale

jusqu'à l'heure actuelle, l'essor, le progrès et le déclin des nations ont été dus en grande partie aux changements dans les rapports économiques internes et externes des groupes sociaux, encore que la facilité avec laquelle l'humanité s'est servi du milieu économique ait été le produit des forces intellectuelles et morales. Tandis que l'étude des facteurs économiques seuls ne suffit manifestement pas à nous rendre capables d'expliquer les myriades de formes dont l'esprit humain s'est revêtu depuis le commencement de l'histoire, il n'en est pas moins vrai que aussi longtemps que le corps n'est pas partout dans une dépendance complète vis-à-vis de l'âme, aussi longtemps que la lutte pour la richesse ne fait pas place partout à la lutte pour la vertu, la structure sociale et les rapports fondamentaux entre les classes sociales devront être, en grande partie, modelées par ces influences prédominantes qui, soit que nous les approuvions, soit que nous les déplorions, forment encore une si grande part du contenu de la vie.

L'activité humaine est à vrai dire l'activité des êtres sensibles, et par suite l'histoire de l'humanité est l'histoire du développement mental. Mais la vie humaine dépend du rapport entre l'individu et son milieu. Dans la lutte qui s'est ainsi poursuivie entre les individus et les groupes dans leur désir de tirer le meilleur parti de leur milieu, les considérations primor-

diales ont nécessairement été de caractère économique. La vue de l'histoire qui repose sur ces considérations primordiales est ce que nous appelons l'interprétation économique de l'histoire. Ce ne sont pas des considérations exclusives, et dans ses cas particuliers, l'action et la réaction des forces sociales peut donner l'influence décisive à des facteurs non économiques. Prenant l'homme cependant pour ce qu'il a été jusqu'ici et ce qu'il est encore il est difficile de nier que l'influence sous-jacente sous ses aspects les plus larges, a revêtu le plus souvent ce caractère économique. L'interprétation économique de l'histoire dans sa formulation la plus rigoureuse n'exclue pas la possibilité de la vie et du progrès, elle n'explique pas tous les détails du développement humain ; mais elle met en relief les forces qui jusqu'ici ont été si largement agissantes dans l'essor et la chute, la prospérité et la décadence, dans la gloire et l'oubli, dans la félicité et le malheur des nations et des peuples. *C'est une explication* relative plutôt qu'absolue. Elle est substantiellement vraie pour le passé; elle tendra à devenir de moins en moins vraie dans l'avenir.

CHAPITRE VI

Appréciation finale de la Théorie

Si nous nous demandons pour conclure quelle importance doit être assignée à la théorie de l'interprétation économique, nous pouvons la considérer à deux points de vue différents.

Du point de vue purement philosophique on doit avouer que la théorie, spécialement dans sa forme extrême, n'est pas plus longtemps soutenable comme explication universelle de toute la vie humaine. Aucune interprétation moniste de l'humanité n'est possible, ou en tous cas, aucune ne sera possible jusqu'à ce que la plus difficile de toutes les études — la sociologie — ait finalement réussi à élaborer les lois de son existence et réalisé sa prétention d'être une science véritable. Comme doctrine philosophique universellement valable, la théorie du « matérialisme historique » ne peut pas être défendue plus longtemps avec succès.

Mais dans le sens plus étroit d'interprétation économique de l'histoire — à savoir dans le sens que le facteur économique a été de la plus haute importance en histoire et qu'il faut compter avec le facteur historique dans l'économique — la théorie a eu et a encore une signification considérable.

Quelle est cette signification pour l'économique aussi bien que pour l'histoire?

Pour l'économique la vieille controverse sur les mérites respectifs des méthodes déductive et inductive a été laissée de côté. Il est maintenu, reconnu, que les deux méthodes sont légitimes et même nécessaires. On voit maintenant que l'antagonisme plus ancien relatif à la recherche d'une loi naturelle dans l'économique est dû à une confusion de pensée et à une identification inexacte de la loi naturelle avec des préceptes immuables. Lorsque les premiers écrivains parlaient de la loi du libre échange ou de la loi inexorable du *laisser-faire,* ils n'employaient pas le terme de « loi » dans le sens de loi scientifique ou comme une énonciation de rapports nécessaires entre des faits. Pourtant, c'est le seul sens dans lequel l'expression est employée correctement. L'abandon de la vieille notation téléologique a laissé la loi naturelle dans la science économique aussi pure et aussi valable que dans n'importe quelle science qualifiée (science) pure. Toutefois alors que l'explication de ce qui existe véritablement forme une part incontestable de toute science, l'étude de la façon dont les choses en sont venu à être ce qu'elles sont, est peut-être de plus d'importance dans les disciplines sociales que dans toutes les autres. La réalisation de ce fait que les institutions sociales sont des produits de l'évolution et qu'elles forment ainsi des ca-

tégories historiques et relatives au lieu d'être des catégories absolues, est la grande acquisition de la science économique moderne qui la différencie *toto cœlo* de celle des temps antérieurs.

L'acceptation du principe de développement et de relativité historique est dû à plusieurs causes. L'école historique du droit, allemande avec Savigny et Eichhorn, a beaucoup fait pour préparer les esprits des hommes à accepter ce qui nous paraît maintenant une vérité évidente dans la science du droit. L'école historique des économistes avec Roscher Hildebrand et Knies a fait plus pour familiariser le public avec la conception nouvelle. L'influence de Darwin et l'application des méthodes darwiniennes à la science sociale par Spencer et Wallace a fait plus encore pour renforcer l'idée de développement par les doctrines de l'évolution et de la sélection naturelle. Les jurisconsultes, toutefois, se sont confinés au droit, les économistes historiens, au moins dans les débuts, n'ont pas aperçu le rapport entre l'économique et la vie sociale plus large, et les Darwiniens ne sont venus en scène qu'à une date ultérieure. Comte, à la vérité, influencé sans aucun doute par Saint-Simon, a appelé l'attention sur le rapport entre l'économique et la sociologie, mais son propre fonds de connaissances économiques était extérieurement léger. Longtemps avant que Spencer écrivit, Karl

Marx, dans une voie insoupçonnée par les économistes de l'école historique et inaperçue par Comte, non seulement établit que toute institution économique est une catégorie historique, mais montra d'une façon nouvelle et féconde le rapport entre les faits économiques et sociaux.

Il est toujours hasardeux d'attribuer un changement complexe de pensée à des causes simples, il n'y a pas de doute que le courant nouveau de pensée économique est dû à des courants d'influences variés, mais on peut prédire avec certitude que lorsque l'écrivain futur de la science économique et sociale en viendra à traiter de la grande transition des années récentes, il sera forcé d'assigner à Marx une place beaucoup plus proéminente que celle qui lui a été attribuée jusqu'ici, en dehors des rangs restreints des socialistes. Dans la théorie économique pure, l'œuvre de Marx, quoique brillante et subtile ne survivra probablement qu'à cause de son caractère critique; mais dans la méthode économique et dans la philosophie sociale, on se souviendra longtemps de Marx comme d'un des grands pionniers qui même, s'ils n'ont pas été capables d'atteindre eux-mêmes le but ont fait briller un chemin nouveau dans le désert de la pensée humaine et du progrès humain.

L'interprétation économique de l'histoire en affirmant les bases historiques des institutions économiques a fait beaucoup pour la science

économique. D'un autre côté, cela a fait encore beaucoup plus pour l'histoire. Cela nous a appris à chercher au-dessous de la surface. La théorie du grand homme de l'histoire qui prévalait à une époque simplifiait à un tel point le problème que l'histoire courait le danger de devenir un simple catalogue de dates et d'événements. La recherche des relations politiques et diplomatiques avait, il est vrai quelque peu élargi cette discipline, et pendant longtemps occupa les énergies des premièrs écrivains. Le pas suivant en avant fut accompli sous l'influence de l'école des historiens du droit, plus d'attention fut apportée aux rapports de droit public, et lorsqu'on montra que le progrès politique reposait en grande partie sur la base de l'histoire constiutionnelle. L'étude du développement des institutions politiques remplaça graduellement celle du simple récit des événements politiques. Si légitime et indispensable que fut ce pas accompli, il n'alla pas assez loin. Ces écrivains, encore si nombreux, qui comprennent par histoire en premier lieu l'histoire constitutionnelle, montrent qu'ils n'ont compris qu'à moitié la condition et l'esprit de la science historique moderne.

L'esprit nouveau en histoire n'appuie pas tant sur le côté constitutionnel que sur le côté institutionnel du développement, et comprend par institutions, non seulement les institutions politiques, mais les institutions sociales dans

un sens plus large dont la politique forme seulement une manifestation. On insiste maintenant sur le développement social, et la vie nationale, de même que la vie internationale en vient de plus en plus à être reconnue comme le résultat de l'action et de la réaction des forces sociales. C'est pour cette raison que l'histoire est aujourd'hui de prime abord beaucoup plus séduisante et incommensurablement plus compliquée qu'elle ne l'était autrefois. L'histoire cherche maintenant à mesurer l'influence des facteurs dont quelques-uns apparaissent être extrêmement illusoires. Elle cherche à introduire dans le passé les cadres d'une science sociale dont les vrais principes n'ont pas encore été élaborés d'une façon adéquate et durable.

Quelles que soient les difficultés de la tâche cependant, le nouvel idéal est maintenant de plus en plus clairement reconnu. Dans la formulation de ce nouvel idéal, la théorie de l'interprétation économique a joué un rôle important, sinon toujours consciemment reconnu. Ce n'est pas que l'historien de l'avenir doive être simplement un historien économiste, car la vie économique ne constitue pas toute la vie sociale. C'est néanmoins la théorie de l'interprétation économique à quoi l'on doit pour une grande partie que les hommes aient tourné leur esprit à la considération du facteur social en histoire. Marx et ses successeurs ont d'abord

développpé d'une façon brillante et frappante le rapport de certains faits juridiques, politiques et constitutionnels avec les changements économiques et essayé pour la première fois de présenter une conception unitaire de l'histoire. Même si l'on doit reconnaître que cette conception unitaire est prématurée, et même si il est pratiquement certain que la version personnelle de Marx de cette conception est exagérée, sinon erronée, il est à peine douteux que, grâce à elle dans une large mesure, les idées des historiens ont été dirigées vers quelques-uns des facteurs importants du progrès qui avaient jusque-là échappé à leur attention. Regardée de ce point de vue, la théorie de l'interprétation économique acquiert une signification croissante. Que nous soyions ou non disposés à l'accepter comme une explication du progrès humain en général, nous devons tous reconnaître l'influence bienfaisante qu'elle a exercé en stimulant les esprits des travailleurs et en élargissant en même temps les concepts et les idéals de l'histoire et de l'économie. Quand il n'y aurait pas d'autre raison, elle aurait bien mérité des chercheurs de l'avenir et devrait occuper une place d'honneur dans l'histoire du développement intellectuel et du progrès scientifique.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

DEUXIÈME PARTIE

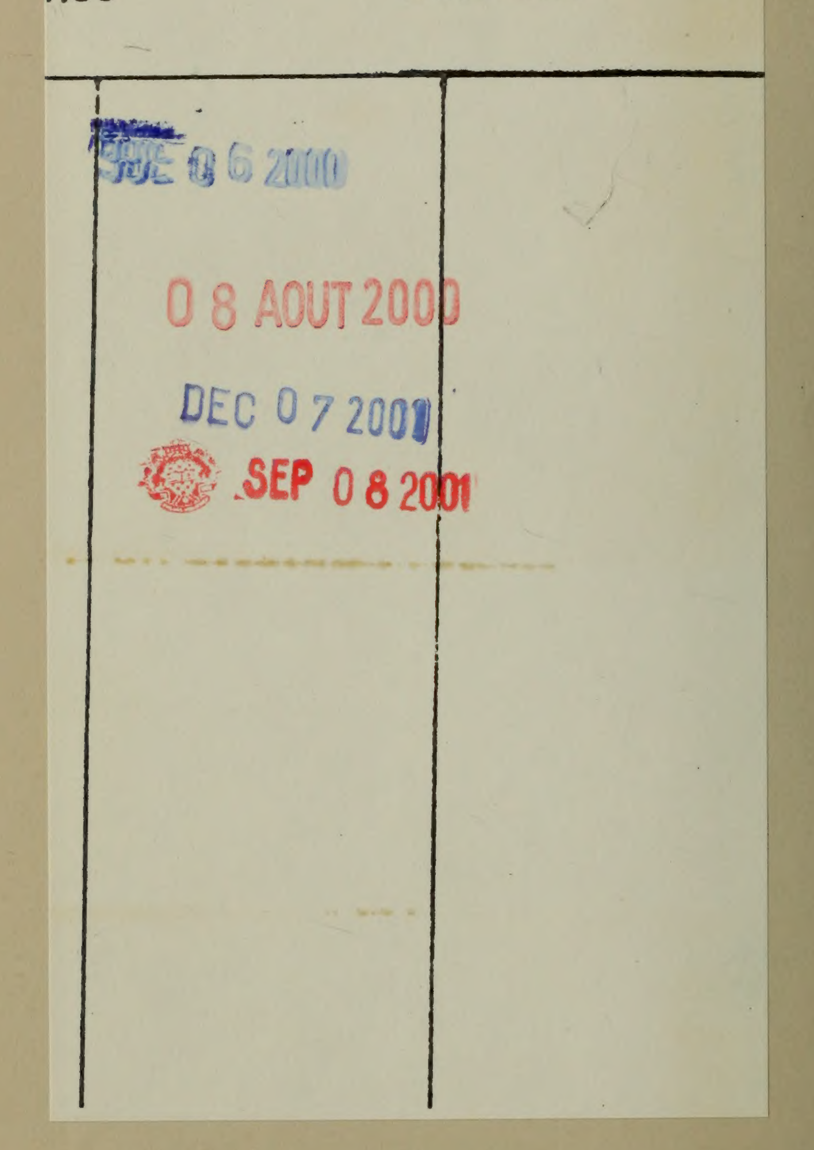
Critique de la Théorie de l'Interprétation économique

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Imprimerie des Editions Marcel RIVIÈRE


JUNE 0 6 2000
0 8 AOUT 2000
DEC 0 7 2000
SEP 0 8 2001

